

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PSYCHOÉDUCATION (M.A.)

PAR
GENEVIÈVE L'ABBÉ-SASSEVILLE

ÉVALUATION D'UNE PRATIQUE ALTERNATIVE LIÉE AUX MÉDIUMS
ARTISTIQUES UTILISÉE AUPRÈS DE JEUNES FRÉQUENTANT LA
RUE : REGARDS CROISÉS DE JEUNES ET D'INTERVENANTS
DE QUÉBEC, TROIS-RIVIÈRES ET MONTRÉAL

AOÛT 2009

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Sommaire

Les recherches concernant les jeunes de la rue s'attardent généralement à la prévalence du phénomène, aux caractéristiques des jeunes, à leurs trajectoires ou à leurs conditions lorsqu'ils fréquentent la rue. Elles n'apportent cependant que peu ou pas d'informations sur l'intervention leur étant destinée. Inscrite dans une perspective phénoménologique, la présente recherche qualitative vise à évaluer une pratique alternative liée, dans le cadre de projets s'adressant à eux, à des médiums artistiques. Plus spécifiquement, nous voulons connaître davantage les jeunes qui y participent, comprendre le fonctionnement de cette pratique, connaître ses retombées dans la vie des jeunes et en préciser les finalités d'intervention. Dix-sept entretiens semi-dirigés ont donc été réalisés auprès de neuf jeunes et de huit intervenants, dont trois ayant déjà fréquenté la rue, recrutés dans trois organismes communautaires des villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal. La singularité de ce mémoire se caractérise par la diversité des acteurs interviewés, des contextes et des médiums utilisés. Les principaux résultats obtenus suggèrent que les jeunes participants ne s'identifient pas à l'expression «jeunes de la rue» et qu'ils ont tous un parcours de vie différent, un lourd passé, un mode de vie lié à la rue et des caractéristiques personnelles dont notamment celle d'avoir un intérêt pour les arts. Des facteurs bien spécifiques expliquent que ces projets fonctionnent auprès d'eux tels que leur motivation à se prendre en main et à améliorer leurs conditions de vie, les projets en soi et les médiums artistiques utilisés, le moment où ils arrivent dans leur vie, des caractéristiques bien particulières chez les intervenants telles que la confiance accordée

aux jeunes et le respect de leur rythme ainsi que les liens créés en cours de route avec les intervenants et le groupe de pairs. Ces liens permettraient aux jeunes d'accéder à eux-mêmes en apprenant notamment à mieux se connaître, à être plus responsables et à développer leurs habiletés sociales. La confiance et la fierté qu'ils acquièrent tout au long du processus ont un impact sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et celle projetée, contribuant ainsi à diminuer les préjugés à leur égard. Cette démarche aide les jeunes à entrevoir des projets de vie (retour à l'école, emploi, démarrage d'entreprise, mission humanitaire) et, ainsi, à percevoir leur avenir plus positivement. L'analyse fait toutefois ressortir qu'à la fin des projets, les médiums artistiques expérimentés leur offrent peu d'opportunités de poursuivre dans le domaine et que, trop courts, ces projets ne peuvent assurer la consolidation de leur identité et des acquis favorisant leur pleine autonomie dans la société. De plus, le financement de ces projets dépend trop souvent des résultats obtenus et pas suffisamment des effets indirects chez les jeunes comme la confiance gagnée et les liens créés, assises sur lesquelles ils pourront ensuite s'appuyer pour persévérer dans leur démarche. En ce qui a trait aux finalités de l'intervention, les notions de (ré)insertion et d'intégration sociale induisent l'exclusion des jeunes, ce que la participation sociale ne fait pas puisqu'elle met en évidence l'engagement des jeunes et leur capacité à se prendre en main. Quant à eux, les jeunes mettent plus d'emphasis sur les liens sociaux créés. L'évaluation de cette pratique laisse donc entendre qu'elle peut avoir des retombées importantes pour les jeunes ciblés et qu'elle rejoint sur plusieurs points le modèle psychoéducatif (Gendreau, 2001).

Mots clés : évaluation, pratique, médiums artistiques, jeunes de la rue, intervenants

Table des matières

| | |
|--|----|
| Sommaire | ii |
| Liste des tableaux | ix |
| Remerciements | x |
| INTRODUCTION | 1 |
| CONTEXTE THÉORIQUE | 6 |
| 1. Les jeunes de la rue : un phénomène hétérogène | 7 |
| 2. État de la situation sur les jeunes de la rue : quelques repères quantitatifs | 12 |
| 3. Caractéristiques sociales, familiales et personnelles des jeunes de la rue | 14 |
| 3.1 La famille | 15 |
| 3.1.1 Situation économique | 15 |
| 3.1.2 Structure familiale | 15 |
| 3.1.3 Relations avec les parents | 16 |
| 3.2 La violence : négligence, abus et maltraitance | 19 |
| 3.3 Les placements et déplacements | 20 |
| 3.4 Les difficultés académiques et le décrochage scolaire | 22 |
| 3.5 La déviance, la délinquance et les problèmes de santé | 23 |
| 4. Le mode de vie de la rue | 26 |
| 4.1 Instabilité résidentielle et sources de revenus | 26 |
| 4.2 Risques associés | 29 |
| 4.2.1 Consommation | 29 |
| 4.2.2 Problèmes de santé physique et mentale | 30 |
| 4.2.3 Violence : acteur ou victime ? | 31 |
| 4.2.4 Centre de réadaptation et prison | 32 |
| 4.2.5 Regard des autres | 33 |
| 5. La rue, un mode de vie marginalisant | 34 |
| 5.1 Processus de désaffiliation sociale et exclusion | 34 |
| 5.2 Marginalisation : comment interpréter l'expérience de la rue | 35 |
| 6. Les stratégies d'intervention auprès des jeunes de la rue | 37 |
| 6.1 Stratégie d'intervention punitive | 38 |
| 6.2 Stratégie d'intervention thérapeutique ou curative | 40 |
| 6.3 Stratégie d'intervention éducative | 41 |

| | |
|--|----|
| 7. Des projets liés aux médiums artistiques | 42 |
| 7.1 Médiums artistiques : une pratique alternative | 42 |
| 7.2 Description des projets ciblés dans cette recherche | 45 |
| 7.2.1 Troupe d'Animations Urbaines | 47 |
| 7.2.1.1 Population cible et critères de recrutement | 47 |
| 7.2.1.2 Objectifs visés | 48 |
| 7.2.1.3 Durée du projet et activités proposées | 48 |
| 7.2.2 MargiArt | 49 |
| 7.2.2.1 Population cible et critères de recrutement | 49 |
| 7.2.2.2 Objectifs visés | 50 |
| 7.2.2.3 Durée du projet et activités proposées | 50 |
| 7.2.3 Vitr'Art | 51 |
| 7.2.3.1 Population cible et critères de recrutement | 51 |
| 7.2.3.2 Objectifs visés | 51 |
| 7.2.3.3 Durée du projet et activités proposées | 52 |
| 8. (Ré)insertion, intégration et participation sociale : un même langage ? | 53 |
| 8.1 La (ré)insertion sociale et socioprofessionnelle | 54 |
| 8.2 L'intégration sociale | 58 |
| 8.2.1 Dimension économique | 59 |
| 8.2.2 Dimension sociale | 60 |
| 8.2.3 Dimension symbolique | 61 |
| 8.3 La participation sociale | 62 |
| 9. Pour comprendre les difficultés d'insertion | 64 |
| 10. La pertinence de la recherche, ses objectifs et son approche | 66 |
| 10.1 La perspective phénoménologique comme approche théorique | 69 |
| MÉTHODE | 71 |
| 1. Objectifs de recherche : un rappel | 72 |
| 2. Jeunes de la rue : définition | 73 |
| 3. Justification des choix méthodologiques | 74 |
| 3.1 Méthodologie qualitative | 74 |
| 3.2 Entretiens semi-dirigés | 74 |
| 4. Terrains de recherche | 75 |
| 4.1 La Maison Dauphine à Québec | 76 |
| 4.2 Point de Rue à Trois-Rivières | 77 |
| 4.3 En Marge 12-17 à Montréal | 77 |

| | |
|--|-----|
| 5. Stratégie d'échantillonnage | 78 |
| 5.1 Critères d'échantillonnage | 78 |
| 5.2 Techniques d'échantillonnage | 79 |
| 5.3 Projets ciblés | 81 |
| 6. Portrait des répondants | 82 |
| 6.1 Portrait des jeunes participants | 82 |
| 6.2 Portrait des intervenants | 84 |
| 7. Déroulement des entretiens | 86 |
| 7.1 Consigne pour la prise de contact | 86 |
| 7.2 Canevas d'entretien | 86 |
| 7.3 Contexte des entretiens | 88 |
| 7.3.1 Considérations éthiques | 90 |
| 7.4 Analyse des entretiens | 91 |
| RÉSULTATS | 93 |
| 1. Description des jeunes participants | 95 |
| 1.1 Jeune de la rue : une expression adaptée aux participants ? | 95 |
| 1.1.1 Ce qu'en pensent les jeunes | 95 |
| 1.1.2 Ce qu'en pensent les intervenants | 96 |
| 1.2 Des caractéristiques associées aux jeunes participants | 98 |
| 1.2.1 Des parcours de vie différents | 98 |
| 1.2.2 Un passé difficile | 98 |
| 1.2.3 Un mode de vie particulier | 100 |
| 1.2.4 Au plan personnel | 101 |
| 2. Pourquoi ces projets fonctionnent auprès des jeunes ? | 104 |
| 2.1 La motivation | 104 |
| 2.1.1 Motivés à se prendre en main | 104 |
| 2.1.1.1 Rémunération : nécessité ou un plus à la participation ? | 105 |
| 2.1.2 Motivés par le projet en soi | 108 |
| 2.2 L'arrivée du projet dans la vie des jeunes | 110 |
| 2.2.1 Un projet qui arrive à temps dans la vie des jeunes | 112 |
| 2.2.1.1 Faire quelque chose pour se réaliser | 112 |
| 2.2.1.2 Saisir la dernière chance qui se présente | 113 |
| 2.3 Respecter le rythme des jeunes | 115 |
| 2.4 Le contact entre le jeune et l'intervenant | 118 |
| 2.4.1 Suivi personnalisé | 119 |
| 2.4.2 Caractéristiques des intervenants et approche d'intervention | 121 |
| 2.5 Le contact entre le jeune et le groupe de participants | 124 |
| 2.5.1 Des liens qui durent même après le projet | 127 |

| | |
|---|-----|
| 3. Ce que les projets amènent dans la vie des jeunes | 130 |
| 3.1 Entrer en contact avec soi-même | 130 |
| 3.1.1 Des changements fonctionnels | 133 |
| 3.1.2 Des changements relationnels | 135 |
| 3.2 Image positive de soi : des jeunes confiants et fiers d'eux | 138 |
| 3.3 Image positive de soi pour les autres | 142 |
| 3.4 La visibilité sociale | 143 |
| 3.4.1 Le côté positif | 144 |
| 3.4.2 Le côté négatif | 145 |
| 3.4.3 Pour les bonnes raisons ? | 146 |
| 3.5 Renouer avec la communauté et briser les préjugés | 147 |
| 4. Les projets futurs | 152 |
| 4.1 L'art : métier ou passe-temps ? | 152 |
| 4.2 Finir son secondaire ou se spécialiser | 153 |
| 4.3 Se trouver un emploi | 155 |
| 4.3.1 Perspectives d'avenir liées aux médiums artistiques expérimentés | 157 |
| 4.4 D'autres projets possibles | 159 |
| 4.5 Des expériences qui donnent de bons résultats auprès des jeunes | 160 |
| 5. Des précisions sur les finalités de l'intervention | 162 |
| 5.1 La pratique liée aux médiums artistiques : favorise-t-elle la (ré)insertion, l'intégration ou la participation sociale ? | 163 |
| 5.1.1 Favorise-t-elle la (ré)insertion sociale ? | 163 |
| 5.1.2 Favorise-t-elle l'intégration sociale ? | 166 |
| 5.1.3 Favorise-t-elle la participation sociale ? | 168 |
| DISCUSSION | 171 |
| 1. L'identité | 172 |
| 2. La pratique | 175 |
| 2.1 Être motivé et avoir le goût de se mobiliser | 179 |
| 2.2 Prendre les jeunes comme ils sont et là où ils sont rendus | 180 |
| 2.3 Créer des liens significatifs pour les jeunes | 183 |
| 2.4 Créer quelque chose de beau pour faire vivre des réussites | 187 |
| 2.5 Rétablir des liens avec la communauté | 189 |
| 2.6 Offrir des opportunités aux jeunes une fois que les projets sont terminés | 191 |
| 3. Le lien social | 194 |
| 4. Forces et limites de la recherche | 198 |
| CONCLUSION | 203 |

| | |
|------------------|--|
| RÉFÉRENCES | 213 |
| APPENDICES | 220 |
| Appendice A | Fiche signalétique pour les personnes ayant fréquenté la rue 221 |
| Appendice B | Description des types de délits 225 |
| Appendice C | Fiche signalétique pour les intervenants 227 |
| Appendice D | Canevas d'entretien pour les jeunes 230 |
| Appendice E | Canevas d'entretien pour les intervenants 233 |
| Appendice F | Formulaire de consentement pour les jeunes 236 |
| Appendice G | Formulaire de consentement pour les intervenants 240 |
| Appendice H | Reçu du certificat-cadeau 244 |

Liste des tableaux

| | | |
|-----------|--|----|
| Tableau 1 | Termes utilisés dans la littérature pour parler des jeunes de la rue | 8 |
| Tableau 2 | Caractéristiques des projets ciblés | 81 |
| Tableau 3 | Portrait des jeunes participants | 83 |
| Tableau 4 | Portrait des intervenants | 84 |
| Tableau 5 | Portrait des intervenants ayant fréquenté la rue | 85 |

Remerciements

Je me dois maintenant de procéder aux remerciements de plusieurs personnes qui ont gravité dans ma vie pendant la réalisation de ce mémoire de maîtrise.

Je voudrais, tout d'abord, remercier ma directrice, Sylvie Hamel, qui a exercé différents rôles dans ma vie : ma professeure, mon employeur, ma collègue de travail, ma directrice de stage et finalement de mémoire. Je te remercie pour ton support, ton écoute, tes judicieux conseils, les opportunités offertes ainsi que la confiance toujours témoignée à mon égard. Merci, surtout, pour ta disponibilité et ta patience lorsque je devais conjuguer mes études et mes nombreux emplois. J'aimerais aussi remercier Lyne Douville, ma codirectrice, pour ses précieux conseils. Ta connaissance du milieu de l'intervention a représenté un atout majeur à la réalisation de cette recherche.

De plus, j'aimerais remercier mes parents pour leur support sans lequel je n'aurais pas pu réaliser, autant moralement que financièrement, mon cheminement académique. Merci papa de démontrer toujours autant d'intérêt à mes projets même s'ils sont parfois bien loin de ton quotidien et merci à ma maman qui a toujours su comment me prendre et trouver les mots pour me remonter le moral dans les moments les plus difficiles. Votre acharnement à ce que j'aie une «finalité» me permettra un jour de réaliser mes plus grands rêves. J'aimerais surtout vous remercier de me laisser être ce que je suis. Merci aussi à ma sœur et à mon beau-frère de suivre aussi assidûment mon parcours de vie et de croire en moi. De surcroît, j'aimerais aussi remercier mes amis pour leur support moral et l'écoute inconditionnelle, spécialement Annie, Geneviève et Elisabeth.

Ensuite, j'aimerais remercier mes collègues de travail de l'Unité Spécifique III pour la démonstration constante de leur intérêt à mon projet de recherche et leur compréhension à mon égard. Un merci tout particulier à Marie-Ève pour les nombreux changements de quart de travail qui m'ont permis d'avancer dans mon mémoire. Un gros merci à mes

collègues de travail de l'organisme Tous les Enfants de l'Autre Monde (TEAM) pour leur implication à aider les enfants et les jeunes de la rue d'ailleurs. Le travail réalisé ensemble me confirme la nécessité de porter un regard sur cette population et cette pratique en émergence. J'aimerais aussi remercier Laurent Trempe pour le coup de main considérable donné à la correction de ce mémoire.

Finalement, j'aimerais remercier tous les jeunes et les intervenants qui ont démontré un intérêt à cette recherche en y participant. Les organismes communautaires et ses représentants restent souvent dans l'ombre et, pourtant, le travail qu'ils réalisent auprès de ces jeunes contribue considérablement à l'évolution de notre société. Ce mémoire se veut un appui, que j'espère significatif, aux projets liés aux médiums artistiques dont tous ces organismes font la promotion.

Introduction

Le phénomène des jeunes de la rue n'est certes pas nouveau. Nombreux dans les grands centres urbains des pays sous-développés, on les retrouve également dans les grandes agglomérations de pays mieux nantis. Tant au Canada qu'au Québec, le phénomène est étudié depuis la dernière moitié des années 1980. Dès lors, l'intérêt porté aux jeunes de la rue semble s'être accru de façon importante et les connaissances sur le sujet se sont élargies dans le but de mieux circonscrire ce phénomène complexe. Plusieurs facettes du phénomène ont été étudiées, notamment sa prévalence, les caractéristiques associées à ces jeunes, leurs trajectoires ainsi que les conditions dans lesquelles ils vivent lorsqu'ils fréquentent la rue.

Malgré ces recherches, les connaissances sur les stratégies d'intervention s'adressant à cette population se font plus rares, ce qui est encore plus vrai pour l'évaluation des interventions et des projets qui lui sont destinés. La plupart des études qui traitent des pratiques auprès de ces jeunes ne fournissent habituellement qu'une description des programmes sans toutefois offrir des informations à propos de leur évaluation (CS/RESORS Consulting Ltd., 2001)

La recherche que nous avons réalisée s'intéresse plus particulièrement à une pratique que de plus en plus d'organismes utilisent auprès de ces jeunes. Celle-ci est liée aux médiums artistiques. Il semble qu'elle soit novatrice et alternative et qu'elle parvienne donc à rejoindre et à intéresser ces jeunes d'une manière différente. Nous avons choisi d'en faire l'évaluation, principalement de ses logiques et de ses processus. Nous voulons

savoir comment elle fonctionne, quelles sont ses modalités et ses caractéristiques, les approches et les stratégies que les intervenants utilisent de même que les facteurs et les conditions qui pourraient expliquer, en partie du moins, l'engouement que les jeunes et les intervenants manifestent pour elle.

Notre recherche s'appuie sur le point de vue d'acteurs concernés, soit des jeunes et des intervenants, ayant déjà participé à une telle expérience. Ces derniers proviennent d'organismes communautaires œuvrant dans trois villes différentes, soit Québec, Trois-Rivières, Montréal, et offrant des projets tels que la Troupe d'Animations Urbaines, MargiArt et Vittr'Art. Ceux-ci sont tous financés par le programme Connexion compétences dans le cadre de la Stratégie emploi jeunesse des Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Nous croisons leurs points de vue afin d'obtenir des informations plus riches et plus complètes sur la question. Notre objectif est d'approfondir notre connaissance des jeunes qui participent aux projets ciblés par cette recherche, de comprendre le fonctionnement de cette pratique, de connaître les retombées possibles qu'elle peut avoir dans la vie des jeunes et de préciser les finalités de cette stratégie d'intervention.

Nous avons donc privilégié une méthodologie qualitative. Cette étude s'inscrit dans une perspective phénoménologique en s'intéressant à cette pratique par l'entremise de la perception des acteurs qui en ont fait l'expérience. Leurs propos ont été recueillis dans le

cadre d'entretiens semi-dirigés qui ont été réalisés auprès de neuf jeunes et de huit intervenants, dont trois ayant déjà fréquenté la rue.

Le contexte théorique, présenté dans le premier chapitre de cette recherche, trace un portrait des recherches sur les jeunes de la rue. On y trouve des éléments de définition ainsi qu'un survol des connaissances quant à l'ampleur du problème. Puis, nous tentons de décrire le portrait de qui sont ces jeunes, leurs parcours et leur mode de vie, pour finalement faire état des interventions qui leur sont le plus souvent adressées, et ce, en considérant leurs paradigmes et leurs finalités. Cette recension s'appuie sur des recherches témoignant principalement de la réalité nord-américaine des jeunes de la rue et ne datant pas plus d'une vingtaine d'années. Elle veut ainsi saisir la complexité du phénomène sous ses formes les plus récentes. Le second chapitre présente la méthodologie que nous avons adoptée pour réaliser cette recherche tandis que le troisième chapitre se consacre, pour sa part, aux résultats de l'analyse que nous avons complétée à partir du matériel recueilli auprès des répondants. Dans ce chapitre, nous décrivons, dans un premier temps, les caractéristiques des jeunes qui participent aux projets ainsi qu'aux qualités et particularités que les répondants attribuent à la pratique sur laquelle nous portons notre attention. Ensuite, nous apprécions les retombées qu'elle peut avoir dans la vie des jeunes participants et comment ils se projettent dans l'avenir, pour finalement tenter d'apporter certaines précisions aux finalités de cette intervention. Le quatrième chapitre, quant à lui, présente la discussion qui s'appuie notamment sur des liens que nous tentons d'établir entre les résultats obtenus dans le cadre de cette

recherche et la recension de la littérature réalisée au préalable. Cette discussion fait également état des éléments importants à retenir dans l'intervention auprès de ces jeunes dont les parcours de vie sont particuliers et qui, par conséquent, présentent des besoins bien spécifiques.

Contexte théorique

1. Les jeunes de la rue : un phénomène hétérogène

Une revue de la littérature sur le phénomène des jeunes de la rue nous a permis de comprendre que plusieurs termes y sont rattachés et que les auteurs en parlent sous des angles bien différents. Les «jeunes de la rue» comme phénomène social de marginalisation urbaine aurait fait son apparition au Canada et au Québec vers la dernière moitié des années 1980, au moment où la crise économique avait des conséquences majeures sur les jeunes qui manifestaient de plus en plus de désespoir face à leur avenir (Parazelli, 2002). On parlait auparavant de «jeunes prostitués» pour parler des jeunes de la rue, cette dernière expression ayant été utilisée seulement après 1987, l'année internationale des sans-abri où il y a eu une prise de conscience collective à l'égard de nouvelles formes d'itinérance (Parazelli, 2002). Or, comme Parazelli (2002) est à même de le constater, cette expression a été employée, par la suite, «de façon confuse pour désigner des manifestations de la marginalisation juvénile telles que l'itinérance, la prostitution, la fugue, la mendicité, la vente de drogue sur la rue, etc.» (p. 33). Ainsi, le phénomène des jeunes de la rue est relativement nouveau et on s'y intéresse depuis une vingtaine d'années. Ce phénomène est hétérogène puisque la population qu'il englobe varie selon l'âge des personnes, leurs expériences de vie, la durée de leurs séjours dans la rue (Sheriff, 1999) et selon les raisons les menant à y vivre. Comme le vocabulaire pour désigner les jeunes de la rue diffère passablement d'une étude à l'autre, nous avons pensé dresser une liste des termes qui sont généralement utilisés et les études qui en ont fait usage.

Tableau 1

Termes utilisés dans la littérature pour parler des jeunes de la rue

| Catégories | Études utilisant cette expression |
|---|--|
| Jeunes de la rue, <i>street children/youth/kids</i> | Agence de santé publique du Canada (ASPC), 2006; Aviles & Helfrich, 2004; Bélanger, 2004; Hurtubise, Vatz Laaroussi, & Dubuc, 2000; Kidd, 2003; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004; Parazelli, 2002; Sheriff, 1999; Taylor, Lydon, Bougie, & Johannsen, 2004 |
| <i>Homeless youths/adolescents/young adults/ young people</i> | Hyde, 2005; Mallet, Rosenthal, & Keys, 2005; Tyler, 2006; Votta & Manion, 2004 |
| Jeunes marginaux/adultes itinérants/en situation d'itinérance, adolescents itinérants | Caputo, Weiler, & Anderson, 1997; Poirier, Lussier, Letendre, Michaud, Morval, Gilbert, & Pelletier, 1999; Bellot, 2001; Fournier, Laurin, Toupin, Gaudreau, & Frohlich, 1996 |
| Fugueurs/ <i>runaways</i> , évincés/ <i>throwaways</i> | Aviles & Helfrich, 2004; Fournier et al., 1996 |

Des termes très différents sont également utilisés pour désigner les lieux que les jeunes de la rue occupent. En fait, «la rue», utilisée comme seul vocable pour désigner ces espaces, serait très stigmatisante. Il serait plus juste et plus conforme de parler d'espaces urbains qui englobent à la fois la rue ainsi que d'autres lieux qui lui sont limitrophes comme les parcs, les centres d'achat, les terminus d'autobus, les métros ou tout autre endroit public où les jeunes peuvent se retrouver. C'est pourquoi certains chercheurs comme Bellot (2001) préfèrent ne pas poser une telle étiquette et optent plutôt pour l'expression «jeunes en situation de rue». De plus, cette expression a

l'avantage de ne pas fixer les jeunes dans le temps comme la durée de leurs séjours peut être variable.

Ainsi, la population des jeunes de la rue est passablement étudiée, mais rarement les chercheurs se risquent à définir le phénomène. Au mieux, les recherches s'attardent généralement à décrire, pour ne pas dire à fragmenter, les caractéristiques des jeunes ou leurs comportements. À cet effet, Parazelli (2002) souligne que «la plupart des définitions des jeunes de la rue ne sont en fait que des descriptions de leurs diverses caractéristiques en fonction du contexte de départ du milieu d'origine ou des conditions entourant la vie de rue» (p. 39). À cet égard, ces caractéristiques que les chercheurs font ressortir ne sont pas toujours les mêmes.

L'âge par exemple, est sans doute l'un des facteurs qui varie le plus significativement d'une étude à l'autre et nous voyons parfois que les chercheurs ont une conception très large de la jeunesse et des personnes qui composent cette population. Certains chercheurs conçoivent en effet que les adolescents (12-18 ans), tout autant que les jeunes adultes (18-25 ans) ainsi que des personnes plus avancées en âge (jusqu'à 30 ans) appartiennent à la catégorie des jeunes de la rue. Au Québec, l'âge est pourtant une caractéristique primordiale si on veut tenir compte du contexte éducationnel et juridique. Nous savons que l'âge de fréquentation obligatoire du milieu scolaire est de 16 ans et que l'âge de la majorité est de 18 ans (Beauchemin, 1996). Quoi qu'il en soit, la plupart des chercheurs se font leur propre définition de ce qu'ils entendent par les jeunes de la

rue ce qui peut, évidemment, être critiquable (Fournier et al., 1996) puisque, en définitive, il n'est pas vraiment possible de comparer les études entre elles, ce qui empêche de généraliser les résultats (Beauchemin, 1996).

Ce serait en tenant compte de la situation de ces jeunes, de manière plus globale, que l'on parviendrait en fait à mieux définir le phénomène. C'est Côté (1988) qui, pour la première fois au Québec, s'y est attardée dans le cadre d'une thèse de doctorat en ethnologie urbaine. S'appuyant sur 20 entretiens semi-dirigés conduits auprès de jeunes de la rue âgés de 14 à 25 ans, l'auteure dresse en effet un portrait plus précis de leur situation :

L'enfant ou le jeune de la rue habite la ville, il n'a pas de domicile fixe, il est de sexe masculin ou féminin. Pour Montréal, il a rarement moins de 14 ans et pas plus de 25 ans. Plusieurs ont vécu leur enfance dans des familles d'accueil ou des centres gouvernementaux. Les relations avec la famille sont superficielles, occasionnelles ou inexistantes. (p. 42)

Sheriff (1999), dans le cadre de sa recherche *Le trip de la rue, parcours initiatiques des jeunes de la rue*, qui s'adressait à cette population fréquentant différentes ressources de la ville de Québec, apporte d'autres nuances.

Sera considéré jeune de la rue, le garçon ou la fille qui s'identifie en tant que tel. Ce jeune n'a pas un chez-soi où s'abriter, recevoir ses amis, vaquer aux occupations quotidiennes c'est-à-dire un espace intime avec valeur affective qu'il reconnaît comme le sien par droit ou légitimité. Cela inclut les mineurs en fugue du foyer ou des parents, des foyers de substitution ou des centres de réadaptation. Un jeune de la rue fait face à un ensemble de difficultés pour

survenir à ses besoins de base parce qu'il est en processus d'appauvrissement.
(p. 26)

Il nous apparaît important de présenter cependant, dans la présente recherche, une définition plus récente comme celle de la Table de Concertation jeunesse/itinérance du centre-ville (2004) qui est tirée du *Bilan des activités juin 2003 au 30 septembre 2004*. Cette définition a comme avantage d'être reconnue et englobante puisqu'elle intègre plusieurs facteurs.

Nous entendons par jeunes de la rue, la population âgée entre 12 et 30 ans qui habite, fréquente ou transite le centre-ville et sa périphérie; qui a un mode de vie lié à l'espace public qui est utilisé comme habitat et/ou lieu d'activités économiques et/ou espace de socialisation; qui présente des conditions de vie difficiles telles que la pauvreté; la désaffiliation sociale, l'instabilité résidentielle, les problèmes de toxicomanie et de santé physique et mentale; et enfin, qui subit une forte répression sociale et policière se traduisant par la judiciarisation. (p. 3)

Il n'existe donc pas de consensus dans la littérature en ce qui a trait à la définition à prendre pour parler des jeunes de la rue. Nous tentons néanmoins ci-après de faire un état de la situation. Or, comme le phénomène est relativement nouveau, nous avons privilégié des recherches ne datant pas de plus de vingt ans afin de bien circonscrire le nouveau visage de ces jeunes.

2. État de la situation sur les jeunes de la rue : quelques repères quantitatifs

En l'absence d'une définition formelle et consensuelle sur les jeunes de la rue, il en découle forcément qu'il est bien difficile d'estimer l'ampleur et l'étendue du problème (Beauchemin, 1996; Fournier et al., 1996). En outre, cette difficulté est d'autant plus importante que ces jeunes font preuve d'une grande mobilité géographique (Hurtubise et al., 2000) et qu'ils peuvent, en conséquence, échapper aux statistiques en ne fréquentant aucun organisme d'aide, soit en dormant chez des amis ou en restant encore chez leurs parents. La tâche de les répertorier peut donc être difficile (Beauchemin, 1996). Quelques recherches soulignent cependant que le ratio est de deux garçons pour une fille dans la rue (ASPC, 2006; O'Grady & Gaetz, 2004). Même si un nombre considérable de jeunes de la rue se retrouve dans les grands centres urbains des pays en voie de développement, plusieurs jeunes transitent aussi par les grandes villes des pays développés. Au Canada, les jeunes de la rue sont présents dans les grandes villes des provinces comme Montréal, Québec, Toronto, Regina, Calgary et Vancouver (Levac, 2007). Toutefois, le phénomène aurait fait plus récemment son apparition en milieu semi-urbain comme dans les centres-villes de villes moyennes telles que Trois-Rivières et Sherbrooke (Levac, 2007; Parazelli, 2002).

Le dernier dénombrement de personnes itinérantes et très démunies, réalisé en 1996-1997 au Québec, met en évidence que 28 214 personnes distinctes ont fréquenté différentes ressources à Montréal comme des centres d'hébergement, des soupes

populaires ainsi que des centres de jour (Fournier & Chevalier, 1998). De ce nombre, 3,9% étaient des jeunes de moins de 18 ans et 29,3% des personnes âgées entre 18 et 29 ans. À Québec, sur 11 295 personnes distinctes rencontrées, 8,3% étaient des jeunes âgés de moins de 18 ans et 28,4% étaient des personnes situées dans la tranche d'âge 18-29 ans. Depuis cette étude, il semble qu'aucune autre statistique de ce genre n'a été recueillie sur la population des jeunes de la rue. Ce dénombrement est d'ailleurs celui qui est le plus souvent rapporté dans le cadre des recherches sur ce sujet. Plus récemment, un communiqué de Radio Canada (3 décembre 2006) aurait apporté un éclairage supplémentaire sur cette question en affirmant que, selon les intervenants de certains organismes communautaires, environ 30 000 personnes se seraient retrouvées en situation d'itinérance au cours de l'année 2006 dans la grande ville de Montréal, dont le tiers serait des jeunes. Dans une étude portant sur la situation des jeunes de la rue dans la ville de Québec, Sheriff (1999) mentionne, pour sa part, que le nombre de jeunes présents dans la ville varie selon les saisons et que «les observateurs avancent des chiffres qui vont d'une cinquantaine en hiver à cinq cents en été» (p. 24). Or, comme cette étude n'est pas récente, il convient d'être prudent avec ces chiffres puisque la situation a sans doute évolué depuis.

De son côté, le directeur de l'organisme Point de Rue, situé à Trois-Rivières, estimait qu'en 2007 une quarantaine de jeunes se retrouvaient dans les rues de la ville et que ce nombre s'élevait sans doute à 75 en y ajoutant ceux qui étaient à risque de s'y retrouver. On peut compter parmi ces jeunes ceux qui ont notamment décroché de l'école, qui

n'ont pas d'emploi, qui vivent dans des conditions de précarité ou qui ont un réseau social restreint favorisant ainsi leur marginalisation. L'organisme Point de Rue offre divers services dont le travail de rue, le travail de milieu, de même que des plateaux de travail favorisant la prise en charge des jeunes et constitue donc une source fidèle d'information sur la situation trifluvienne. En 2007-2008, l'organisme a rejoint, sur l'ensemble de sa population, 8% de jeunes âgés entre 10 et 17 ans et 40,6% de personnes se situant dans la tranche d'âge 18-30 ans (Point de Rue, 2008). Ces quelques repères statistiques permettent de dresser un peu mieux le portrait des jeunes qui fréquentent la rue où se situent les organismes communautaires ciblés dans le cadre de cette recherche.

3. Caractéristiques sociales, familiales et personnelles des jeunes de la rue

Malgré qu'en décrivant les caractéristiques des jeunes de la rue, on risque de morceler et de figer le portrait de leur situation, il reste que la littérature contient plusieurs informations à ce sujet et que celles-ci peuvent, d'une certaine manière, donner une image de la vie que ces jeunes ont eue avant de fréquenter la rue. C'est pourquoi, cette section s'intéresse notamment aux familles des jeunes de la rue et à leurs conditions de vie, à la violence dont ils ont été victimes, à leurs placements et déplacements ainsi qu'à leurs difficultés académiques, tous ces facteurs ayant pu contribuer à leur déviance que nous tentons également de cerner dans ses formes et ses particularités.

3.1 La famille

3.1.1 Situation économique

La littérature met en évidence les conditions de vie précaires et l'état de pauvreté dans lesquels la plupart de ces jeunes vivent dans leur milieu familial (ASPC, 2006; Levac, 2007). Ainsi, les parents peuvent être sans-emploi, recevoir des prestations d'aide sociale ou travailler à temps plein, mais à très faible salaire et avoir de la difficulté sur le plan financier (ASPC, 2006). D'ailleurs, quelques chercheurs remarquent que certains jeunes ont aussi vécu l'itinérance dans leur jeunesse avec leurs parents (ASPC, 2006; Aviles & Helfrich, 2004; Fournier et al., 1996; Levac, 2007). Toutefois, il arrive que les auteurs, comme Sheriff (1999), fassent des distinctions. En effet, à partir des 34 entretiens qu'elle a menés dans le cadre de sa recherche, celle-ci constate que la moitié de son échantillon est issue de classe la moyenne tandis que l'autre moitié provient de familles défavorisées ou ayant des difficultés sur le plan financier.

3.1.2 Structure familiale

Plusieurs jeunes ont vécu les conséquences de l'éclatement de la famille, c'est-à-dire la séparation ou le divorce des parents ainsi que la recomposition familiale, parfois à maintes reprises (ASPC, 2006; Beauchemin, 1996; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallett et al., 2005; Sheriff, 1999).

Certains chercheurs constatent que la majorité des jeunes proviennent d'un foyer monoparental et que le père est absent comme modèle et figure d'autorité (Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Hyde, 2005; Levac, 2007; Sheriff, 1999). Sheriff (1999) souligne d'ailleurs que «dans le cas des mères qui élèvent seules leurs enfants, l'image du père est négative, faite de violence, d'incompréhension, d'immatunité, d'instabilité, de délinquance, d'alcoolisme et de drogue» (p. 43). Il arrive parfois que les jeunes se disent seulement de filiation maternelle, étant donné que la mère était célibataire à la naissance de l'enfant et que le père n'était pas connu de ce dernier (Sheriff, 1999). Levac (2007) a pu constater, pour sa part, à partir des 21 entretiens qu'il a réalisés auprès de jeunes hommes, que selon leur conception, «il existe une dichotomie entre ce que devrait être la famille et ce qu'elle est réellement» (p. 67). De plus, selon cette même étude, il semble exister deux types de rapports entre le jeune et sa fratrie soit la protection et la rivalité. Les jeunes peuvent donc protéger leur fratrie des agressions de la famille ou des milieux substitués ou, encore, être violents ou jaloux envers eux parce qu'ils ont été, par exemple, les seuls à être placés.

3.1.3 Relations avec les parents

Plusieurs de ces jeunes auraient aussi vécu des relations conflictuelles avec leurs parents ou beaux-parents (ASPC, 2006; Aviles & Helfrich, 2004; Bélanger, 2004; Caputo et al., 1997; Firdion, 1999; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallett et al., 2005; O'Grady & Gaetz, 2004; Parazelli, 2002; Poirier et al., 1999; Sheriff, 1999). Sheriff

(1999) note toutefois que ce sont principalement les jeunes de sexe masculin qui ont de mauvaises relations avec leurs parents. Ainsi, Fournier et al. (1996) constatent, comme d'autres chercheurs l'ont fait (ASPC, 2006; Bélanger, 2004; Levac, 2007; Sheriff, 1999), que «les raisons principales qui poussent les adolescents à quitter leur foyer se situent à l'intérieur même de la famille» (p. 282). De surcroît, Beauchemin (1996) déclare, après avoir dressé une recension exhaustive des écrits sur le phénomène de l'itinérance chez les jeunes, que les travaux concernant cette population insistent davantage sur les problèmes liés au contexte familial, comme la violence et l'éclatement de la famille, que sur le contexte socioéconomique dans lequel ils vivent. Ces problèmes familiaux sont reliés à divers facteurs : non-respect des règles établies par l'autorité parentale (Mallett et al., 2005), piètres performances académiques des jeunes, orientation sexuelle (Hyde, 2005), problèmes de communication entre les jeunes et leurs parents ou des problèmes de consommation au sein de la famille (Dagenais, 2001; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallett et al., 2005).

Dans son ouvrage *La rue attractive : parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Parazelli (2002) traite d'une typologie des relations parentales permettant de distinguer les jeunes de la rue et d'expliquer notamment les raisons les ayant poussés à vivre dans la rue et le sens qu'ils donnent à cette expérience. Son analyse, tirée de sa thèse de doctorat en études urbaines, s'appuie sur les propos de 30 jeunes de la rue de Montréal, âgés entre 16 et 25 ans, ayant participé à des entretiens semi-dirigés. L'auteur

distingue trois catégories de relations parentales : 1) incohérentes, 2) d'abandon ou 3) de domination, de superficialité ou de détachement.

Les relations parentales incohérentes sont celles où le parent «transmet des valeurs normatives incongrues à travers un mode de vie où la transgression constitue une valeur positive» (Parazelli, 2002, p. 183). Comme ces jeunes intériorisent ces normes et qu'ils ne se perçoivent pas comme ayant des problèmes d'adaptation sociale, plusieurs connaissent des placements que ce soit en famille d'accueil ou en centre de réadaptation. Cette catégorie s'est avérée être celle des familles de type monoparental dans l'échantillon du chercheur. Les relations parentales d'abandon sont représentées par les jeunes «qui ont été placés en bas âge et qui n'ont pas connu de vie familiale stable en raison de leurs nombreux placements» (Parazelli, 2002, p. 183). Les repères parentaux étant minimalement présents ou absents, les jeunes perçoivent la famille comme quelque chose de symboliquement inenvisageable. Ainsi, tous les contacts avec des milieux substituts comme des familles d'accueil ou des centres de réadaptation sont perçus comme n'ayant aucune signification pour eux. Les relations parentales de domination, de superficialité ou de détachement, caractérisées par des rapports empreints d'autoritarisme, d'incompatibilité ainsi que de futilité, regroupent les jeunes provenant davantage de familles biparentales. Ceux qui proviennent de ce dernier type de relation parentale cultivent généralement des sentiments de haine face à leurs parents en refusant le modèle parental ou en se rejetant eux-mêmes ce qui renforce, par le fait même, leur désir intense soit de s'affirmer ou de nier leur existence.

3.2 La violence : négligence, abus et maltraitance

La littérature traite abondamment des questions d'abus dont sont victimes les jeunes de la rue que ce soit sur le plan physique, psychologique, verbal ou sexuel (ASPC, 2006; Bélanger, 2004; Caputo et al., 1997; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Levac, 2007; Mallett et al., 2005; O'Grady & Gaetz, 2004; Parazelli, 2002; Sheriff, 1999; Tyler, 2006). En fait, la violence et la négligence sont souvent rapportées parmi les principales raisons qui poussent les jeunes à se retrouver dans la rue, et ce, majoritairement pour ceux de sexe féminin puisque le taux de violence, peu importe les formes, est en effet plus élevé chez ces dernières (ASPC, 2006). Une distinction est toutefois à faire voulant que les garçons sont plus souvent victimes d'abus physiques tandis que les filles subissent plus souvent des abus sexuels (ASPC, 2006). Selon cette même étude (ASPC, 2006) comprenant trois temps de collecte de données (1999, 2001 et 2003) et comprenant un échantillon d'un peu moins de 5000 jeunes de la rue, près du cinquième de l'échantillon ($n = 1656$ jeunes) de la dernière phase (2003) aurait déclaré avoir quitté le domicile familial en raison de la violence dont ils étaient victimes. Dans l'ensemble, ce sont donc 13,4% des jeunes qui ont mentionné avoir quitté le domicile familial parce qu'ils avaient subi de la violence psychologique (injures et humiliations répétées), 4,6%, de la violence physique et, finalement, 1,1%, de la violence sexuelle (ASPC, 2006). En outre, les formes de négligence les plus souvent rapportées sont l'abandon ou l'expulsion du domicile familial ainsi que les besoins physiques qui ne sont pas satisfaits sur les plans alimentaire et vestimentaire (ASPC, 2006). Les jeunes peuvent aussi être

témoins de la violence verbale et physique qui, bien souvent, sévit entre les parents (ASPC, 2006; Firdion, 1999; Levac, 2007; Tyler, 2006).

Ces mauvais traitements et abus découlent parfois de problèmes qui persistent au sein de la famille. En l'occurrence, un des parents, biologique ou substitut, peut avoir des problèmes de santé mentale ou physique (ASPC, 2006; Levac, 2007), des problèmes de dépendance comme l'alcoolisme ou une autre forme de toxicomanie (ASPC, 2006; Caputo et al., 1997; Dagenais, 2001; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallet et al., 2005; Tyler, 2006), de même que des problèmes reliés au jeu compulsif (Levac, 2007). Certains parents ont, pour leur part, des démêlés avec la justice pouvant aller jusqu'à l'incarcération dans certains cas (ASPC, 2006; Tyler, 2006). Enfin, on remarque dans plusieurs recherches que la mort d'un proche, causée par un suicide ou par la maladie, semble être un facteur favorisant leur passage à la rue de certains jeunes (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Hyde, 2005; Levac, 2007; Poirier et al., 1999).

3.3 Les placements et déplacements

Dans un contexte où les jeunes vivent de nombreuses difficultés familiales avant leur arrivée à la rue, il n'est pas inhabituel que leur situation exige qu'ils soient placés (Levac, 2007; Sheriff, 1999; Poirier et al., 1999) sous la Loi de la protection de la jeunesse (LPJ) ou qu'ils aient la présence des services sociaux dans leur vie dès leur jeune âge. Ce faisant, ces jeunes sont nombreux à connaître un ou des placements en

milieux de substitution (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Levac, 2007; Poirier et al., 1999) notamment des familles d'accueil, des foyers de groupe ou, encore, des centres de réadaptation (ASPC, 2006; Levac, 2007). Ces placements sont nombreux au cours de leur enfance et de leur adolescence et, ainsi, avant leur passage à la rue (Levac, 2007; Parazelli, 2002; Sheriff, 1999). L'Agence de santé publique du Canada (ASPC, 2006) rapporte qu'en 2003, «l'âge moyen lors du premier placement en famille d'accueil était de huit ans, et le nombre moyen de placements était de sept, tant chez les jeunes de la rue de sexe masculin que chez ceux de sexe féminin» (p. 18). Levac (2007) constate, pour sa part, dans le cadre de son étude, qu'une grande majorité des jeunes hommes interviewés, soit 18 jeunes sur un échantillon total de 21, ont été placés, selon une durée variable allant d'une année à 13 ans par les services sociaux dans des milieux substituts à la famille.

Les placements s'avèrent bien souvent des événements vécus difficilement par ces jeunes qui, en conséquence, développent une méfiance face au monde adulte. Leur prise en charge leur fait apprendre, en effet, qu'ils doivent respecter les normes de la société, ce qu'ils vivent bien souvent comme une entrave à leur liberté individuelle (Levac, 2007; Sheriff, 1999). Il arrive que des jeunes comparent le centre de réadaptation à une prison et qu'ils développent certains *patterns* de dépendance aux services sociaux en éprouvant le sentiment qu'ils sont devenus, en quelque sorte, le produit des institutions dans lesquelles ils ont passé une bonne partie de leur vie (Levac, 2007). En vivant dans ces lieux les amenant à côtoyer des pairs déviants, les jeunes peuvent faire

l'apprentissage de la violence et de la délinquance et même, parfois, poursuivre après leur placement cette trajectoire déjà entamée (Levac, 2007). N'ayant pas de réseau ni de ressources financières à la fin de leur placement, certains jeunes se retrouvent donc à la rue, bien souvent, alors qu'ils viennent à peine d'atteindre l'âge adulte (Firdion, 1999; Hyde, 2005; Levac, 2007).

3.4 Les difficultés académiques et le décrochage scolaire

Les jeunes ayant manqué de discipline dans leur milieu familial vivent aussi d'autres difficultés lorsque vient le temps d'aller à l'école. L'encadrement peut être vécu de manière contraignante (Levac, 2007). Les jeunes peuvent présenter des problèmes d'apprentissage (Levac, 2007) et montrer peu de motivation face aux études ou aux cours proposés (Mallett et al., 2005). Certains ont vécu du rejet à l'école ou de la discrimination (Caputo et al., 1997; Levac, 2007) étant différents parce qu'ils changeaient régulièrement d'école en raison de leurs nombreux déménagements ou changements de milieux de vie (Levac, 2007; Sheriff, 1999). Tous ces éléments amèneraient les jeunes à se décourager, à s'absenter des cours, à consommer des drogues, à rendre de moins bons résultats, à reprendre des années ou à se faire expulser du milieu scolaire (Sheriff, 1999). Dans cette foulée, certains développent un style délinquant en réaction à leur exclusion (Levac, 2007). Par exemple, certains s'adonnent au taxage, à la vente de drogue ou, encore, en consomment sur place dans le but d'obtenir du respect et de susciter la crainte des pairs. Avant que les jeunes se retrouvent

à la rue, ces derniers avaient donc, bien souvent, décroché du milieu scolaire (ASPC, 2006; Aviles & Helfrich, 2004; Caputo et al., 1997; Hurtubise et al., 2000; Levac, 2007; Votta & Manion, 2004). En de telles circonstances, il arrive que des parents mettent leur enfant à la porte, estimant qu'il perd son temps parce qu'il ne va pas à l'école (Sheriff, 1999). C'est, entre autres, dans ce contexte que des jeunes commencent à fréquenter la rue.

3.5 La déviance, la délinquance et les problèmes de santé

Nombreux sont les jeunes ayant fait l'expérience de la consommation d'alcool et d'autres drogues avant de se retrouver dans la rue (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallett et al., 2005; Poirier et al., 1999; Sheriff, 1999). Certains d'entre eux ont commencé à consommer avec des amis tandis que d'autres se sont faits initier à la drogue par leurs parents (Sheriff, 1999). La majorité a toutefois débuté la consommation à l'adolescence, c'est-à-dire lors des premières années à l'école secondaire (Sheriff, 1999). On remarque cependant qu'elle débute souvent dans un contexte bien particulier où les jeunes éprouvent des problèmes générant une souffrance qu'ils cherchent à soulager, notamment une rupture de liens avec les parents ou des difficultés économiques de la famille (Sheriff, 1999).

Dans cette foulée, il arrive forcément que certains d'entre eux seront placés, en raison de leurs délits, sous la Loi sur le système de justice pénale pour adolescents (LSJPA). Ils

sont alors placés en Centre jeunesse (Levac, 2007; Poirier et al., 1999) ou en prison si ces derniers ont atteint leur majorité (Levac, 2007). En fait, il semble être assez fréquent que les jeunes aient des démêlés avec la justice. D'ailleurs, il s'agit d'une raison qu'ils invoquent assez souvent pour expliquer leur départ du domicile familial (ASPC, 2006; Caputo et al., 1997; O'Grady & Gaetz, 2004; Poirier et al., 1999). On dit aussi que ces derniers commettent parfois des vols ou des agressions dans la rue (Caputo et al., 1997; Levac, 2007; Poirier et al., 1999). En effet, ils peuvent parfois être violents envers leurs proches. La violence serait un autre moyen qu'ils utilisent pour obtenir le respect des pairs ou, encore, pour se défendre ou réagir au rejet dont ils sont victimes (Levac, 2007). Enfin, leurs gestes de violence s'associent parfois à leur besoin intense de consommer (Dagenais, 2001) ou à leur nature déjà agressive (Levac, 2007). De plus, Caputo et ses collaborateurs (1997) constatent le grand pouvoir d'influence des fréquentations. D'ailleurs, dans leur étude, une majorité des jeunes de leur échantillon avaient eu des contacts avec des pairs délinquants et connaissaient quelqu'un qui vivait déjà dans la rue avant d'opter pour ce style de vie. Dans un même ordre d'idées, Levac (2007) indique que plusieurs jeunes se sont rencontrés lors de leurs placements en institutions et que c'est dans ces milieux de vie et par l'entremise des pairs qu'ils ont appris ou persisté sur le chemin de la délinquance et de la violence.

La fuite d'un milieu de vie jugé intolérable (Fournier et al., 1996; Levac, 2007; Poirier et al., 1999) ou, encore, l'expulsion du domicile familial (ASPC, 2006; Fournier et al., 1996; Levac, 2007; Poirier et al., 1999) sont aussi des raisons qui expliquent le

passage des jeunes à la rue. Les fugueurs ou *runaways* sont ceux qui quittent leur foyer de façon volontaire et sans le consentement de leurs parents ou tuteurs tandis que les évincés ou *throwaways* sont soit encouragés ou forcés à quitter le domicile, faisant que ces derniers se retrouvent sans-abri de manière involontaire (Fournier et al., 1996). Dans le cas des jeunes qui fuient leur milieu de vie, les raisons du départ sont nombreuses parmi lesquelles nous comptons la quête d'indépendance et la recherche d'une plus grande liberté (ASPC, 2006; Hurtubise et al., 2000; Levac, 2007; Mallett et al., 2005; O'Grady & Gaetz, 2004; Parazelli, 2002; Poirier et al., 1999; Sheriff, 1999), le désir de voyager (ASPC, 2006; Hyde, 2005; Levac, 2007; Poirier et al., 1999), la recherche de travail (ASPC, 2006, Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004) ou le mal de vivre (Levac, 2007).

Bon nombre d'écrits traitent également des problèmes de santé mentale qu'éprouvent bien souvent les jeunes qui sont en situation de rue. Pour un certain nombre d'entre eux, ces problèmes seraient à l'origine de leur passage à la rue (Hurtubise et al., 2000; Hyde, 2005; Mallett et al., 2005; O'Grady & Gaetz, 2004). C'est le cas, notamment, des jeunes québécois d'origines culturelles diverses ou issus de familles migrantes éprouvant des problèmes de reconnaissance, d'adaptation et d'intégration (Levac, 2007; Sheriff, 1999). On constate aussi que la rue peut représenter un attrait pour les jeunes, peu importe leur lieu de provenance, que celui-ci soit urbain, semi-urbain ou rural (Levac, 2007; Parazelli, 2002). En somme, plusieurs auteurs en viennent à la conclusion que les raisons qui mènent les jeunes à se retrouver à la rue sont multiples et complexes (Fournier et al.,

1996; Hyde, 2005; Levac, 2007; Poirier et al., 1999). C'est pourquoi Levac (2007) affirme qu'«il n'y a pas d'équation simple dans la rue, entre ce qui y mène, ce qui y pousse et pourquoi on y reste. Il n'y a rien de clair, rien de déterminé d'avance» (p. 117).

4. Le mode de vie de la rue

Ces informations que nous venons de rapporter indiquent donc que ces jeunes ont eu des parcours de vie difficiles avant même qu'ils ne fréquentent la rue. Par contre, bien que la rue puisse prendre, dans cette foulée, des significations différentes pour eux, telles un refuge, une quête ou un aboutissement, il semble ce que mode de vie répond lui aussi à des caractéristiques bien précises et que, pour cette raison, les jeunes ne soient pas alors au bout de leurs peines.

4.1 Instabilité résidentielle et sources de revenus

Dès leur arrivée dans la rue, les jeunes doivent vivre dans l'immédiateté et dans des conditions souvent difficiles (Dagenais, 2001; Hurtubise et al., 2000; Levac, 2007) et c'est d'ailleurs pourquoi les auteurs utiliseront fréquemment le terme «survie» pour décrire la situation des jeunes une fois qu'ils la fréquentent (Bélanger, 2004; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Hurtubise et al., 2000; Hyde, 2005; O'Grady & Gaetz, 2004; Poirier et al., 1999; Sheriff, 1999). En ce sens, on portera une attention particulière aux moyens que les jeunes utilisent pour répondre à leurs besoins de base, et

ce, principalement en ce qui a trait au logement (Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004; Sheriff, 1999). On pourrait croire que les jeunes n'ont aucun endroit où dormir et, en conséquence, doivent le faire dans la rue ou dans d'autres espaces publics. Or, Beauchemin (1996) explique «que l'on peut avoir un toit mais néanmoins être considéré comme un itinérant, car avoir un toit n'est pas avoir un chez-soi» (p. 108), d'où la nécessité de parler d'instabilité résidentielle au lieu d'absence de logement. Outre les espaces publics (Levac, 2007; Sheriff, 1999), les jeunes occupent différents lieux pour dormir : les immeubles condamnés ou *squatts* (Hurtubise et al., 2000; Sheriff, 1999), les services d'hébergement offerts par les organismes communautaires (Firdion, 1999; Kidd, 2003; Levac, 2007; Sheriff, 1999) ou même vivre en appartement ou en chambre (Levac, 2007; Sheriff, 1999).

Afin de survivre dans la rue, les jeunes ont parfois recours à des revenus légaux tels que le travail, occasionnel ou régulier, les programmes d'employabilité ou les projets gouvernementaux (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Hurtubise et al., 2000; Kidd, 2003; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004). Cependant, ces emplois offrent généralement de faibles salaires, sont précaires et requièrent peu de scolarité (Levac, 2007). Lorsqu'ils ne sont pas en situation d'emploi, certains jeunes ont parfois recours à l'aide du gouvernement par l'entremise de prestations d'aide sociale (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Hurtubise et al., 2000; Kidd, 2003; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004) qui constituent alors leur principale source de revenus (ASPC, 2006; Levac, 2007). Certains jeunes peuvent aussi obtenir l'aide financière de la famille (ASPC, 2006; Hurtubise et

al., 2000). En revanche, pour assurer des revenus plus grands ou plus stables, les jeunes doivent parfois recourir aux actes illégaux.

C'est le cas pour la plupart des jeunes puisque la grande majorité de leurs ressources sont puisées dans la sphère économique informelle (O'Grady & Gaetz, 2004). Comme ils agissent dans l'illégalité, les jeunes doivent fréquemment faire preuve de créativité et de débrouillardise afin d'obtenir de l'argent (Dagenais, 2001). Parmi les moyens les plus répandus, notons la quête, la pratique de *squeegee*, la revente de marchandises diverses (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Levac, 2007; Sheriff, 1999), les vols (ASPC, 2006; Bélanger, 2004; Dagenais, 2001; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004; Sheriff, 1999), la vente de drogue ainsi que la prostitution (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Kidd, 2003; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004; Sheriff, 1999). Dans le cas de la prostitution, elle ne sert pas seulement de moyen d'échange contre de l'argent, mais aussi contre de la drogue, de la nourriture ou pour avoir un endroit où loger (ASPC, 2006; O'Grady & Gaetz, 2004). Selon O'Grady et Gaetz (2004), qui se sont intéressés aux types de revenus en fonction du genre chez 360 jeunes sans-abri de Toronto, les garçons seraient impliqués dans plus d'activités criminelles que les filles comme, par exemple, le commerce de la drogue et des crimes contre la propriété tels que les vols ou les infractions de domicile. Nombreux sont les chercheurs qui constatent que les jeunes, afin de répondre à leurs besoins de base, utilisent plusieurs stratégies simultanément afin de combiner leurs sources de revenus (Dagenais, 2001; Kidd, 2003; Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004).

4.2 Risques associés

4.2.1 Consommation

Comme plusieurs jeunes commencent à consommer avant leur passage à la rue, de nombreuses recherches se sont intéressées à leurs habitudes de consommation une fois qu'ils la fréquentent (ASPC, 2006; Bélanger, 2004; Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Levac, 2007; Sheriff, 1999; Taylor et al., 2004; Votta & Manion, 2004). En effet, la consommation a une si grande importance pour les jeunes de la rue qu'elle passe, pour une majorité, avant le besoin de se nourrir (Sheriff, 1999). Plusieurs types de drogues peuvent être consommées, les plus populaires étant la marijuana, la cocaïne, l'ecstasy, l'acide et le hachisch (ASPC, 2006; Sheriff, 1999; Votta & Manion, 2004). Certains iront jusqu'à expérimenter les drogues injectables comme, par exemple, la cocaïne ou l'héroïne (ASPC, 2006; Firdion, 1999; Levac, 2007; Sheriff, 1999). Ce type de consommation entraîne des risques considérables reliés à l'utilisation de seringues ou de matériel d'injection souillés (ASPC, 2006). Les raisons qui poussent les jeunes à consommer sont fortes et nombreuses allant du désir de faire comme les autres (Levac, 2007) au besoin de se dissocier des souffrances vécues (Sheriff, 1999). La consommation peut aussi servir de porte de sortie face aux ennuis du quotidien et donner de l'énergie, comme c'est le cas des stimulants (Dagenais, 2001). Pour toutes ces raisons, la consommation prend donc une grande importance dans la vie des jeunes qui risquent rapidement d'en devenir dépendants. La place centrale que la consommation

occupe dans la vie de ces jeunes favorise ainsi la dégradation de leur condition de vie générale.

4.2.2 Problèmes de santé physique et mentale

Les conditions précaires dans lesquelles les jeunes se retrouvent, que ce soit à cause de leur mauvaise alimentation, de leur hygiène, de leur instabilité résidentielle ou du mode de vie qu'ils ont, les forcent bien souvent à s'exposer à de nombreux risques. Plusieurs auteurs font, entre autres, état de problèmes de santé physique ou mentale chez les jeunes qui côtoient la rue (Firdion, 1999; Levac, 2007; Sheriff, 1999; Taylor et al., 2004; Votta & Manion, 2004). En effet, ils sont souvent appelés à développer divers problèmes notamment en raison de leurs comportements sexuels qui, généralement, sont actifs, précoces, non-protégés et impliquent plusieurs partenaires. Dans le cas où les jeunes s'adonnent à la prostitution, les risques de contracter des infections transmissibles sexuellement par le sang (ITSS) sont forcément augmentés (ASPC, 2006; Firdion, 1999). À cet effet, l'Agence de santé publique du Canada (ASPC, 2006) révèle que, au cours des trois temps de collecte de données (1999, 2001, 2003), plus de 95% des jeunes ont déclaré s'être déjà livrés à des activités sexuelles et avoir eu leur première relation sexuelle à 14 ans en moyenne.

Comme Fournier et ses collaborateurs (1996) sont à même de le constater dans leur recension de la littérature concernant les adolescents sans domicile fixe, la notion de

santé mentale est beaucoup moins étudiée chez ces derniers que pour leurs aînés, les itinérants adultes. Néanmoins, Votta et Manion (2004) ont remarqué, dans le cadre de leur recherche comparant 100 jeunes hommes sans-abris à 70 jeunes hommes fréquentant des centres de jour d'Ottawa qui n'avaient jamais été sans-abris, que les premiers avaient plus de problèmes de santé mentale que les seconds et qu'ils avaient d'ailleurs reçu des soins dans le passé pour ces raisons. La santé mentale des jeunes de la rue peut aussi être éprouvée s'ils expérimentent la perte d'un proche qui meurt à cause d'une surdose (Hurtubise et al., 2000). D'autres auteurs remarquent que les jeunes en situation de rue ont fréquemment des idéations suicidaires (Sheriff, 1999) ou font des tentatives de suicide (Firdion, 1999; Kidd, 2003; Votta & Manion, 2004). Leur santé mentale peut aussi être affectée par la violence dont ils sont acteurs, mais surtout dont ils sont victimes.

4.2.3 Violence : acteur ou victime ?

Pour bien comprendre les dynamiques de violence qui sévissent dans la rue, on ne doit pas seulement se centrer sur celles dont les jeunes sont victimes et témoins, mais aussi sur la violence dont ils sont les auteurs (Fournier et al., 1996; Sheriff, 1999). Ainsi, les jeunes sont acteurs lorsque ceux-ci ont des comportements extériorisés associés à la violence (Votta & Manion, 2004). La violence est notamment utilisée dans le cas où les jeunes cherchent à se défendre d'une agression, comme ils sont fréquemment amenés à riposter, augmentant ainsi les frustrations et la colère qui peuvent entraîner un passage à

l'acte (Sheriff, 1999). Sheriff (1999) souligne d'ailleurs l'importance de mettre ces gestes en contexte avec les conditions de survie difficiles auxquelles les jeunes doivent faire face quotidiennement. Mise à part la violence qu'ils exercent contre les autres, ils peuvent aussi être violents envers eux-mêmes. Comme le constate Sheriff (1999), ces jeunes s'infligent des violences, en quelque sorte, en endurant le froid en hiver, en consommant des drogues, en se nourrissant de manière inadéquate ou insuffisante et même en tentant de s'enlever la vie. Par contre, ces jeunes peuvent, en retour, devenir victimes et témoins de violence, en ce sens que les moyens qu'ils utilisent pour survivre dans la rue, tels que la vente de drogue et le vol, les placent dans une position à risque de vivre des altercations physiques et des agressions armées (Levac, 2007; O'Grady & Gaetz, 2004). Ces risques sont aussi bien réels pour les jeunes qui s'adonnent à la prostitution et qui peuvent faire affaire avec des clients violents (Levac, 2007).

4.2.4 Centre de réadaptation et prison

Une autre conséquence possible de la violence dont les jeunes de la rue sont parfois les auteurs consiste à ce qu'ils se retrouvent en centre de réadaptation sous la LSJPA, s'ils sont mineurs, ou en prison lorsqu'ils ont atteint la majorité. Les séjours en prison sont aussi le lot de ceux qui sont majeurs et qui utilisent des moyens illégaux pour se procurer de l'argent et qui ne paient pas toujours les amendes qu'ils ont récoltées et accumulées en raison de leur style de vie lié à la rue (Bellot, 2001; Levac, 2007; Sheriff, 1999). Bellot (2001) constate, à cet effet, que l'expérience de l'incarcération a

généralement pour effet de favoriser leur vulnérabilité socioéconomique en accentuant leur condition d'exclusion. Ceci aura nécessairement un impact sur la façon dont les autres les perçoivent.

4.2.5 Regard des autres

La société entretient plusieurs préjugés face aux jeunes de la rue liés à leur apparence physique et à leur mode de vie. Certains croiront qu'ils ont choisi la vie de rue, qu'ils sont dangereux, dérangeants et paresseux, préconceptions qui offrent une image réductrice de la réalité de ces personnes (Bellot, 2003). Ainsi, l'aide offerte à ces individus oscillera, de façon paradoxale, entre les interventions aidantes, comme le dépannage alimentaire et les services d'hébergement, et celles qui cherchent à les contrôler, comme c'est le cas de la répression policière (Bellot, 2003). Fréquemment, en réponse à la crainte et à la méfiance de la société face à ces personnes marginales, il y aura des interventions policières visant à les déplacer ou à ramener le calme dans les espaces publics qu'ils occupent. Comme le souligne Dagenais (2001), «la répression est la conséquence d'une demande sociale parce que les gens croient que la rue est néfaste pour eux [les jeunes], alors qu'elle sert de refuge» (p. 96). Certains jeunes verront d'ailleurs ce genre d'interventions comme une forme d'abus de pouvoir à leur endroit passant par la confiscation d'objets et les amendes qui leur sont distribuées (Sheriff, 1999). Bref, il est possible de constater, dans la littérature, que les jeunes sont victimes de diverses formes de violence, et ce, non seulement dans la rue, mais aussi celles

provenant des institutions et des communautés qui les rejettent et qui les répriment pour tenter de les contrôler.

5. La rue, un mode de vie marginalisant

5.1 Processus de désaffiliation sociale et exclusion

L'accumulation de ruptures dans différentes sphères de vie telles que la famille, l'école, le travail ou dans les réseaux sociaux qui se rétrécissent peut mener à la désaffiliation sociale. Selon Sheriff (1999), chez les jeunes de la rue, cette dernière peut se caractériser par un «risque de décrocher de la société et de ne plus se définir comme citoyen, cela à cause de leur style de vie et des processus d'appauvrissement de quelques-uns» (p. 21). Dans son aboutissement, ce processus peut donc conduire au décrochage social. En conséquence, plusieurs des individus qui se retrouvent sur cette voie, certains jeunes notamment, finissent par ne plus se reconnaître le statut de citoyen (Sheriff, 1999). La connaissance du processus de désaffiliation est essentielle aux intervenants œuvrant auprès de ces jeunes. Elle met en évidence que la reconstruction des liens sociaux est incontournable dans le processus pouvant conduire éventuellement à l'affiliation sociale.

Nous devons savoir notamment que l'incapacité que présentent certains jeunes à s'affilier peut les conduire à l'exclusion. Elle est en fait un processus de rupture du lien

social (Castel, 1994), plutôt qu'un état. Plus souvent qu'autrement, l'exclusion serait le résultat d'un processus qui est subi plutôt qu'un refus de s'intégrer, que ce soit sur le plan économique (revenu, consommation) ou social (emploi, vie et collectivité). Plus précisément encore, on pourrait dire que l'exclusion est un processus dynamique qui renferme un ensemble de ruptures qui viennent affecter la vie autant dans ses dimensions matérielle, symbolique que sociale (De Gaulejac & Taboada Léonetti, 2007).

Selon Parazelli (2002), la définition de l'exclusion renvoie «à une mise au rancart d'une personne ou d'un groupe, le concept suggérant l'existence d'un intérieur et d'un extérieur au social (*in* et *out*)» (p. 324). L'auteur suggère ne pas recourir au concept d'exclusion pour traiter du phénomène des jeunes de la rue et de plutôt s'intéresser à celui de la marginalisation. En effet, ce concept est, selon Parazelli (2002), un terme plus juste pour traiter de la réalité de ces jeunes, plus que le concept d'exclusion qui, pour sa part, renvoie à la passivité qui caractérise la dynamique des personnes qui ont atteint l'état d'exclusion. Les jeunes s'installent alors dans la marge et s'éloignent graduellement, par le fait même, du monde conventionnel, ce qui accentue inévitablement la distance entre le jeune et la société (Bellot, 2003).

5.2 Marginalisation : comment interpréter l'expérience de la rue

Le concept de marginalisation renvoie au fait de vivre en marge de la société, ce qui n'implique pas nécessairement d'y être expulsé, mais d'être plutôt situé dans la

périphérie si on utilise la comparaison de la marge d'une feuille tel que Parazelli (2002) le fait. Or, comme ce dernier le souligne, la marge sociale n'est pas seulement subie puisqu'elle peut comprendre un potentiel de socialisation et d'émancipation d'où l'importance de porter son attention et d'être sensible à ce qui peut se développer dans la rue et pourquoi les jeunes la fréquentent. Pour Parazelli (2002), la marge sociale peut être perçue autant comme «un lieu de différenciation sociale favorisant la réalisation de soi par l'émancipation [que] comme un lieu d'aliénation sociale favorisant l'oppression et la domination» (p. 326). En fait, de plus en plus d'auteurs comme Hurtubise et ses collaborateurs (2000) prennent conscience «que la rue n'est pas mauvaise, qu'elle ne se réduit pas à des problèmes et à des pathologies et qu'il est impératif de prendre une distance à cette vision réductrice» (p. 183). Ainsi, pour de nombreux jeunes, la rue serait un lieu où ils sont de passage dans le but d'y faire des apprentissages sociaux (Parazelli, 2002).

À ce sujet, Bellot (2003), en collaboration avec le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM), explique que l'expérience de la rue peut aussi représenter pour les jeunes une transition où ils pourront explorer, à l'extérieur de la cellule familiale, «leur passage à la vie d'adulte autonome, tantôt pour fuir les difficultés qu'ils ont connues avant, tantôt par désir d'émancipation et d'expérimentation» (p. 6). Il est donc impératif de comprendre que la rue peut devenir un passage permettant d'accéder à un lieu d'apprentissages sociaux pour plusieurs jeunes, à l'inverse des personnes itinérantes adultes pour qui la rue constitue

généralement le dénouement d'une histoire de vie. À cet effet, Hurtubise et ses collaborateurs (2000) abondent dans le même sens en soulignant que la rue peut aussi représenter un lieu où les jeunes peuvent socialiser et travailler sur eux-mêmes, et ce, en explorant des situations qu'ils n'auraient pas pu expérimenter dans d'autres circonstances.

Ce portrait général que nous venons de dresser des jeunes de la rue et de leur mode de vie permet de concevoir, en quelque sorte, les défis de l'intervention à leur endroit. D'ailleurs, comme cette dimension nous intéresse aussi puisqu'il s'agit ici, dans le cadre de cette recherche, de comprendre les éléments de base d'une pratique émergente, nous décrivons, dans la section qui suit, les stratégies d'intervention qui sont les plus souvent utilisées auprès de cette population.

6. Les stratégies d'intervention auprès des jeunes de la rue

Plusieurs formes d'interventions s'adressent aux jeunes qui côtoient la rue. Toutefois, comme le dit Bellot (2001), en s'intéressant plus précisément aux stratégies qu'elles privilégient, ainsi qu'à la logique sur laquelle elles s'appuient, on peut ainsi cerner davantage les formes d'encadrement à leur égard et leurs fondements afin de mieux saisir toute la complexité que peut représenter la structure de l'expérience de rue que les jeunes font. Cette section s'inspire donc des travaux qu'elle a réalisés dans le cadre de sa thèse de doctorat en criminologie sur l'expérience des jeunes en situation de rue et les

pratiques d'intervention à Montréal (Bellot, 2001). Bellot (2001) constate, dans un premier temps, que les interventions qui s'adressent généralement aux jeunes s'inscrivent dans une logique normative qui vise à les ramener dans des espaces plus conventionnels et appropriés pour leur socialisation tels que l'école, la famille, le travail ou dans des institutions de prise en charge comme c'est le cas, entre autres, des centres de réadaptation. Ces interventions, élaborées et mises en place par des adultes, cherchent donc généralement à sortir les jeunes de la rue dans le but de normaliser leur cadre de vie. Nous pouvons ainsi distinguer trois types de stratégies qui répondent toutes différemment aux besoins des jeunes lorsqu'ils se retrouvent en contexte de rue.

6.1 Stratégie d'intervention punitive

L'une des stratégies les plus connues pour intervenir auprès des jeunes de la rue est certes la stratégie punitive. Elle a pour fondement que la jeunesse peut être dangereuse et qu'il est donc important, pour diminuer le sentiment d'insécurité collective, de multiplier les interventions répressives à leur égard ainsi que de contrôler leur environnement. Cette stratégie vise à sanctionner la présence des jeunes qui ont un mode de vie inadéquat. Selon Bellot (2001), «cette stratégie s'appuie sur deux éléments : le contrôle et la surveillance de l'espace public et la criminalisation des activités quotidiennes et du mode de vie des jeunes» (p. 186). Le contrôle et la surveillance passent par le fait de limiter les espaces occupés par les jeunes en leur interdisant l'accès ou en rendant leur présence inconfortable dans ces lieux. Cette surveillance soutenue peut passer

notamment par des interactions empreintes de confrontations, et ce, autant physiques que verbales entre les forces policières et les jeunes. En fait, les policiers cherchent, en occupant ces espaces, à décourager graduellement les jeunes de s'y retrouver. La répression passe aussi par des opérations de nettoyage dans les centres-villes afin de les embellir et ne pas nuire au tourisme ainsi que par la transformation d'espaces publics en parcs afin de mieux réglementer les populations marginales qui y transitent. Certains peuvent croire que cette technique porte ses fruits puisqu'elle réduit leur nombre dans les espaces publics, mais nous pouvons nous questionner si ce nombre a effectivement diminué ou si les jeunes sont simplement moins visibles. En effet, une intervention policière peut parfois éradiquer le problème dans un espace donné, mais aussi, par le fait même, le déplacer vers un autre.

La stratégie punitive relève aussi des interventions coercitives visant à criminaliser les activités quotidiennes des jeunes qui se retrouvent dans la rue. Cette pratique se voit chez les policiers qui sont peu tolérants face à ces jeunes et les pénalisent bien souvent en raison notamment des stratégies de survie utilisées pour avoir de l'argent comme le commerce de la drogue, la mendicité, la prostitution et le *squeegee*. Les contraventions sont un moyen dont les policiers se dotent pour sanctionner les jeunes qui contreviennent à la loi. Bellot (2001) fait mention de différents types de contraventions liées au fait que les jeunes occupent inadéquatement les espaces publics : «avoir bu, occuper plus d'un espace sur un banc alors qu'ils dorment, refuser de circuler, traverser incorrectement la rue» (p. 196). Cette stratégie représente un moyen d'intervention qui peut accentuer la

méfiance et la révolte que les jeunes entretiennent face aux policiers qui scrutent leurs moindres mouvements.

6.2 Stratégie d'intervention thérapeutique ou curative

La stratégie thérapeutique voit, chez la jeunesse, une situation de risque sanitaire et social qui vient justifier l'importance d'agir sur les besoins de santé et de services sociaux. La stratégie thérapeutique fait écho notamment aux résultats de la recherche de Roy, Haley, Boivin, Frappier et Claessens (1996) en ce qui a trait aux risques liés à l'infection par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH) ainsi qu'au taux de mortalité chez les jeunes de la rue de la ville de Montréal. Selon cette stratégie, la rue est perçue comme un espace où les risques de mort et de maladies sont omniprésents, ce qui demande d'intervenir de manière urgente sur les plans psychosocial et médical. Elle implique une plus grande présence d'intervenants de la santé, tels que des infirmières, pour mieux surveiller et contrôler le quotidien des jeunes dans la rue en leur interdisant, de manière implicite ou explicite, des pratiques associées à des comportements jugés à risque comme c'est le cas, notamment, de l'injection de drogue.

Par une approche en milieu naturel ou des techniques de style *outreach* où les professionnels se présentent directement dans la rue pour prodiguer les soins, on cherche à encadrer la présence des jeunes dans la rue et faciliter leur accès aux services de santé en répondant à leurs besoins directement où ils se retrouvent. Un des programmes

découlant de cette stratégie est celui de la prescription de la méthadone qui représente un moyen de substitution à la consommation de drogue par injection qui comporte souvent des risques liés aux conditions dans laquelle l'injection se réalise. Il vise la réduction des méfaits, moyen moins menaçant aux yeux des jeunes et qui rejoint ceux qui ne souhaitent pas cesser totalement de consommer.

6.3 Stratégie d'intervention éducative

La stratégie éducative s'appuie sur le postulat que la jeunesse est en danger et en difficulté et qu'on doit, par conséquent, la protéger et la conduire à l'apprentissage de l'émancipation. Elle cherche, en premier lieu, à répondre aux besoins de base des jeunes en leur offrant des repas, en leur fournissant un lieu d'hébergement ou tout simplement en facilitant leur accès à des lieux où prendre soin de leur hygiène corporelle. De plus, les interventions entreprises auprès d'eux visent aussi à les sortir de la rue en favorisant leur transition vers des espaces plus appropriés comme, par exemple, la famille ou le travail. L'école de la rue et les programmes de formation à l'emploi s'inscrivent bien dans un cheminement lié à la stratégie éducative puisqu'ils visent à ramener les jeunes dans un contexte socioprofessionnel plus adéquat.

Cette stratégie vise à aider les jeunes dans leur parcours d'autonomisation vers le monde adulte en s'assurant que les jeunes aient des conditions de vie minimalement décentes et qu'ils investissent dans des espaces d'insertion comme l'école, le travail,

mais aussi le logement. La stratégie éducative vise à rétablir les ponts en créant, en développant et en maintenant des contacts avec le monde adulte par l'accompagnement au quotidien du jeune par des intervenants soit dans la rue ou dans des organismes communautaires. Lorsque les jeunes se trouveront un emploi ou qu'ils retourneront à l'école, ils y passeront la majeure partie de leur temps afin d'éviter les tentations comme la consommation et le réseau de pairs associé au monde de la rue.

Nous considérons que les projets favorisant l'utilisation des médiums artistiques font partie de la stratégie éducative étant donné qu'ils aident à recréer des liens avec les jeunes dans le but de reconstruire avec eux une dynamique visant leur insertion dans la société.

7. Des projets liés aux médiums artistiques

7.1 Médiums artistiques : une pratique alternative

Selon le Conseil de la santé et du bien-être (2001a), les pratiques dites alternatives présentent trois caractéristiques principales. Premièrement, elles constituent un moyen d'intervention non traditionnel et qui est complémentaire à ceux déjà existants. Deuxièmement, ces pratiques incitent à des approches qui sortent de l'ordinaire dans leurs façons de faire, elles innovent donc en répondant aux besoins de certains jeunes qui ont connu des problématiques au sein du système institutionnel. Troisièmement, elles

offrent des moyens dont les intervenants peuvent se doter pour empêcher le décrochage scolaire, un lien de dépendance avec l'État ainsi que l'isolement social de populations à haut risque de marginalisation et d'exclusion. Ces pratiques peuvent aussi être qualifiées d'émergentes, de novatrices, de marginales ou de créatrices. Elles visent toutes à concevoir le phénomène des jeunes de la rue autrement. En complémentarité avec d'autres interventions plus répandues comme, par exemple, celles visant à répondre aux besoins de base des jeunes, les pratiques alternatives cherchent à innover dans la façon de concevoir et de comprendre autrement les problématiques des populations rejointes, mais aussi les solutions qu'on leur propose pour favoriser leur mieux-être. Ainsi, autant les fondements que l'action sont modifiés pour faire place à une pratique qui cherche davantage à répondre aux besoins des jeunes, mais aussi à ceux des intervenants qui œuvrent auprès d'eux sur la façon d'être et de faire.

Les médiums artistiques représentent une pratique alternative puisqu'elle propose une nouvelle manière d'intervenir auprès de cette population, et ce, dans un contexte informel. L'objectif des projets liés à des médiums artistiques est de créer collectivement une production artistique afin d'arriver, ultimement, avec une réalisation comme, entre autres, un spectacle ou une exposition qui suggère une ouverture sur le monde tout en favorisant la communication, la participation à quelque chose de concret et la réalisation de soi (Rivard, 2004). Ainsi, au-delà de l'objectif d'intervention, on tente d'offrir aux jeunes, en cherchant à créer le contact avec eux, quelque chose de marginal, quelque chose qui leur ressemble (Rivard, 2004). Bien que la production finale soit collective,

ceci n'empêche pas, en cours de route, de travailler individuellement auprès des jeunes sur leurs problèmes d'ordre personnel. Les projets misant sur l'art comme outil d'intervention considèrent donc le potentiel créatif des jeunes rejoints.

Plusieurs médiums artistiques peuvent être utilisés pour intervenir auprès des jeunes de la rue dont, notamment, le théâtre, le jeu, les arts du cirque (Rivard, 2004), la musique, les arts visuels ou même l'artisanat tel que la confection de vêtements et d'accessoires. L'un des principaux avantages des médiums artistiques est qu'ils rejoignent plusieurs types de populations comme les personnes ayant des problèmes de santé mentale, des personnes qui ont des déficiences intellectuelles ou physiques. L'expérience a aussi été réalisée auprès d'individus incarcérés, entre autres, avec des femmes par l'expérience de la photographie (Pittet, 2002), mais aussi avec des jeunes hommes par l'entremise de la réalisation du film *L'amour en pen* de Manon Barbeau. Les jeunes de la rue ont également été des acteurs dans de tels projets dont deux que nous connaissons sans doute un peu plus que les autres. Tout d'abord, le Cirque du Monde, programme d'action sociale qui s'adresse aux jeunes en difficulté des grands centres urbains à travers le monde, et qui vise leur réinsertion sociale par les arts du cirque. Le second est le projet Vidéo Paradiso qui s'articule autour d'une unité mobile de production permettant à des jeunes de la rue de Montréal et de Québec de s'exprimer par le biais de l'art visuel en réalisant des clips et des courts-métrages. Comme ces personnes sont souvent marginalisées à cause de leur état ou du contexte dans lequel elles sont, les médiums artistiques représentent apparemment une solution prometteuse

pour s'exprimer et se réaliser sans ressentir le rejet et le poids des préjugés. Ils permettent aussi de développer leurs talents et de les exprimer publiquement (Hurtubise et al., 2000). Les médiums artistiques favorisent aussi le développement d'autres habiletés et compétences telles que la gestion d'événements, dans le cas d'un spectacle ou d'une exposition, puisque les jeunes peuvent avoir à s'occuper notamment de la publicité, de la vente de billets ainsi que de la comptabilité (Hurtubise et al., 2000). Ils poussent donc les personnes à reconstituer et à s'approprier leur propre histoire de vie. À cet égard, ils représentent une approche qui est de plus en plus utilisée auprès des jeunes de la rue autant ici qu'ailleurs dans le monde (Rivard, 2004).

Dans le cadre de cette étude, nous nous sommes penchées sur trois projets en particulier que nous décrivons ci-après pour démontrer qu'ils sont tout à fait dans la lignée de cette stratégie favorisant l'utilisation de médiums artistiques.

7.2 Description des projets ciblés dans cette recherche

Les trois projets auxquels les répondants ont participé possèdent quelques caractéristiques communes. Tout d'abord, ils sont tous financés par le programme Connexion compétences dans le cadre de la Stratégie emploi jeunesse des Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Ce programme vise, par l'entremise d'organismes communautaires, à aider des jeunes n'ayant pas terminé leurs études secondaires à surmonter des obstacles face à l'emploi et à acquérir certaines

compétences et connaissances ainsi qu'une expérience de travail pour participer au marché du travail. Ce programme cherche à développer chez les jeunes des habiletés en employabilité par un encadrement pouvant leur apporter du soutien et des services à long terme afin qu'ils se trouvent eux-mêmes un emploi et qu'ils le conservent. Selon le site Internet de Service Canada, les jeunes pouvant participer à ce programme doivent :

- Être âgés de 15 à 30 ans (inclusivement) au moment de l'inscription ou de la sélection;
- Avoir besoin d'aide pour surmonter des obstacles à l'emploi;
- Être citoyens canadiens, être résidents permanents ou une personne à laquelle on a accordé une protection en tant que réfugiée;
- Ne plus être aux études;
- Être légalement autorisés à travailler conformément aux dispositions législatives et réglementaires en vigueur dans la province ou le territoire visé;
- Ne pas toucher de prestations d'assurance-emploi (AE).

C'est pourquoi les projets que nous avons sélectionnés pour cette recherche visent tous à offrir à ces jeunes une expérience leur permettant de s'initier au marché du travail faisant que les jeunes sont amenés à travailler, pendant une période approximative de six mois, autant sur leurs attitudes, leurs habiletés que sur différentes techniques d'expressions artistiques et artisanales. L'expérience vécue par les jeunes vise à rendre service à la collectivité et à acquérir un salaire légèrement plus élevé que le montant

maximum accordé par les prestations d'assurance-emploi. Les informations concernant la description de chacun des projets sont tirées du formulaire de demande de financement adressé au programme Connexion compétences (En Marge 12-17, 2008b; Maison Dauphine, 2007; Point de Rue, 2006). Les trois projets ciblés dans le cadre de cette recherche sont la Troupe d'Animations Urbaines de La Maison Dauphine à Québec, MargiArt de l'organisme Point de Rue à Trois-Rivières et Vittr'Art de l'organisme En Marge 12-17 de Montréal.

7.2.1 Troupe d'Animations Urbaines

7.2.1.1 Population cible et critères de recrutement. La Troupe d'Animations Urbaines s'adresse à des jeunes errants qui fréquentent l'organisme. Ce sont des jeunes chez qui on remarque un manque de confiance en eux, une difficulté à intégrer dans leur quotidien un horaire et une discipline ainsi que des problématiques multiples dont une consommation parfois abusive. Ces jeunes ont toutefois une sensibilité artistique que le projet veut renforcer tout en les aidant à travailler sur leurs points faibles. La sélection des participants s'effectue sur la base de quatre critères, c'est-à-dire que le jeune doit être âgé entre 18 et 25 ans, être sans emploi, démontrer un intérêt à développer sa citoyenneté et être résidant de la ville de Québec, principalement de l'arrondissement de la Cité.

7.2.1.2 Objectifs visés. Le projet souhaite parfaire les connaissances et compétences professionnelles des participants dans le domaine artistique et les amener à rencontrer des acteurs clés de la communauté par une participation active, entre autres, à des événements publics tels que des fêtes de quartier. On veut que les jeunes développent un réseau de contacts pouvant avoir un impact positif sur leur cheminement artistique et professionnel et leur permettre d'acquérir des connaissances et une expérience transférable sur le marché du travail, particulièrement dans le domaine artistique. Plus spécifiquement, le projet cherche à ce que les jeunes puissent mettre sur pied une troupe d'animations urbaines pouvant offrir des représentations dans des événements publics, à favoriser l'apprentissage de différentes disciplines artistiques, à acquérir des notions de base en gestion et à fournir aux participants un accompagnement psychosocial visant la réalisation d'un plan de carrière. Un plan d'intervention individualisé est élaboré avec chaque jeune afin que celui-ci se fixe des objectifs qu'il souhaite atteindre.

7.2.1.3 Durée du projet et activités proposées. Le projet représente un investissement de 26 semaines pour les jeunes qui y participent, soit environ six mois, à raison de 30 heures par semaine au cours desquelles ils consacrent 15 heures au projet de groupe et 15 heures à leur projet personnel. Les jeunes reçoivent une rémunération en échange de leur participation. Dans cette démarche, ils doivent toucher ou développer une initiative dans cinq disciplines différentes soit les arts visuels, les arts corporels, la musique, les arts littéraires et les métiers d'art ou d'artisanat. Le groupe est composé de huit participants sans tenir compte de leur sexe. Pendant que les jeunes se familiarisent avec

différentes disciplines, ils doivent réaliser des activités de croissance personnelle qui visent à développer leur potentiel et une meilleure connaissance de leurs capacités comme, par exemple, le fait d'apprendre à mieux communiquer. Ils doivent également participer à des activités de remise en action visant l'engagement communautaire et l'actualisation de leur potentiel au service de la communauté afin de favoriser une pleine autonomie de leur part (faire un curriculum vitae, faire un budget personnel). Les jeunes reçoivent aussi les services d'un intervenant dont le rôle est de les accompagner de façon régulière et personnalisée au moins une fois par semaine.

7.2.2 MargiArt

7.2.2.1 Population cible et critères de recrutement. Le projet s'adresse à des jeunes qui se retrouvent en situation de rupture sociale et qui ne sont pas rejoints par les autres ressources d'aide puisqu'ils sont considérés comme inemployables à cause de leurs handicaps sociaux. Les jeunes doivent être âgés de 16 à 30 ans pour participer au projet. On y souligne qu'au moment de la sélection, l'équipe se questionne à savoir si la personne est exclue des espaces de participation sociale, si elle est motivée à faire un changement dans sa façon d'être et de faire en vue d'améliorer sa condition de vie, s'il y a d'autres ressources qui peuvent lui venir en aide et si elle a les capacités nécessaires pour réaliser un travail manuel.

7.2.2.2 Objectifs visés. Avec ce projet structurant, l'organisme désire offrir un plateau de travail permettant aux jeunes de vivre une première expérience de travail tout en soutenant ceux issus de milieux défavorisés. L'organisme souhaite aussi faire participer les jeunes à des stages de formation en milieu de travail tout en soutenant leur sens de l'entrepreneuriat. Le projet vise une insertion sociale et communautaire des jeunes y participant et aussi la fabrication de deux vitraux haut de gamme s'inscrivant au sein de l'exposition permanente.

7.2.2.3 Durée du projet et activités proposées. Les jeunes qui participent à ce projet sont rémunérés et doivent s'impliquer dans une démarche de travail à temps plein à raison de cinq jours par semaine, sept heures par jour pendant une période de six mois. Cinq personnes sont sélectionnées pour faire partie d'une cohorte sans égard au sexe des participants. Ils reçoivent tous une compensation financière pour participer à un tel projet structurant. Les jeunes participent à un atelier éducatif par mois : gestion du budget, connaissance de soi, consommation de psychotropes et sa dépendance, gestion des conflits et du processus collectif de prise de décisions, processus de changement, préparation à la fin du projet. Les jeunes sont aussi amenés à participer à des rencontres individuelles et de groupe. De plus, des heures sont investies à l'apprentissage de la confection de vitraux. Les besoins d'aide, l'intervention psychosociale ainsi que le continuum de services offerts visent à faciliter leur sortie du contexte d'exclusion limitant leur participation sociale ainsi qu'à prévenir les rechutes à la fin du projet.

7.2.3 *Vitr'Art*

7.2.3.1 Population cible et critères de recrutement. Le projet s'adresse principalement à des jeunes marginalisés, en rupture avec la société et vivant de très grandes difficultés dans différentes sphères de leur vie (emploi, logement, école). On les considère comme marginaux et exclus parce qu'ils ne peuvent s'ajuster aux contraintes du marché du travail, parce que la politique de la sécurité du revenu n'est pas adaptée à leur réalité et que le système d'éducation, actuellement dans une situation de crise, n'est pas en mesure de les intégrer. Ils sont en quête d'une identité qui leur est propre et qui leur permettra de devenir des citoyens en mesure d'intervenir sur leurs conditions de vie, et ce, en se mettant en mouvement et en se prenant en main. Les intervenants doivent sentir, de la part des jeunes qui souhaitent participer au projet, un désir de s'engager librement en faisant un choix et en se trouvant un moyen de devenir un acteur à part entière dans leur vie. Les jeunes doivent être âgés entre 16 et 25 ans, vivre dans la rue ou être en rupture sociale, avoir amorcé un processus de réaffiliation sociale et signer un contrat d'engagement relativement à la qualité de vie dans l'atelier et au respect du plan d'intervention individualisé.

7.2.3.2 Objectifs visés. De façon générale, le projet vise à créer un atelier de confection de vitraux permettant aux jeunes de la rue ou en rupture sociale d'explorer progressivement la conception d'une œuvre et leur offrir une démarche alternative. Le but est de leur proposer une opportunité, à l'aide d'une expérience terrain de type

compagnonnage, d'apprendre ce qu'ils n'ont pas pu acquérir dans leur passé. Le projet est élaboré de manière à ce que chaque jeune développe ses propres capacités tout en créant une dynamique visant à susciter un sentiment d'appartenance à la démarche. L'objectif général du projet est que les jeunes acquièrent une autonomie fonctionnelle et qu'ils développent des compétences et des aptitudes leur permettant, à moyen et à long terme, d'avoir un projet de vie soit en accédant à un emploi, en retournant aux études ou en créant une petite entreprise d'économie sociale et solidaire. L'atelier de travail se veut un lieu de prise en charge ainsi qu'un espace de responsabilisation et d'autonomisation du jeune. Il permet de faire vivre aux jeunes une expérience de travail d'équipe favorisant le développement d'un meilleur rapport avec eux-mêmes et autrui. L'organisme cherche à travailler en partenariat avec d'autres ressources pour leur assurer un continuum de services.

7.2.3.3 Durée du projet et activités proposées. Le projet est en fait un plateau de travail permettant la réaffiliation des jeunes de la rue et qui est encadré par une équipe de trois intervenants ayant tous des connaissances sur différents plans (coordination, mode de vie de la rue et techniques de fabrication du vitrail) et donc, respectivement un mandat bien précis. Les cinq jeunes, autant de sexe masculin que féminin, participent au démarrage ainsi qu'au processus décisionnel en lien avec le chantier de travail (horaire et répartition des tâches). Les participants reçoivent un salaire pour participer à ce projet qui est d'une durée approximative de six mois. Ils travaillent quatre jours par semaine. Ils doivent participer à des rencontres d'équipe et individuelles afin de se fixer des

objectifs sur des changements qu'ils veulent effectuer dans leur vie et des solutions envisageables pour les atteindre, et ce, par la réalisation d'un cahier de bord. Les ateliers éducatifs concernent les mêmes thématiques que le projet de la ville de Trois-Rivières. En collaboration avec le Carrefour Jeunesse Emploi, l'organisme offre aux jeunes, durant les trois dernières semaines du projet, une aide directe en lien avec la recherche d'emploi comme, entre autres, des méthodes de recherche d'emploi, de rédaction d'un curriculum vitae et des simulations d'entrevue.

Cependant, puisque ces projets visent apparemment à favoriser l'insertion sociale, l'intégration sociale ou encore la participation sociale des jeunes de la rue et qu'ils semblent vouloir utiliser ces termes de manière interchangeable, nous avons pensé aussi nous pencher sur les finalités d'intervention possibles. À cet égard, la littérature indique que des distinctions sont à faire.

8. (Ré)insertion, intégration et participation sociale : un même langage ?

La (ré)insertion, l'intégration et la participation sociale sont des concepts qui font actuellement l'objet de débats théoriques entre les chercheurs et les intervenants qui souhaitent aider les jeunes de la rue. Pour certains, les projets s'adressant à ces jeunes permettent de favoriser leur (ré)insertion sociale puisqu'ils permettent aux jeunes de s'ouvrir à la société et, ainsi, de se trouver une place. Fondamentalement, ce concept repose sur la capacité de maîtriser de nouvelles habiletés en apprenant un travail afin de

se trouver un emploi. Toutefois, les tenants de l'intégration sociale déplorent que l'insertion sociale soit réductrice parce qu'elle ne s'intéresserait qu'à une seule dimension, soit le travail, sans tenir compte des autres aspects de la vie des jeunes. L'intégration sociale a, en effet, l'avantage de s'attarder à plusieurs dimensions afin de favoriser l'imprégnation des jeunes dans la société pour qu'ils s'y taillent une place et qu'ils aient une fonction qui fait sens pour eux. Par contre, d'autres ne sont interpellés par aucun de ces deux concepts étant donné qu'ils considèrent que les jeunes n'ont jamais cessé de faire partie de la société et que c'est par manque d'opportunités qu'ils n'y ont pas participé. La participation sociale sous-tend, en effet, que les jeunes ont un désir de s'engager dans la société, de devenir des citoyens actifs et d'avoir un rôle social pour obtenir plus de pouvoir sur le contexte social. Ces trois concepts reposent toutefois sur des éléments de définition qu'il nous apparaît important d'examiner plus attentivement.

8.1 La (ré)insertion sociale et socioprofessionnelle

Les thèmes liés à l'emploi et à l'éducation sont des éléments très importants dans les pays industrialisés où l'on préconise des valeurs liées à la compétition, à la performance et à l'individualisme. Ainsi, des facteurs comme la réussite sociale et l'actualisation de soi sont déterminants dans une société néo-libérale comme la nôtre. L'économie du savoir dans laquelle les sociétés industrialisées sont plongées favorise un long parcours académique, ayant comme finalité l'obtention d'un diplôme, qui met l'accent sur les

connaissances et les compétences que requièrent certains emplois. À cause de ce type d'économie, la scolarisation est un investissement qui augmente les chances sociales des jeunes d'accéder à un emploi offrant de meilleures conditions de vie. En fait, le marché du travail favorisera grandement l'insertion dans les sphères sociale et familiale.

Vincens (1997), qui s'est interrogé sur la signification d'être inséré, constate qu'il y a deux types de définitions de l'insertion professionnelle, les définitions objectives et les définitions subjectives. L'auteur explique que les premières sont celles «où l'auteur de l'étude choisit l'événement initial et l'événement final, identiques pour tous les individus» (p. 24) tandis que les secondes sont celles «où l'auteur de l'étude demande à l'individu de définir lui-même le début et la fin de l'insertion» (p. 24). Dans les définitions objectives, on se base sur des événements observables et ce sera davantage la durée du processus d'insertion qui différera d'un individu à un autre. Les situations considérées comme pouvant représenter l'état initial sont diverses, allant de la fin du parcours scolaire à l'entrée dans la vie active en passant par l'obtention d'un diplôme et le début d'un cheminement d'étude professionnelle. Pour ce qui est de l'état final, on peut penser à l'arrivée à l'âge adulte, au premier emploi, à l'obtention d'un emploi stable ou bien à la correspondance formation-emploi. En ce qui concerne les définitions subjectives, Vincens (1997) constate que ce sont les individus qui déterminent le début et la fin de leur insertion professionnelle. Dans la majorité des cas, il remarque que les auteurs indiquent davantage l'état initial et que la subjectivité des individus entre en jeu dans la définition de la fin de l'insertion. L'état initial se traduit notamment par un

changement dans les activités du jeune qui, à l'adolescence, s'occupe principalement entre l'école et les loisirs. Au fil du temps, il sera toutefois appelé à se chercher un travail, ce qui viendra modifier son emploi du temps.

Toutefois, le processus d'insertion professionnelle est complexe à mettre en œuvre présentement puisque de nombreux changements viennent l'affecter, notamment la précarisation et la transformation des formes de travail. Ainsi, plusieurs groupes, dont les jeunes en général, doivent composer avec la réalité des emplois atypiques comme le travail à temps partiel, occasionnel, à contrat à durée déterminée, sur appel ou temporaire. C'est pourquoi ceux qui ont une faible scolarité ou qui décrochent avant l'obtention de leur diplôme sont ceux qui auraient de plus grandes difficultés à s'insérer sur le marché du travail (Vultur, 2007) et, par conséquent, plus de chance de vivre de l'exclusion. Ainsi, dans une société où l'emploi occupe une place prédominante pour l'insertion sociale, les jeunes sont vulnérables et donc à risque d'être confrontés à un double échec soit celui du chômage ainsi que de l'exclusion sociale (Hurtubise et al., 2000). C'est notamment le cas de plusieurs jeunes de la rue puisque le décrochage scolaire touche une proportion non négligeable d'entre eux. Cette faible scolarité affectera leur insertion sur le marché du travail qui se caractérisera par un emploi instable, peu rémunéré, offrant de piètres conditions de travail et avec de faibles possibilités de promotion. Comme le souligne Levac (2007), leur insertion sur le marché du travail peut s'avérer particulièrement difficile si on considère «leur expérience de travail limitée, dans certains cas inexistante, leur faible scolarité, leur vision négative du

monde du travail et la relation conflictuelle avec l'autorité» (p. 171). D'autant plus que leur instabilité résidentielle ainsi que leurs problèmes personnels liés à la toxicomanie et à leur santé peuvent les amener à quitter leur emploi (Levac, 2007). Or, s'attarder uniquement à l'insertion professionnelle serait réducteur puisque le phénomène comporte aussi un problème d'ordre social.

L'insertion socioprofessionnelle renferme un processus qui nécessite un travail de longue haleine, en ce sens qu'elle requiert un investissement de la part de l'individu qui, de ce fait, doit témoigner d'un désir de participer à la collectivité. Dans la définition qui suit, on s'intéresse davantage au jugement, à la perception de la personne face à sa propre situation et à l'état final de son insertion en s'interrogeant quant au moment où elle peut se considérer comme insérée (Vultur, 2003).

Théoriquement, l'insertion peut se définir comme un ensemble de discours, de politiques et de pratiques sociales qui engagent des acteurs appartenant à différents champs de l'espace social. Dans les pratiques de recherche, le concept d'insertion réfère plutôt, dans la plupart des cas, à des indicateurs tels que le taux de chômage, le taux de placement en emploi ou le taux d'activité. La notion d'insertion s'explique également par la comparaison entre un état initial et un état final du processus d'entrée dans la vie active (le début et la fin du processus d'insertion). (p. 7)

Outre les caractéristiques économiques et politiques nécessaires à l'insertion, la famille et l'école sont les premiers lieux de socialisation et représentent des sphères ayant une grande influence sur les jeunes. Les valeurs transmises par la famille à l'égard de l'éducation et de l'emploi, ou, au contraire, l'absence de soutien de sa part risquent

d'avoir un impact considérable sur l'insertion. Ainsi, la manière dont les jeunes conçoivent le marché de l'emploi, la façon dont ils se projettent dans le futur ainsi que leurs fréquentations sont tous des éléments qui auront un impact sur la manière dont ils s'inséreront dans la société.

8.2 *L'intégration sociale*

Pour avoir une vision plus vaste et englobante de la façon dont une personne s'affilie à la société, on parlera de l'intégration sociale au lieu de l'insertion socioprofessionnelle. Les deux termes, fréquemment confondus, ne sont pas équivalents car il peut y avoir insertion sans qu'il y ait intégration. Ce dernier concept repose sur quelque chose de complet, un aboutissement tandis que l'insertion n'est qu'un ajout, sans qu'il y ait absolument achèvement d'un processus. Ainsi, on comprendra que l'insertion sociale constitue un préalable à l'intégration sociale. Celle-ci suppose un rapport dichotomique avec, d'un côté, ceux qui sont «dedans» et qui sont intégrés et, d'un autre côté, ceux qui sont «dehors», qualifiés d'exclus, comme c'est le cas des personnes marginalisées. De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007), dans l'ouvrage *La lutte des places : Insertion et désinsertion*, traitent du concept d'intégration sociale en le mettant en lien avec la notion d'exclusion. Selon ces auteurs, les concepts d'intégration et d'exclusion représentent deux pôles diamétralement opposés d'un processus au cours duquel un individu s'intègre, d'une certaine manière, dans une société dans laquelle il vit. À leur avis,

l'intégration comprend trois dimensions importantes reliées aux sphères économique, sociale et symbolique.

8.2.1 Dimension économique

Cette dimension est celle qui autorise la personne à s'intégrer en participant à la collectivité à travers des activités de production et de consommation. De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007) indiquent que la dimension économique passe par le travail et les ressources d'une personne. Afin de définir son niveau de vie, on se rapportera à des indicateurs quantitatifs tels que le montant des ressources et les formes de consommation (revenus, type de logement, consommation alimentaire, etc.). Pour mieux comprendre la notion de pauvreté, on portera son attention au salaire minimum, par exemple, pour paramétrer ce qu'on entend par le seuil de la pauvreté. L'état de pauvreté peut se définir par l'incapacité, voire l'impossibilité de satisfaire les besoins fondamentaux tels que se nourrir, se loger ou se vêtir. Or, comme nous vivons dans une société industrialisée, les besoins font souvent référence à la production et aux biens de consommation, ce qui renvoie nécessairement à la dimension normative. En effet, un écart trop grand face à ce qui est normalement consommé par la société peut être vécu par des jeunes comme une situation de rejet et d'humiliation, les besoins de reconnaissance et d'identification étant très importants à leurs yeux.

Dans cette foulée, des inégalités peuvent surgir entre les groupes sociaux, phénomène qui peut se comprendre en mettant en perspective la notion de précarité. Outre les conditions de vie, on doit aussi considérer les ressources individuelles et familiales auxquelles les jeunes peuvent se fier s'ils doivent affronter des difficultés possibles et tenter de s'y adapter. Tous ces éléments peuvent apporter une difficulté supplémentaire lorsque l'on considère la situation des jeunes de la rue puisque certains ont parfois expérimenté des conditions bien particulières dans leur passé. De plus, la notion de travail, si importante dans les sociétés néo-libérales comme la nôtre, occupe une place centrale parce qu'elle permet d'avoir un revenu, de participer à la vie économique de la société tout en développant une identité sociale et un sentiment d'appartenance. Or, la dimension économique, qui consiste à avoir un travail et des ressources, n'explique pas à elle seule qu'une personne soit intégrée et c'est pourquoi on porte une attention particulière aussi aux liens sociaux.

8.2.2 Dimension sociale

Cette dimension se rapporte à tous les liens sociaux qu'une personne peut entretenir et qui favoriseront son intégration, que ce soit par des liens avec les groupes primaires qui l'entourent, tels que la famille et les amis, ou par des liens avec la société en général, dont les institutions notamment. Ces liens favorisent l'identification d'un individu dans un groupe et dans une société, mais aussi sa position ainsi que son rôle dans cette dernière. Considérant le passé des jeunes de la rue empreint de conflits familiaux, de

ruptures et de rejet, notamment dans leur cheminement scolaire, ces liens sont, bien souvent, faibles pour ne pas dire inexistantes.

Cependant, pour que l'individu soit intégré au sein de la société, il doit reconnaître le rôle des instances de régulation telles que la police, accepter les limites qu'elle impose par le respect des lois et de sentir qu'il peut bénéficier d'un rapport égalitaire avec les autres en obtenant les mêmes avantages qu'eux.

8.2.3 Dimension symbolique

La dimension symbolique est à la base de la cohésion sociale. Elle prend en compte autant les normes et valeurs communes que les représentations collectives qui définissent les places sociales des individus. Les conduites sociales obéissent donc à des normes et à des codes et elles ont toutes une valeur sociale. Comme le souligne De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007), «la participation des individus aux idéaux et aux modèles culturels du groupe, valorisés et admis comme étant les meilleurs, contribue ainsi fortement à l'édification de l'identité» (p. 61). Comme les jeunes de la rue adhèrent à des conduites qui sont jugées comme marginales par la société, elles n'ont que peu ou pas de valeur sociale. Ces jeunes, qui valorisent des idéaux liés à la sous-culture marginale, courent donc le risque de ne pas être encouragés à participer à la vie sociale ce qui, en retour, les prive d'un élément essentiel pour le développement de leur identité. Qui plus est, ces jeunes devront tenter de développer leur identité sociale tout en faisant

face à de fortes représentations collectives, images négatives et persistantes, que la société entretient à l'endroit des gens qui bénéficient de prestations d'aide sociale. Par conséquent, ces représentations viendront, elles aussi, teinter leur identité. De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007) expliquent que cette identité, l'identité sociale précisément, apparaît comme un ensemble de représentations «des relations de soi à la société dont une des fonctions est précisément de situer les individus dans les rapports sociaux et de légitimer cette place» (p. 62). Toutefois, comme l'identité sociale dans nos sociétés se rapporte presque exclusivement à des structures de production, avoir un emploi illégal ou tout simplement n'avoir aucun emploi rend plus difficile l'identification ainsi que la définition de la place occupée par les jeunes.

8.3 La participation sociale

La participation sociale renvoie, plus spécifiquement, à l'importance de s'assurer que les jeunes puissent exercer leur rôle de citoyen en occupant un emploi légal ou en allant voter par exemple. C'est un concept qui est fréquemment utilisé dans les organismes communautaires qui viennent en aide aux personnes en situation de précarité, comme c'est le cas notamment des jeunes de la rue. Desrosiers et Laurendeau (1997), avec le groupe de travail sur l'enfance et la jeunesse du Conseil de la santé et du bien-être dans le cadre du forum sur le développement social, proposent une définition large de la participation sociale qui dépasse les notions d'insertion et d'intégration sociale auxquelles on se réfère généralement. Cette définition comprend deux dimensions

importantes, l'insertion et l'affiliation, deux concepts qui s'inscrivent dans un continuum illustré de la manière suivante :

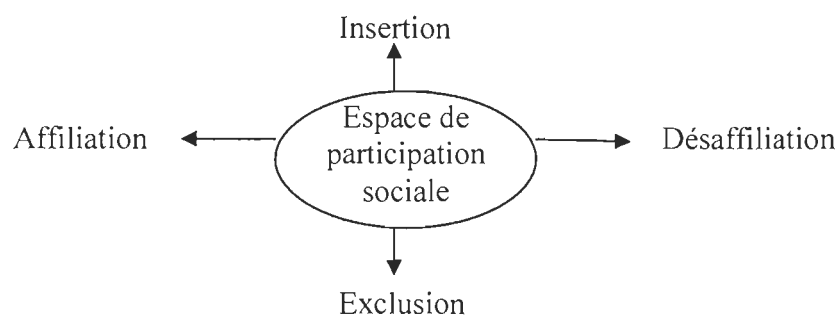


Figure 1. Modèle de participation sociale

Desrosiers et Laurendeau (1997) soulignent que le continuum insertion/exclusion réfère «à l'éventail des opportunités offertes par la société à l'individu pour agir et s'impliquer dans sa communauté, ainsi qu'à la qualité des rôles qu'il est appelé à jouer dans l'organisation» (p. 69). En fait, la famille, l'école et les loisirs sont autant de lieux qui permettent aux jeunes d'expérimenter des rôles sociaux afin d'avoir un degré de pouvoir ou de contrôle sur leur environnement. En contrepartie, le continuum affiliation/désaffiliation réfère «à l'engagement de l'individu envers sa communauté ainsi qu'à la qualité des liens qu'il tisse avec son milieu» (Desrosiers & Laurendeau, 1997, p. 69). Selon ces mêmes auteurs, le soutien familial, une sécurité économique, une réponse de la famille aux besoins de base, l'implication active des parents, l'estime de soi, la communication, un père engagé et un projet éducatif valorisé par les parents sont

quelques-unes des conditions qui favorisent la participation sociale d'un individu au cours de sa jeunesse.

Dans un même ordre d'idées, le Conseil de la santé et du bien-être (2001b) s'est aussi intéressé au concept de participation sociale dans le cadre de son avis *Quel temps pour les jeunes ? La participation sociale des jeunes*. Dans cet ouvrage, on la décrit de la manière suivante :

La participation découle de la rencontre, d'une part, de la volonté et de la capacité d'un individu de faire partie d'une collectivité et, d'autre part, d'une offre concrète de ce collectif pour faire une place à ce dernier, et elle est fortement déterminée par le niveau de sécurité socio-économique, par le niveau de cohésion sociale et par les occasions d'*empowerment* que la société offre aux individus. (p. 13)

9. Pour comprendre les difficultés d'insertion

Pour chercher à répondre aux besoins des jeunes en lien avec leur insertion, les instances gouvernementales ont mis sur pied des mesures et programmes d'aide visant leur participation active à la société. Les entreprises d'insertion ainsi que les stages de formation en sont deux exemples. Ces programmes visent tous, en partie, à favoriser une forme d'intégration sociale en cherchant à éviter la rupture des liens sociaux. Ils s'adressent à des jeunes qui éprouvent des difficultés d'insertion, qui ne sont pas dans un processus de cheminement scolaire ou professionnel, qui ont ou n'ont pas d'expérience de travail et qui souhaitent travailler et améliorer leurs compétences tant sur les plans

social que professionnel (Vultur, 2003). Leur mission est donc d'aider de jeunes adultes sur les plans personnel, social et professionnel (Vultur, 2003). Les raisons qui motivent les jeunes à participer à de telles mesures sont nombreuses variant de l'acquisition de compétences et habiletés en vue d'obtenir de meilleures perspectives de travail à la modification du caractère et de comportements socioprofessionnels, comme la discipline et la persévérance, afin de pouvoir se sortir d'un contexte de vie difficile (Vultur, 2007).

Or, certaines recherches (Vultur, 2003, 2005, 2007) démontrent que ces mesures d'insertion ne sont pas utilisées par la majorité des jeunes soit parce qu'ils n'y font pas appel à prime abord ou parce que les programmes ne correspondent pas toujours à leurs attentes. Vultur (2007), s'appuyant sur une recherche menée en 1996-1997 auprès de 98 jeunes sortis sans diplôme de leur programme d'études secondaires ou collégiales, remarque que ceux-ci préfèrent l'aide et les contacts des réseaux familiaux ou d'amis. Cependant, comme ces jeunes souffrent souvent de l'effritement de leurs réseaux sociaux, leur processus d'insertion professionnelle passera presque inévitablement par des démarches personnelles, deuxième façon d'accéder à l'emploi selon cette même recherche (Vultur, 2007) ou par des mesures et programmes d'aide à l'insertion. Le recours ainsi que le rapport à ces ressources sont structurés notamment en fonction de leur situation individuelle, en tenant compte de leur trajectoire familiale, mais aussi des moyens dont ils disposent (Vultur, 2007), ce qui, bien souvent, se résume à peu une fois que les jeunes fréquentent la rue.

Dans les suites d'une étude menée en 2003 auprès d'une population de jeunes «désengagés»¹ qui étaient stagiaires dans un organisme d'aide à l'insertion à vocation sociale, Vultur (2005) explique que ces programmes et mesures d'insertion doivent davantage tenir compte des particularités des jeunes, reliées notamment à leur mode de vie, à leurs valeurs, à leurs représentations et au rapport qu'ils ont avec les institutions ainsi qu'à la manière dont on intervient auprès d'eux. Fournier et ses collaborateurs (1996) soulignent aussi l'importance de bien connaître les besoins des jeunes, ce que d'autres auteurs constatent également (Vultur 2003, 2005) afin de créer des programmes plus adaptés à leur réalité. L'intervention ne doit donc pas miser en premier lieu sur les règles et l'encadrement (Vultur, 2005), mais bien sur la manière de les rejoindre d'abord en misant sur leur grande créativité (Rivard, 2004; Vultur, 2003, 2005). En ce sens, Vultur (2005) explique :

Ils [les jeunes] affirment un fort besoin d'indépendance et mobilisent tous le discours d'une culture artistique qui est, pour eux, l'un des principaux vecteurs de l'insertion professionnelle. Vouloir «créer son propre emploi» correspond ainsi à bien des égards au travail que représente la «vie d'artiste» associée à l'initiative et à la liberté individuelle sans borne. (p. 104)

10. La pertinence de la recherche, ses objectifs et son approche

Les informations que nous avons réunies montrent sans équivoque que les jeunes de la rue présentent de bien lourds profils liés à leur parcours de vie difficile ainsi qu'à leur

¹ Vultur (2005) décrit les jeunes «désengagés», en reprenant les propos de Janosz (1994), comme ceux ayant quitté l'école avant l'obtention d'un diplôme, ayant un taux élevé de passage par de multiples mesures et programmes d'aide à l'insertion et n'ayant jamais réussi à concrétiser un projet professionnel.

mode de vie. En conséquence, il ne fait pas de doute que les défis de l'intervention sont majeurs. Bien que les stratégies se soient diversifiées avec le temps, il reste que plusieurs intervenants souffrent encore de ne pas arriver à joindre et à atteindre les jeunes de la rue, à les accrocher en fait. Par contre, dans le créneau des stratégies d'intervention éducative, il y aurait, depuis quelque temps, un certain engouement pour les projets liés aux médiums artistiques. Cette stratégie, apparemment fort prometteuse, est toutefois encore peu connue. Au plus, nous retrouvons quelques descriptions de ses critères et de ses modalités dans les programmes qui sont à la source de son financement (CS/RESORS Consulting Ltd., 2001). En revanche, encore aucune recherche n'a examiné de près cette pratique, les qualités que lui attribuent les jeunes et les intervenants qui l'utilisent, les moyens et les approches que ces derniers prennent pour les mettre en application et, ce faisant, les processus que les jeunes traversent. En somme, nous ne savons pas comment elle fonctionne et il s'agit précisément de l'objectif que nous nous sommes données dans le cadre de cette recherche. Nous souhaitons ainsi faire l'évaluation de cette pratique pour mieux comprendre ses logiques et ses processus.

Pour ce faire, nous nous penchons sur trois projets différents, tous liés à des médiums artistiques, que nous avons décrits précédemment. Ils sont situés dans les villes de Trois-Rivières, Montréal et Québec et sont tous rattachés au programme Connexion compétences. Dans ces trois milieux, nous nous adressons directement à de jeunes participants qui, eux-mêmes, ont fréquenté la rue, de même qu'à des intervenants, dont

certains ont aussi fait l'expérience de la rue. Nous souhaitons ainsi développer une vision globale et plus complète de cette pratique.

Plus précisément, les objectifs de cette recherche consistent à :

1. Connaître les jeunes qui participent à ces projets et du coup
 - a. vérifier s'ils répondent à des caractéristiques spécifiques,
2. Comprendre comment cette pratique fonctionne, c'est-à-dire
 - a. comment les jeunes sont amenés à se joindre aux projets,
 - b. quelles sont les qualités que les jeunes et les intervenants leur attribuent,
 - c. les logiques et les approches de ceux qui les mettent en application,
 - d. les modalités et les processus qui y sont associés
3. Connaître les retombées que cette pratique peut avoir dans la vie des jeunes, soit
 - a. les changements qu'elle amène au plan de leur fonctionnement et de leurs compétences,
 - b. les changements qu'elle amène au plan de leurs perspectives d'avenir
4. Préciser les finalités de cette stratégie d'intervention en lien avec les notions
 - a. d'insertion sociale,
 - b. d'intégration sociale et
 - c. de participation sociale.

10.1 La perspective phénoménologique comme approche théorique

Puisqu'il s'agit ici de comprendre l'intimité d'une pratique, ses logiques et ses processus, nous pensons nous appuyer sur le point de vue des acteurs qui y participent, à titre de jeunes et d'intervenants. Dans cette perspective, les fondements de cette recherche s'inspirent de la phénoménologie provenant du courant philosophique (Bachelor & Joshi, 1986; Deschamps, 1993) qui permet de mieux saisir la logique de phénomènes subjectifs comme c'est le cas de l'expérience liée aux médiums artistiques. Elle permet de décrire et de mettre en évidence l'expérience telle qu'elle est vécue par les acteurs concernés (Deschamps, 1993), dans ce cas-ci des jeunes et des intervenants, en portant son attention sur la manière dont ils interprètent leurs pensées et actions liés à ce contexte (Boutin, 2000). Comme Boutin (2000) le constate, «la phénoménologie représente un effort pour prendre les choses telles qu'elles se présentent à la conscience» (p.15) et son but est de mieux comprendre le sens que des individus donnent à des phénomènes.

Dans la perspective phénoménologique, le chercheur est amené à mettre en suspend son jugement et ses connaissances théoriques afin de mieux comprendre le phénomène à l'étude et d'accéder véritablement à l'expérience vécue par les acteurs interviewés (Deschamps, 1993). Pour ce faire, il doit s'adresser directement aux acteurs concernés pour décrire, de la manière la plus complète et précise possible, leurs perceptions et, par le fait même, comprendre la signification et le sens qu'ils donnent à l'expérience telle

qu'elle leur apparaît (Muchielli, 2004). La phénoménologie est donc une science des significations (Bachelor & Joshi, 1986; Deschamps, 1993) qui permet, en accédant à l'expérience authentique des individus, de comprendre le sens du comportement plutôt que son explication en s'attardant davantage aux causes. Elle a comme avantage, notamment, de décrire le plus fidèlement possible un phénomène vécu en respectant son contexte selon les propos des acteurs interviewés.

Dans cette foulée, une méthodologie qualitative, favorisant l'usage d'entretiens à caractère non directif, nous apparaissait appropriée. Cette façon de procéder vise à connaître la perception des acteurs au sujet d'une expérience qu'ils ont vécue, comme dans le cadre de cette recherche lors de projets liés à des médiums artistiques. À cet égard, des détails supplémentaires seront apportés au chapitre suivant concernant la méthodologie que nous avons préconisée dans cette étude.

Méthode

Dans ce deuxième chapitre, nous présentons la méthodologie que nous avons employée dans le cadre de cette recherche. Nous rappelons d'abord les objectifs puis nous précisons la définition que nous utilisons pour le concept de jeunes de la rue. Ensuite, nous présentons les terrains de recherche ainsi que les stratégies d'échantillonnage. Nous dressons également un portrait de l'échantillon pour ensuite décrire le déroulement des entrevues de même que les conditions éthiques que nous avons respectées. Finalement, nous expliquons notre procédé d'analyse des données.

1. Objectifs de recherche : un rappel

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, cette recherche vise à procéder à l'évaluation d'une pratique afin de mieux en comprendre ses logiques et ses processus. Elle consiste à utiliser le médium artistique dans le cadre de projets destinés à des jeunes de la rue. Ces derniers s'inscrivent dans le programme Connexion compétences qui, par l'entremise d'organismes communautaires, veut aider des jeunes n'ayant pas terminé leurs études secondaires à surmonter des obstacles face à l'emploi et à acquérir certaines compétences et connaissances ainsi qu'une expérience de travail pour participer au marché du travail. Les objectifs de cette recherche consistent 1) à connaître les jeunes qui participent à ces projets, 2) à comprendre comment cette pratique fonctionne, 3) à connaître les retombées que celle-ci peut avoir dans la vie des jeunes et 4) à préciser les finalités de cette stratégie d'intervention.

2. Jeunes de la rue : définition

La littérature que nous avons recensée indique que plusieurs expressions sont utilisées pour traiter du phénomène des jeunes de la rue. C'est pourquoi nous croyons, comme Fournier et ses collaborateurs (1996), qu'il est, de prime abord, essentiel de préciser la définition sur laquelle nous nous appuyons. Cette définition est celle de la Table de Concertation jeunesse/itinérance du centre-ville (2004) que nous avons déjà citée auparavant, dans le cadre du contexte théorique.

Nous entendons par jeunes de la rue, la population âgée entre 12 et 30 ans qui habite, fréquente ou transite le centre-ville et sa périphérie; qui a un mode de vie lié à l'espace public qui est utilisé comme habitat et/ou lieu d'activités économiques et/ou espace de socialisation; qui présente des conditions de vie difficiles telles que la pauvreté; la désaffiliation sociale, l'instabilité résidentielle, les problèmes de toxicomanie et de santé physique et mentale; et enfin, qui subit une forte répression sociale et policière se traduisant par la judiciarisation. (p. 3)

Elle comprend plusieurs avantages reliés au fait d'être récente, reconnue et englobante. Nous précisons également que les jeunes interviewés sont âgés entre 18 et 30 ans, s'agissant de la tranche d'âge qui est généralement la plus concernée par le programme qui encadre la pratique dont nous faisons ici l'évaluation.

3. Justification des choix méthodologiques

3.1 Méthodologie qualitative

Comme il s'agit ici de faire l'évaluation d'une pratique, le point de vue d'acteurs concernés nous apparaît être une source de connaissances valable. C'est pourquoi, la méthodologie qualitative est celle que nous avons privilégiée. En effet, comme Poupard (1997) le précise, l'approche qualitative permet «de rendre compte du point de vue des acteurs sociaux et d'en tenir compte pour comprendre et interpréter leurs réalités» (p. 175). De plus, sachant que la méthodologie qualitative est recommandée pour explorer de nouveaux phénomènes sociaux (Lamoureux, 2006), nous considérons qu'elle convient particulièrement bien à notre recherche qui se situe à un stade exploratoire de l'évaluation d'une pratique en émergence.

3.2 Entretiens semi-dirigés

Pour cette exploration, nous avons pensé recueillir le point de vue d'acteurs concernés par l'entremise d'entretiens semi-dirigés. Nous voulons ainsi avoir accès à leurs perceptions et leurs interprétations liées à l'expérience qu'ils ont vécue pour en saisir la signification. L'entretien semi-dirigé a comme avantage d'offrir une grande liberté aux personnes interviewées pour discuter des sujets qu'elles désirent aborder. On obtient, de cette façon, des contenus plus riches qu'avec un questionnaire ou, encore, un

entretien structuré. Le cadre de l'entretien est cependant constitué de thèmes prédéfinis. Ces dimensions sont des éléments que nous jugeons incontournables pour faire l'évaluation de cette pratique, mais toutes sont investiguées par des questions ouvertes, dans un premier temps, et nous les examinons de manière plus systématique si l'interviewé ne les abordait pas spontanément. Le canevas d'entretien représente donc un guide que nous utilisons pour faciliter notre travail tout en laissant suffisamment de liberté aux répondants pour qu'ils nous entretiennent d'abord sur les sujets leur apparaissant les plus importants, suivant l'ordre qu'ils désirent. Par contre, nous nous assurons de garder le fil directeur en ayant en tête les thématiques qui doivent absolument être couvertes. Cette approche fait écho à ce qui suit :

Le chercheur s'efforcera seulement de recentrer l'entretien sur les objectifs chaque fois qu'il [l'interviewé] s'en écarte et de poser les questions auxquelles l'interviewé ne vient pas par lui-même, au moment le plus approprié et de manière aussi naturelle que possible. (Quivy & Van Campenhoudt, 2006, p. 174)

4. Terrains de recherche

Comme nous l'avons dit auparavant, la pratique qui nous intéresse ici s'actualise dans des projets que finance le programme Connexion compétences qui, lui-même, sollicite la participation d'organismes communautaires. Il convient donc que les projets ciblés dans le cadre de cette recherche proviennent des trois organismes suivants, recevant ce financement : La Maison Dauphine à Québec, Point de Rue à Trois-Rivières et En Marge 12-17 à Montréal. Le projet de Trois-Rivières découle d'une collaboration

entre l'organisme Point de Rue et l'artiste Jean Beaulieu qui ont voulu offrir des opportunités aux jeunes de se mettre en action pour qu'ils puissent participer à la vie sociale. Ce projet a donné naissance à celui ciblé à Montréal qui s'inscrit dans le cadre d'un partenariat entre les organismes En Marge 12-17, Plein Milieu et l'équipe Jeunes de la rue du Centre de santé et des services sociaux (CSSS) Jeanne-Mance. Cependant, pour notre recherche, En Marge 12-17 est l'organisme avec lequel nous avons collaboré pour accéder aux acteurs concernés, soit les jeunes et les intervenants. Ces trois organismes communautaires ont été ciblés parce qu'ils œuvrent exclusivement ou en partie avec des jeunes de la rue et aussi parce qu'ils sont reconnus pour leurs interventions auprès de cette population. Ces trois milieux nous permettent aussi d'évaluer cette pratique dans des contextes différents et, par le fait même, de diversifier notre échantillon, bien que ces organismes répondent tous au même critère voulant qu'ils soient porteurs de projets financés par le programme Connexion compétences et qu'ils utilisent un médium artistique pour intervenir auprès de jeunes de la rue.

4.1 Maison Dauphine à Québec

La Maison Dauphine, fondée en 1992 par le père Michel Boisvert et quelques autres laïcs, accueille des jeunes de 12 à 24 ans. Dans son rapport annuel, l'organisme a rejoint, dans le cadre de ces divers services, plus de 500 jeunes différents au cours de l'année 2007-2008 (Maison Dauphine, 2008). Au cours de cette même année, ce sont 33% de jeunes âgés entre 12 et 17 ans et 67% de jeunes de plus de 18 ans (55% de garçons et

45% de filles) qui ont fréquenté l'organisme (statistiques concernant 450 jeunes différents). La plupart d'entre eux ont rompu avec la société et, bien souvent, avec leur famille. Ils ne font généralement pas le choix de se retrouver dans la rue et ils souffrent fréquemment d'une double problématique de santé mentale et de toxicomanie.

4.2 Point de Rue à Trois-Rivières

Point de Rue, est un organisme à but non lucratif, fondé en 1993, qui oeuvre auprès d'individus en situation de rupture sociale tels que les personnes itinérantes et les jeunes de la rue. Dans leur rapport annuel, on peut y lire qu'au cours de l'année 2007-2008, l'organisme a rejoint 8% de personnes âgées entre 10 et 17 ans et 40,6%, entre 18 et 30 ans, ces dernières étant principalement de sexe masculin (58,7% de garçons et 41,3% de filles) (Point de Rue, 2008). L'organisme note aussi une nette augmentation du nombre de personnes rejointes par leurs services depuis cinq ans. Au même titre que la Maison Dauphine, Point de Rue est à même de constater que les personnes en situation de rupture sociale ont souvent des problématiques associées à la toxicomanie et à la santé mentale.

4.3 En Marge 12-17 à Montréal

En Marge 12-17, est un organisme communautaire qui existe depuis 1992 et qui fait partie du Regroupement des Auberges du Cœur. Il offre de l'aide et de l'hébergement

aux jeunes en difficulté âgés entre 12 et 17 ans. L'organisme les accompagne dans leurs réflexions face à leurs difficultés, leurs besoins, leurs motivations et leurs objectifs afin de résoudre ou d'apaiser leur situation de crise, tout en leur offrant des alternatives à la rue. Selon le rapport annuel de l'organisme, ce dernier a rejoint, au cours de l'année 2007-2008, 451 adolescents distincts par différents services (hébergement, dépannage et visites, travail de rue) (En Marge 12-17, 2008a). Les jeunes accueillis avaient en moyenne 16 ans et étaient principalement de sexe masculin (66% de garçons et 34% de filles). L'ensemble des jeunes vit une situation de rupture sociale importante dans différentes sphères de leur vie.

5. Stratégie d'échantillonnage

5.1 Critères d'échantillonnage

Les critères que nous avons utilisés pour recruter les jeunes sont d'abord qu'ils soient considérés comme des jeunes de la rue par l'organisme et qu'ils soient également âgés entre 18 et 30 ans au moment de leur participation aux projets liés à des médiums artistiques. Cette tranche d'âge est la plus concernée par des projets comme ceux ciblés dans le cadre de cette recherche. En ce qui a trait aux intervenants, nous voulions qu'ils œuvrent dans les organismes ciblés et qu'ils soient rattachés, de près ou de loin, à des projets liés aux médiums artistiques bien entendu. Au moment où les entretiens ont été réalisés, les jeunes avaient tous complété un tel projet, depuis quelques semaines ou bien

depuis quelques années. Le plus vieux d'entre eux avait participé à un projet faisant l'usage de médiums artistiques à la fin de l'année 2005.

5.2 Techniques d'échantillonnage

Nous avons utilisé deux techniques d'échantillonnage non probabilistes qui sont, à notre avis, complémentaires à l'acquisition de connaissances pertinentes pour cette recherche. Tout d'abord, nous avons utilisé la technique d'échantillonnage de milieu dont le but est de constituer un «corpus empirique» qui soit représentatif de la réalité spécifique du milieu où se déroule la recherche (Pires, 1997). Cette technique a aussi comme avantage de nous laisser guider par les milieux que nous avons ciblés qui, eux, déterminaient les projets qui leur semblaient les plus pertinents, ceux qui étaient les plus susceptibles de mettre en lumière la pratique qui nous intéressait dans le cadre de cette recherche.

La seconde technique d'échantillonnage utilisée est celle du tri expertisé. Nous avons alors fait appel à des «experts» dans les milieux pour joindre les jeunes que nous souhaitions aussi rencontrer. Ces experts étaient des intervenants de confiance qui pouvaient nous référer des jeunes ou d'autres collègues répondant aux critères d'échantillonnage de la recherche. Pour ce faire, ces experts avaient reçu par écrit une description du projet de recherche présentant son but et les modalités de la participation attendue des répondants. La participation de ceux-ci se faisait donc sur une base

volontaire. Cette procédure nous apparaissait particulièrement importante pour les jeunes. Les intervenants de confiance devaient donc être les premiers à qui les jeunes donnaient leur accord pour participer à la recherche. Si leur réponse s'avérait positive, les experts déterminaient alors le meilleur temps pour prendre rendez-vous avec eux afin de procéder à l'entretien. Il est à noter que chacun des experts ayant contribué au recrutement des jeunes a lui-même été intégré à l'échantillon puisqu'il a, lui aussi, accepté de participer à la recherche.

Notre objectif au départ était de réaliser dix-huit entretiens au total, c'est-à-dire dix avec des jeunes de la rue ainsi que huit auprès d'intervenants. Une des caractéristiques de l'échantillon d'intervenants est que trois des huit personnes interviewées avaient déjà fréquenté la rue auparavant. Le terme «intervenant» englobe ici les personnes qui portent ce titre, mais aussi celles qui ont déjà connu la rue et participé à de tels projets et qui, aujourd'hui, pour certains d'entre eux, assistent les intervenants en occupant des fonctions d'aide-techniques dans le cadre des projets ciblés. Ce terme permet, en effet, de rassembler sous un même vocable les individus qui oeuvrent auprès des jeunes même si leurs fonctions ne sont pas exactement les mêmes en bout de piste. Pour leur part, les intervenants s'occupent davantage de l'intervention tandis que les aide-techniques, du côté plus pratique de l'apprentissage d'une technique.

C'est donc avec ces techniques que nous avons constitué nos échantillons jusqu'à ce que nous ayons atteint la saturation empirique, c'est-à-dire lorsque les derniers entretiens

réalisés n'apportaient plus suffisamment d'informations nouvelles pour justifier que nous augmentions notre matériel empirique avec d'autres entretiens (Pirès, 1997).

5.3 Projets ciblés

Le tableau 2 dresse le portrait de quelques caractéristiques des projets qui ont été ciblés dans chacun des organismes. De plus, il permet de porter un éclairage sur le nombre de jeunes et d'intervenants rencontrés dans chacun des organismes. Comme nous le voyons, l'échantillon se module non seulement en fonction des critères de la recherche, mais aussi en fonction des caractéristiques des milieux qui, pour leur part, varient selon le nombre d'intervenants qui y sont impliqués et le nombre de jeunes intéressés à participer à la recherche.

Tableau 2

Caractéristiques des projets ciblés

| | Québec | Trois-Rivières | Montréal |
|--|---|----------------------------|----------------------------|
| Organisme | La Maison Dauphine | Point de Rue | En Marge 12-17 |
| Projet | Troupe d'Animations Urbaines | MargiArt | Vitr'Art |
| Médium(s) artistique(s) utilisé(s) | Arts visuels/corporels/ littéraires, musique, métiers d'arts/artisanat et animation d'événements publics | Vitraux haut de gamme | Vitraux haut de gamme |
| Échantillon | 4 jeunes 2 intervenants | 3 jeunes 3 intervenants | 2 jeunes 3 intervenants |

6. Portrait des répondants

À la fin de chaque entrevue, tous les participants devaient remplir une fiche signalétique afin de nous permettre de dresser un portrait des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche. Chaque fiche signalétique débutait de la manière suivante :

Il est à noter que les données recueillies grâce à cette fiche seront analysées de manière confidentielle en lien avec l'entrevue réalisée antérieurement. Ces informations sont recueillies dans le but de faciliter le travail de l'étudiante de maîtrise en particulier lors de la retranscription des entrevues qu'elle a réalisées. Vous ne devez pas inscrire votre nom sur cette fiche et vous êtes libre de ne pas vouloir répondre à une ou à l'ensemble des questions posées dans cette fiche.

6.1 Portrait des jeunes participants

La fiche signalétique destinée aux personnes ayant fréquenté la rue, c'est-à-dire les jeunes et les intervenants ayant fréquenté la rue, nous permettait d'en connaître davantage sur des données sociodémographiques, sur leur famille d'origine, sur leur formation scolaire et professionnelle, sur leur travail ainsi que sur leurs antécédents et contacts avec la justice (voir Appendice A). Un tableau comprenant différents types de délits permettait aussi de savoir quels délits les personnes avaient commis, le cas échéant, ceux qui avaient conduit en centre de réadaptation, en détention ou en prison. Ce tableau était accompagné d'une liste comprenant une brève description de chacun des délits (voir Appendice B). Le tableau suivant résume les éléments essentiels que nous avons pu recueillir sur les jeunes participants.

Tableau 3
Portrait des jeunes participants

| | Jeunes (<i>n</i> = 9) |
|---|---|
| Sexe des participants | Féminin : 5 Masculin : 4 |
| Âge des participants | Entre 18 et 32 ans (moyenne de 23,4 ans) |
| Faits saillants sur les parents | 3 pères inconnus et 1 père décédé |
| Statut marital des parents | 2/9 séparés, 5/9 divorcés, 2/9 jamais ensemble |
| Problèmes de santé mentale et alcoolisme/toxicomanie/jeu compulsif des parents (avant et/ou maintenant) | 6/9 Santé mentale : 4 mères et 2 pères Toxicomanie/alcoolisme/jeu compulsif : 3 mères et 3 pères |
| Contacts actuels parents/fratrie | Avec parents : 8/9 Avec fratrie: 5/7 (2 n'avaient pas de fratrie) |
| Dernière année d'études complétée | Sec II : 2/9, Sec III : 1/9, Sec IV : 2/9, Sec V : 3/9, Cégep : 1/9 |
| Fugue/expulsion avant la rue | 5/9 |
| Âge moyen du passage à la rue | 16,6 ans (un jeune n'a jamais été dans la rue ²) |
| Élément déclencheur (les jeunes pouvaient nommer plus d'une cause les ayant menés à la rue) | 6/8 : causes personnelles (liberté, consommation, révolte, réseau, aventure/découverte, choix) 5/8 : causes familiales (contrôle ou consommation des parents, séparation, conflit, violence) |
| Études avant/pendant la rue | 4/8 |
| Travail avant/pendant la rue | Avant : 4/8 Pendant : 4/8 |
| Travail présentement | 5/9 (3 en lien avec les projets liés aux médiums artistiques) |
| Contact avec professionnels de la santé mentale (avant et/ou maintenant) | 6/8 (psychologue, pédo-psychiatre et psychiatre) (1 personne n'a pas répondu à cette question) |
| Contact avec la justice par des séjours antérieurs à l'extérieur du domicile dans des ressources d'aide | 7/9 Famille d'accueil et ressource intermédiaire : 2/7, foyer de groupe : 4/7, centre de réadaptation : 2/7, centre de réadaptation en toxicomanie : 3/7, prison ou détention : 1/7 |
| Participation antérieure à des projets | 4/9 (avec médiums artistiques : 3/4 et autres : 1/4) |

² Comme un jeune n'a jamais été dans la rue, les sections qui concernent des données liées à la rue seront rapportées sur huit jeunes et non sur neuf.

6.2 Portrait des intervenants

La fiche signalétique des intervenants comprenait des grands thèmes liés à leur statut professionnel antérieur et actuel ainsi qu'à leur formation académique (voir Appendice C). Elle était remplie par les intervenants incluant ceux ayant fréquenté la rue, ce qui veut dire que ces derniers devaient remplir deux fiches signalétiques. Les deux tableaux ci-dessous résument les éléments essentiels que nous avons pu recueillir sur eux.

Tableau 4
Portrait des intervenants

| | Intervenants en général (<i>n</i> = 8) |
|---|---|
| Sexe des participants | Féminin : 5 Masculin : 3 |
| Âge des participants | Entre 20 et 34 ans (moyenne de 28,1 ans) |
| Titre de l'emploi actuel | Technicien/aide-technique, intervenant communautaire, animateur, coordonnateur/responsable, directeur général, travailleur de rue |
| Durée du titre d'emploi | 8 mois à 8 ans (moyenne : 3,23 ans) |
| Expérience moyenne de travail auprès des jeunes de la rue ou en difficulté | 8 mois à 13 ans (moyenne de 4,21 ans) |
| Participation/animation antérieure de projets avec des médiums artistiques (jeunes de la rue/en difficulté, itinérants) | 6/8 Médiums : vidéo, vitrail, art dramatique, graffitis, écriture, cirque Expérience : 6 mois à 7 ans |
| Diplôme le plus élevé obtenu | Diplôme d'études secondaires : 2/8, Diplôme d'études professionnelles : 1/8, Cégep (profil technique) : 1/8, Baccalauréat : 4/8 |
| Cheminement académique/profil d'études | <u>Intervention sociale</u> : éducation spécialisée, travail social, organisation communautaire, psychoéducation <u>Art</u> : théâtre, photographie, graphisme, arts et lettres <u>Études dans d'autres secteurs</u> : cuisine, anthropologie, théologie, religion, sciences humaines |

Tableau 5

Portrait des intervenants ayant fréquenté la rue

| Intervenants ayant fréquenté la rue (n = 3) | |
|--|--|
| Sexe des participants | Féminin : 2 Masculin : 1 |
| Âge des participants | Entre 20 et 26 ans (moyenne de 23,7 ans) |
| Faits saillants sur les parents | 1 père décédé |
| Statut marital des parents | 2/3 divorcés et 1/3 mariés |
| Problèmes de santé mentale et alcoolisme/toxicomanie/ jeu compulsif des parents (avant et/ou maintenant) | 3/3 Santé mentale : 1 mère et 1 père Toxicomanie/alcoolisme/jeu compulsif : 2 pères |
| Contacts actuels parents/fratrie | Avec parents : 2/3 Avec fratrie: 2/3 |
| Dernière année d'études complétée | Diplôme d'études secondaires : 2/3, Diplôme d'études professionnelles : 1/3 |
| Fugue/expulsion avant la rue | 2/3 |
| Âge moyen du passage à la rue | 16 ans |
| Élément déclencheur (les intervenants pouvaient nommer plus d'une cause les ayant menés à la rue) | 3/3 : causes personnelles (voyage/goût de l'aventure, liberté, consommation de drogue) 1/3 : causes familiales (ne voulait pas aller en centre d'accueil) |
| Études avant/pendant la rue | 0/3 |
| Travail avant et pendant la rue | Avant : 3/3 Pendant : 2/3 |
| Travail présentement | 2/3 |
| Contact avec professionnels de la santé mentale (avant et/ou maintenant) | 1/3 (psychologue, pédo-psychiatre) |
| Contact avec la justice par des séjours antérieurs à l'extérieur du domicile dans des ressources d'aide | 3/3 Famille d'accueil et ressource intermédiaire : 2/3, foyer de groupe : 0/3, centre de réadaptation : 1/3, centre de réadaptation en toxicomanie : 2/3, prison ou détention : 1/3 |
| Participation antérieure à des projets | 3/3 (avec médiums artistiques : 2/3 et autres : 1/3) |

7. Déroulement des entretiens

7.1 Consigne pour la prise de contact

Tous les entretiens ont été réalisés par l’auteure de ce mémoire et débutaient par la même consigne de prise de contact pour expliquer la démarche de la recherche, son objectif général ainsi que les dispositions entreprises en regard de la participation des répondants à cette étude. Cette consigne prenait la forme suivante pour ces derniers :

Je veux tout d’abord commencer cet entretien en te remerciant d’avoir accepté de me rencontrer. Cette démarche est très importante pour moi parce qu’elle me permettra de répondre aux exigences de mon programme de maîtrise, mais aussi parce qu’elle m’offre une opportunité d’en comprendre davantage sur le sens que tu donnes au projet auquel tu participes ou tu as participé. Au cours de l’entrevue, nous allons aborder différents thèmes dont le sens et la valeur que tu accordes à cette expérience afin de savoir si elle vient influencer ou non le parcours des jeunes de la rue. Je veux tout d’abord que tu saches que ton identité sera tenue confidentielle lorsqu’il sera le temps pour moi de rédiger les résultats de ma recherche, on ne pourra donc pas t’associer à ce que tu auras dit. Finalement, je veux que tu saches que tu as le droit de ne pas vouloir discuter d’un thème ou que tu peux te retirer de la recherche à tout moment sans que cela entraîne de conséquences.

7.2 Canevas d’entretien

Deux canevas d’entretien ont été élaborés, l’un pour les jeunes participants et l’autre pour les intervenants avec différentes options destinées à ceux qui avaient fréquenté la rue jadis (voir Appendices D et E). Chacun des canevas s’articule autour de quatre grandes questions accompagnées de sous-questions servant à approfondir les sujets que

nous souhaitions aborder avec les répondants. Ces sous-questions n'étaient cependant pas imposées de prime abord aux acteurs interrogés étant donné que nous voulions qu'ils se sentent libres de discuter d'abord sur les grands thèmes. Nous les abordions seulement si les acteurs ne le faisaient pas spontanément ou s'ils demandaient des éclaircissements sur les premières grandes questions que nous leur posions. Les canevas d'entretien ont été utilisés avec une approche interactive visant à soutenir l'attention et l'intérêt des répondants. Les quatre grandes questions que nous leur avons posées prenaient donc la forme suivante :

- J'aimerais que tu me parles du projet auquel tu participes ou tu as participé;
- Trouves-tu que ça «marche»? Si c'est le cas, qu'est-ce qui fait que ça marche ?
- Qu'est-ce que ce projet amène dans ta vie/dans la vie des jeunes considérant où tu en es rendu/où ils en sont rendus dans ton/leur cheminement ?
- J'aimerais que tu me parles de la façon dont tu envisages comment cette expérience pourra ou pourrait te servir/servir aux jeunes plus tard.

Les sous-questions que nous avons utilisées viennent évidemment structurer l'entretien et, de cette manière, nous nous introduisons dans le processus d'élaboration du discours des répondants. Cependant, elles sont essentielles à nos yeux pour que nous puissions faire l'évaluation de cette pratique sur les mêmes bases pour tous les répondants. De plus, les questions ainsi que les sous-questions sont, à notre avis, un moyen de rassurer les répondants, les jeunes particulièrement, qui parfois trouvent

difficilement les mots pour parler de leur expérience ou, encore, ont souvent été l'objet d'investigations et préfèrent, en conséquence, connaître les questions pour savoir un peu plus dans quoi ils s'engagent.

7.3 Contexte des entretiens

Les entretiens des répondants de la Maison Dauphine et de l'organisme En Marge 12-17 ont été réalisés dans les locaux des organismes tandis que ceux des personnes rejointes à Point de Rue ont été réalisés à l'Université du Québec à Trois-Rivières comme il n'y avait pas de locaux disponibles à l'organisme assurant la tranquillité voulue. Un seul entretien a été réalisé à l'extérieur de la Maison Dauphine avec un intervenant. Il faut dire que lorsque les entretiens se déroulaient dans les organismes, les espaces physiques n'étaient pas toujours adéquats. Par exemple, à la Maison Dauphine, les entretiens se sont déroulés dans la chapelle de l'organisme et à En Marge 12-17, dans la chambre de dépannage. Pour l'enregistrement, ceci avait pour conséquence d'entendre les bruits ambiants provenant des pièces avoisinantes, ce qui ne facilitait pas la transcription des entretiens.

Sur un autre plan, nous avons remarqué également que les participants n'étaient pas toujours au courant des objectifs que nous poursuivions dans le cadre de la recherche et que nous devions ainsi, avant de commencer l'entrevue, discuter un peu du sujet de la recherche. Par contre, peu de participants se sont montrés craintifs quant aux mesures

prises pour la confidentialité puisque nous donnions, dans la consigne de prise de contact, des informations à cet effet. Les entretiens se sont donc échelonnés sur une période de six mois, c'est-à-dire du 19 décembre 2007 au 19 juin 2008. Nous en avons aussi réalisé un autre après cette date, soit le 30 juillet 2008, que nous n'avons cependant pas retenu pour les analyses puisque le répondant amenait des réponses très courtes et fermées, ce qui eu pour conséquence de n'apporter que très peu d'informations sur le sujet de recherche. De plus, le projet auquel il avait participé se situait dans une catégorie très différente des projets ciblés auxquels les autres répondants avaient participé. La durée des entretiens retenus pour les analyses varie entre vingt-sept minutes et deux heures et dix minutes, la moyenne étant d'environ une heure et quinze minutes. Tous les répondants ont accepté que leur entretien soit enregistré sur bande audio. Nous ne croyons pas que l'enregistrement soit venu influencer le discours des participants. De manière générale, dès les premières minutes de l'entretien, ces derniers ne semblaient plus se soucier du magnétophone. Deux jeunes se sont toutefois dits anxieux ou stressés de se faire poser des questions et ont eu de la difficulté à se concentrer au début de l'entretien. En revanche, en les rassurant sur leur participation et sur l'intérêt ainsi que la valeur que nous accordions à leurs réponses, ceux-ci se sont montrés plus calmes pour la suite.

7.3.1 Considérations éthiques

Avant que l'entretien ne commence, les participants ont pris connaissance et signé un formulaire de consentement (voir Appendices F et G). Ceci se faisait avec l'aide de l'intervieweuse qui les aidait à comprendre le but, la nature ainsi que les avantages de leur participation à cette recherche. Nous leur rappelions alors que leur participation devait être volontaire et qu'ils pouvaient se retirer à tout moment s'ils le désiraient sans que cela ne leur cause préjudice et sans devoir justifier leur décision. Ils étaient aussi libres de répondre ou non aux questions qui leur étaient posées. Ces formulaires expliquaient aussi, entre autres choses, les mesures qui étaient prises pour préserver leur anonymat et leur confidentialité telles que l'utilisation de noms fictifs que les participants se sont eux-mêmes choisis afin qu'ils puissent ensuite se reconnaître quand ils liraient les résultats de la recherche. Malgré qu'on connaisse les organismes et leur emplacement, l'analyse des données a été réalisée pour éviter le plus possible que les répondants puissent être identifiés. La sélection des citations servant à appuyer l'analyse visait donc à couvrir l'ensemble du discours des répondants tout en évitant de reconnaître les auteurs ayant participé à la recherche.

Finalement, une compensation financière, sous forme d'un certificat-cadeau chez les restaurants Subway d'une valeur de dix dollars (voir Appendice H), a été accordée aux jeunes participants. Cette manière de procéder est fréquemment utilisée auprès des jeunes de la rue, mais elle peut prendre différentes formes. Certains offrent de la

nourriture, des vêtements ou simplement de l'argent (Aviles & Helfrich, 2004; Bellot, 2001; Caputo et al., 1997; Hyde, 2005; Kidd, 2003; O'Grady & Gaetz, 2004; Tyler, 2006; Votta & Manion, 2004). Dans le cadre de la présente recherche, cette compensation financière était offerte à titre symbolique et en guise de reconnaissance du temps qu'ils nous ont accordé.

7.4 Analyse des entretiens

Les entretiens ont été retranscrits de manière intégrale. Cette opération s'est échelonnée sensiblement sur la même période que la réalisation des entretiens, soit entre le 20 décembre 2007 et le 24 août 2008. Ils ont donc été retranscrits au fur et à mesure qu'ils ont été réalisés et l'analyse s'est faite, quant à elle, avec l'aide du logiciel Nvivo version 8. Deux types d'analyse ont été utilisés dans le cadre de cette recherche. Tout d'abord, une analyse verticale de chaque entretien pris pour lui-même a permis d'identifier les thèmes et sous-thèmes qui sont ressortis de chacun des entretiens permettant de dégager l'expérience de chacun des répondants. Par la suite, nous avons mené une analyse transversale des dix-sept récits qui ont été recueillis. Celle-ci nous a permis de mettre en lumière les thèmes récurrents et de voir émerger des points de convergence ou de divergence chez les différents groupes de répondants à propos des principaux thèmes que nous avons abordés. De cette manière, les entretiens ont été comparés entre eux, mais aussi mis en relation afin d'obtenir une vue d'ensemble du matériel recueilli. De plus, cette analyse exhaustive a permis de relever les éléments de

convergence et de divergence ressortant de l'expérience des jeunes participants, et ce, à partir de leur point de vue et de celui des intervenants rattachés à de tels projets. L'analyse vise ainsi à rester très près du corpus que nous avons recueilli et, dans ce processus inductif, elle vise à en faire émerger son sens propre sans qu'il ne soit nécessairement collé à la structure du canevas d'entretien.

Résultats

Cette section fait état des analyses sur les entrevues réalisées avec les différentes catégories de répondants. Elle s'articule autour de quatre thèmes principaux, se rapportant d'abord au discours des répondants sur le terme jeune de la rue et sur les caractéristiques des participants aux projets. Puis, le thème suivant est consacré à la pratique et à l'intervention, illustrant alors les propos des répondants sur les raisons qui expliquent pourquoi ces projets fonctionnent auprès des jeunes ciblés. Nous nous penchons ensuite sur ce que ces projets amènent dans la vie des jeunes participants, en considérant également quels sont leurs projets futurs. Enfin, nous rapportons comment les répondants ont réagi aux questions concernant les finalités de l'intervention associée à ce type de projets, en tentant de distinguer comment ils définissent les notions de (ré)insertion, d'intégration et de participation sociale.

Nous avons tenté, le plus possible, de voir si les catégories de répondants portaient un regard différent sur les projets, en commençant d'abord par les jeunes puis par les intervenants. Comme la divergence ou la convergence des propos ne dépendait pas du fait qu'ils soient des jeunes ou des intervenants, nous avons souvent utilisé le terme répondants afin de faciliter le regroupement des résultats. Toutefois, lorsque nous avons voulu faire des distinctions parce que les répondants avaient des opinions différentes, nous l'avons précisé en indiquant qu'il s'agissait de jeunes, d'intervenants ou d'intervenants ayant fréquenté la rue.

1. Description des jeunes participants

1.1 Jeune de la rue : une expression adaptée aux participants ?

L'expression jeune de la rue ne fait pas consensus et soulève même quelques débats au sein de la communauté scientifique et dans les milieux d'intervention. Nous savons notamment que cette expression ne facilite pas le travail des chercheurs, ni celui des intervenants, parce qu'elle aurait pour effet de tronquer en quelque sorte l'image que nous pouvons avoir de la réalité que vivent ces jeunes. Ainsi, ceci aurait pour effet d'accroître les difficultés à développer pour ces jeunes des pratiques et des approches qui leur soient adaptées. C'est pourquoi nous avons voulu nous attarder au sens qu'accordent les répondants à ce concept.

1.1.1 Ce qu'en pensent les jeunes

L'expression «jeune de la rue» n'a pas la même signification pour tous les jeunes. En effet, peu d'entre eux s'identifient à cette dernière et préfèrent y apporter des nuances puisqu'elle ne convient pas à ce qu'ils ont vécu antérieurement. Comme le soulignent certains d'entre eux, ils n'auraient pas pu participer au projet s'ils avaient été dans la rue. Des vocables tels que «fréquenter la rue», «traîner dans la rue» ou «toucher la rue» semblent davantage être adaptés à leur situation comme l'explique Stane.

Ben personnellement j'ai un gros problème avec ce, moi je n'étais même pas un jeune de la rue tsé y'a jeune de la rue pis jeune qui traîne dans la rue (...) je

n'aurais pas pu travailler pis me laver pis toute pis bien manger si j'aurais été vraiment un jeune de la rue. (Stane, jeune)

Ainsi, plus souvent qu'autrement, les propos des jeunes participants convergent vers les expressions marginaux ou jeunes marginaux pour parler d'eux. En effet, ces notions sont plus larges et englobantes puisqu'un individu peut être marginal sans nécessairement être ou avoir été dans la rue, et simplement parce qu'il a des idées contraires à ce qui est généralement prôné dans la société. Même qu'un participant ne voit pas la pertinence d'ajouter le terme jeune puisqu'il arrive que des intervenants aient sensiblement le même âge qu'eux.

En fait, un seul participant ne semble pas avoir de difficulté à s'identifier à cette expression. Il donne ici sa propre définition de ce qu'est pour lui un jeune de la rue.

Jeune de la rue ben selon moi jeune de la rue c'est quelqu'un qui fréquente les ressources. Je pense que je fais partie de ceux là. (Simon, jeune)

1.1.2 Ce qu'en pensent les intervenants

Les intervenants, pour leur part, n'utilisent pas systématiquement cette expression pour parler des participants. Ils préconisent, en effet, d'autres termes comme jeunes marginalisés, jeunes ou punks. Un peu comme les jeunes participants, ils préfèrent des termes plus nuancés, en indiquant qu'ils rejoignent plutôt des jeunes «fréquentant la

rue», «ayant des activités de rue» ou «ayant passé par la rue» et que ceux-ci n'auraient pas pu participer à ces projets en étant dans la rue.

Je pense que c'est des jeunes qui fréquentaient le milieu de la rue donc qui ont été dans la rue, qui ont été en fugue, qui ont été dehors pour des heures de temps à consommer pis qu'au moment où ils étaient dans le projet, c'est des jeunes qui fréquentaient le milieu de la rue, qui allaient encore un peu dans certaines ressources communautaires et tout, mais qui étaient pas dans la rue (...) c'était pas des jeunes de la rue qui étaient vraiment dans la rue, peut-être parce que de toute façon ça se fait pas vraiment d'entreprendre une démarche de travail pis de te lever pis de routine quand tu couches dehors tsé pas de place pour ploguer ton cadran là. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Pour sa part, Clétus perçoit ces jeunes comme des êtres débrouillards, mais qui ont seulement besoin d'un peu d'aide pour actualiser leur potentiel.

C'est parce que jeunes de la rue, quand qu'on entend ça, c'est des itinérants quasiment. Moi d'après mon regard là c'est des jeunes qui vivent dans rue, la plupart c'est pas d'même. C'est toutes des jeunes qui ont du potentiel pis qui se débrouillent dans vie, ils ont juste besoin d'un coup de pouce pis après paf, y volent tous seuls, facque c'est pour ça que je dis jeunes marginaux. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

L'expression jeune de la rue ne serait donc pas suffisante en soi, selon les participants et les intervenants, pour bien représenter ces jeunes. Voyons maintenant si, à partir des caractéristiques qu'ils ont identifiées chez les jeunes participants, nous pourrions dresser un portrait plus clair de leur situation.

1.2 Des caractéristiques associées aux jeunes participants

1.2.1 Des parcours de vie différents

Lorsque les répondants, jeunes participants et intervenants confondus, dépeignent le portrait des jeunes qui participent à ce genre de projets, les réponses sont très diversifiées, mais elles convergent néanmoins sur le fait que les jeunes ont tous connu des parcours de vie différents. Il semble donc difficile voire impossible de dresser un portrait type de ces jeunes.

Des jeunes avec des parcours différents, des jeunes qui ont été dans la rue, d'autres qui ont pas été dans la rue (...) d'autres qui ont vécu le Centre Jeunesse, d'autres des grosses problématiques de dope, mais tsé on avait un bel éventail là quand même. (Albator, intervenante)

1.2.2 Un passé difficile

Plusieurs répondants rapportent des séparations, des divorces et des reconstitutions familiales. D'autres font état des placements que les jeunes ont vécus au cours de leur enfance dans des institutions de prise en charge, comme les Centres Jeunesse et les centres de réadaptation en toxicomanie, ou dans des milieux substituts, notamment en famille d'accueil, en ressource intermédiaire ou en foyer de groupe. Que ce soit dans la famille ou à l'extérieur de celle-ci, bon nombre des jeunes que nous avons rencontrés ont vécu dans ces milieux diverses souffrances associées, entre autres, à l'exclusion, à

l'abandon, au rejet, à la pauvreté, à la dévalorisation ou à des problèmes de santé mentale ou physique de leurs parents.

(...) ma mère m'a abandonnée quand j'étais enfant (...) il y a beaucoup de monde qui m'ont abandonnée quand j'étais jeune (...) j'ai déménagé de familles (...) cinq fois, de l'âge de deux ans à onze ans, j'ai eu cinq fois ça fait pas beaucoup de temps avec plusieurs familles (...) (Marie-Soleil, jeune)

Si certains jeunes n'ont plus de contact avec leur famille, il y en aurait toutefois qui entretiennent encore des contacts avec leurs parents. On dit aussi que ces jeunes peuvent également être encore aux études au moment de se joindre aux projets tandis que d'autres ont décroché de l'école depuis quelques années. Ou encore, certains notent que ces jeunes avaient autrefois un réseau de pairs déviants alors que d'autres les voient comme des personnes isolées.

C'est sûr que ce n'est pas un critère qu'on a mais c'est un constat, c'est sûr des jeunes qui ont décroché, qui sont plus à l'école, qui ont souvent une famille fragmentée, qui ont peu de liens avec la famille qui ont peu de relations amicales ou de la fraternité saine. (Léonard, intervenant)

Quoi qu'il advienne, l'effritement de la famille ainsi que les difficultés vécues au quotidien semblent avoir des répercussions sur le fait qu'ils fréquentent davantage des intervenants ainsi que des ressources d'aide au cours de leur jeunesse. Selon Léonard, ce contact extérieur à la famille ne se passerait pas toujours bien, particulièrement pour ceux qui ont un problème avec l'autorité.

Ce sont des jeunes qui ont été souvent bafoués ou qui ont un problème avec l'autorité parce qu'ils ont une très mauvaise perception d'une autorité pour la plupart due et à leur milieu familial et à l'école et pour ceux qui ont des expériences de travail c'est un petit peu la même chose. Donc y faut accepter le fait que le jeune arrive qui au départ y va contester pis que peu importe la règle que tu vas mettre pis lui y va te dire qu'est à chier ta règle pis qu'à sert à rien. (Léonard, intervenant)

1.2.3 Un mode de vie particulier

Plusieurs répondants évoquent aussi des caractéristiques se rattachant au mode de vie des jeunes avant qu'ils ne participent aux projets. Or, il semble encore une fois que le portrait ne soit pas uniforme. Certains font la distinction entre les jeunes qui avaient un mode de vie lié à la rue, c'est-à-dire ceux ayant des activités de rue comme la mendicité et la pratique du *squeegee*, et les autres qui pouvaient y vivre. Cependant, tous s'entendent pour dire que plusieurs des jeunes participants ont des problèmes de consommation.

(...) pis tsé quand tu es dans rue, t'a rien d'autres à faire que consommer, boire, consommer, boire, quêter, faire de l'argent, consommer, boire ah dormir pis des fois tu penses à manger (...) (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

D'autres soulignent que les jeunes peuvent être à l'emploi avant de se joindre à ces projets, mais que la majorité reçoit des prestations d'aide sociale. En outre, ces jeunes peuvent vivre en appartement, habiter encore chez leurs parents ou être en hébergement.

(...) quand j'étais dans rue je me suis rendue compte après une couple de mois que j'étais la seule qui avait pas de B.S. dans toute la gang qui était dans rue (...) (Morbid, jeune)

Puis, un intervenant évoque plus particulièrement que le mode de vie de ces jeunes se fonde bien souvent sur la culture marginale qui lui est spécifique, notamment celle des punks. Ses propos rejoindraient d'ailleurs ceux de plusieurs autres répondants.

Parce que des jeunes qui se retrouvent à la rue qui sont beaucoup issus de la culture punk. Moi je pense que tu te retrouves à la rue contre ton gré pis rendu dans rue ben tu crées des liens, des affinités avec d'autres qui sont dans rue pis ceux qui habitent la rue ben c'est des y'ont adopté beaucoup la culture punk. Facque ce qui fait que ouais tsé c'est des punks (...) c'est un constat c'est pas un souhait. (Léonard, intervenant)

1.2.4 Au plan personnel

Les répondants traitent aussi des caractéristiques personnelles des jeunes. Un jeune participant insiste sur le fait qu'ils sont influençables et ont un goût pour le plaisir qui prédomine dans leur vie tandis que certains intervenants constatent chez eux une faible estime de soi, peu de confiance, de même qu'une difficulté à se projeter dans l'avenir, à rentrer ou à rester sur le marché du travail.

(...) la projection dans le temps, chose qui est rendue très difficile pour la plupart des jeunes qui ont été systématisés parce que quand tu passes à travers les Centres Jeunesse, souvent ta vie est morcelée par cycle de deux ans entre des évaluations, des changements de famille d'accueil des ci des ça pis ça c'est

quelque chose qui m'avait vraiment frappé en parlant avec les individus là-bas du fait que tu leur disais où est-ce que tu t'imagines être dans deux ou trois ans pis c'était le néant là (...) (Adam, intervenant)

Cependant, les répondants ne perçoivent pas que des difficultés chez les jeunes. Par exemple, malgré que quelques répondants dénotent chez les jeunes participants une difficulté avec la routine, ils semblent néanmoins ressentir le besoin de se stabiliser.

(...) facque je pense que c'est la seule caractéristique commune c'était ça tsé un besoin de stabilité pis de se replacer. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

On souligne aussi d'autres éléments positifs chez ces jeunes, des qualités plus particulièrement reliées à leur sens de l'organisation, à leur débrouillardise, à leur autonomie et à une certaine motivation.

Je pense qu'on a été là mais on avait cinq jeunes quand même super débrouillards, super autonomes pis comme je te le dis tsé super allumés là (...) c'était quand même des jeunes qui étaient motivés, qui bougeaient pis qui faisaient quelque chose là tsé. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Dans un autre ordre d'idées, certains répondants font un lien direct entre la marginalité que manifestent ces jeunes et la fibre artistique dont ils sont investis. Annabelle et Marie-Soleil insistent particulièrement sur cette dimension.

Il y a beaucoup de monde qui sont marginaux qui vont écrire des poèmes, jouer de la musique, peindre, faire des colliers tsé qui vont aller chercher beaucoup beaucoup de leur créativité. Tsé on est du monde ben ben créatif qui se tient beaucoup par les émotions. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Ben premièrement moi je pense que la plupart des jeunes de la rue sont un peu artistes là. (Marie-Soleil, jeune)

Ainsi, il ne semble pas y avoir la présence de caractéristiques communes précises chez les jeunes participants qui pourrait laisser croire que les porteurs des projets cherchent à s'assurer qu'ils répondent à des critères spécifiques, exception faite bien entendu de ceux qu'impose déjà le programme Connexion compétences. Le recrutement de ces jeunes serait plutôt facilité par le fait qu'ils sont déjà connus de leurs services et que, comme toute autre personne rejointe par les organismes, ces derniers présentent des parcours de vie différents ponctués de diverses problématiques. En fait, il n'y aurait que deux facteurs qui, de manière plus spécifique, pourraient influencer le choix des participants soit d'abord l'âge, pour des questions d'éligibilité au programme, mais aussi la motivation comme nous le constaterons tout de suite après.

2. Pourquoi ces projets fonctionnent auprès des jeunes ?

2.1 La motivation

La motivation est un thème récurrent dans le discours des répondants qui confirment que les jeunes doivent être motivés à participer à une telle démarche d'abord avant de se joindre aux projets, mais aussi une fois qu'ils y sont investis, pour pouvoir cheminer dans le processus.

2.1.1 Motivés à se prendre en main

Les propos de plusieurs répondants, particulièrement ceux des intervenants, font ressortir l'importance accordée à la motivation initiale des jeunes à vivre une telle démarche. Il semble en effet que, pour les intervenants, elle soit un élément important dans le recrutement des jeunes. Comme en témoignent Léonard et Rose, les jeunes doivent avoir un désir, une volonté de se prendre en charge et de travailler sur eux pour améliorer leurs conditions de vie et, ainsi, accéder à quelque chose de nouveau.

(...) pour aspirer faire partie du projet, c'est de manifester un désir de changer sa situation ou tsé disons le comme on veut de changer sa situation, de se prendre en charge de participer à la vie sociale, de s'actualiser, de bon peu importe. Donc ça c'est sûr qui faut sentir cette volonté là. (Léonard, intervenant)

Pour moi, mes critères de sélection, je te dirais (...) la motivation oui à faire partie du projet mais à dire là je suis prêt à faire des actions concrètes pour

passer à une autre étape dans ma vie. Tsé quand tu dis je suis tanné là d'être dans rue, je suis tanné d'avoir ce mode de vie là, bon ben parfait tu es tanné, là tu es prêt tsé. (Rose, intervenante)

2.1.1.1 Rémunération : nécessité ou un plus à la participation ? Plusieurs répondants ont traité de la question de la rémunération des jeunes pour participer à ce genre de projets. À cet égard, certains prétendent que la motivation ne peut pas seulement résulter du salaire qu'ils reçoivent pour participer au projet. Il peut expliquer une partie de leur motivation, mais ceci ne doit pas être interprété comme étant l'unique raison qui amène les jeunes à vivre une telle expérience. D'ailleurs, il semble que ceux qui se joignent à ces projets pour le facteur monétaire sont habituellement les jeunes qui en décrochent.

(...) il y a pas grand monde qui sont venus juste pour le salaire parce que ce monde là ils ont décroché justement parce qu'ils voulaient juste le salaire mais à moment donné tsé y venaient pas pis ils ont fini par décrocher (...) c'est eux autres qui sont retournés sur le B.S. dans le fond. En voulant juste l'argent y sont tombés sont retombés sur le B.S. (Luc, jeune)

D'autres répondants, particulièrement des intervenants mais aussi quelques jeunes, soulèvent toutefois des questionnements, révélant qu'ils ont des opinions partagées, à propos de la nécessité ou non de rémunérer les participants. Pour leur part, les jeunes considèrent qu'il est essentiel d'avoir un salaire pour réaliser ce genre de projets, et ce, parce qu'ils doivent vivre, c'est-à-dire se nourrir, se loger et payer leurs comptes.

Ben tsé, moi c'était important parce que j'avais des choses à payer là pour un loyer tsé faut que je vive comme tout le monde. C'est sûr que s'il n'y avait pas eu de salaire je pense que je n'aurais pas pu participer au projet (...) (Marie-Soleil, jeune)

Ces propos sont confirmés par des intervenants, comme Martine, qui constatent que les jeunes ont des besoins qu'ils doivent combler au même titre que tout autre citoyen.

Mais je pense c'est sûr que ça les aide là. Tsé n'importe qui a besoin de manger dans vie, n'importe qui a besoin d'avoir une place pour coucher facque c'est pas parce qu'on les appelle jeunes de rue qui vont nécessairement tous dans la rue là. (Martine, intervenante)

Une minorité de jeunes affirme néanmoins qu'ils auraient quand même participé aux projets si aucun soutien financier ne leur avait été accordé. Néanmoins, ces derniers s'entendent pour dire que leur investissement dans la démarche n'aurait toutefois pas pu être le même puisqu'ils auraient alors été dans l'obligation de trouver l'argent ailleurs.

Ah ouais, mais j'aurais peut-être été moins là souvent parce qu'il aurait fallu que je trouve de l'argent ailleurs (...) tsé si ça l'aurait été sans être payé, à mon rythme, aux heures que je donne tsé j'aurais pu en faire pendant huit ans là tsé (...) (Stane, jeune)

Léonard abonde dans ce sens en mentionnant qu'il ne pourrait pas demander autant de rigueur aux jeunes en ne leur accordant aucun salaire et que, par le fait même, les objectifs d'intervention devraient être différents. De plus, il croit que la société, à cause des valeurs néo-libéralistes qui y sont privilégiées, ne valorise plus l'action bénévole et

qu'on ne peut pas, ainsi, avoir de telles exigences envers les jeunes sans leur assurer un salaire conséquent à leur participation.

Là ça serait vraiment juste l'aspect tsé bon se divertir, s'exprimer, mais il y aurait pas le côté de rigueur que l'on souhaite leur amener qui est lié au fait que tu as un salaire un bout tsé (...) Pour un projet comme ceux là ça prend un salaire. S'il n'y a pas de salaire ça ne peut pas être ce projet là, ça peut être d'autre chose mais pas ça. (Léonard, intervenant)

En appui aux propos de Léonard, d'autres répondants ajoutent que le salaire permet aux jeunes de faire des apprentissages liés au fait d'être rémunérés, comme gérer un budget et moins dépenser. C'est ce que des jeunes comme Gaëlle et Morbid expliquent.

Ben c'est sûr que c'est intéressant là tsé veut veut pas moi je n'avais pas d'autres revenus (...) pis tsé ça nous aide en même temps à être plus bien gérer notre argent un peu pis être plus responsable de ce côté-là. (Gaëlle, jeune)

Pis la fierté comme yes j'ai travaillé, j'ai toute ma paye en tsé comme j'ai gagné mon argent, tu la dépenses pas mal moins vite dans ce temps-là. (Morbid, jeune)

Par contre, d'autres se disent moins à l'aise avec le principe de la rémunération. Ils s'inquiètent du fait qu'elle puisse aider les jeunes à financer une partie de leur consommation. Cet enjeu éthique a d'ailleurs été mentionné autant par des jeunes que par des intervenants.

(...) Il y en a que ça les aide pas parce que ça leur permet de s'acheter de la drogue en plus grande quantité aussi parce que si y qu'étaient, du moment qu'ils avaient le 10-20 piasses, ils allaient tout de suite tsé c'est pour ça que je suis chambranlant encore là-dessus tsé (...) (Stane, jeune)

Pis quand tu fournis un salaire à des toxicomanes ben demande toi pas où est-ce que l'argent s'en va tsé. Tu viens de financer une partie de leur consommation ce qui est un des effets pervers de l'appui que le projet a eu (...) (Adam, intervenant)

Par ailleurs, des répondants ont signalé que les participants avaient l'opportunité d'être payés pour réaliser une expérience leur permettant d'acquérir des compétences techniques tout en travaillant sur eux, ce qu'ils n'auraient pas pu faire dans le cadre d'un emploi conventionnel.

(...) on t'offre une opportunité de t'épanouir, à être payé à travailler sur toi, à apprendre des nouvelles affaires, à faire des démarches dans ta vie, ben moi ce que je leur dis chaque jour c'est profite-en parce que probablement ça va être une des seules fois dans ta vie que tu vas être payé à travailler sur toi tsé. (Rose, intervenante)

Comme l'évoque Noémie, peu de jeunes ont cette chance de pouvoir travailler dans un secteur qu'ils aiment à la sortie de l'adolescence.

Tsé tu es vraiment payé pour faire qu'est-ce que tu aimes en plus là tsé c'est pas tout le monde qu'à 17-18 ans y peuvent faire qu'est-ce qui aime pis d'être payé pour ça. (Noémie, jeune)

2.1.2 Motivés par le projet en soi

Le projet en soi, tout autant que le fait de participer à une telle expérience, constitue une source de motivation importante. Certains répondants y voient l'intérêt d'apprendre de nouvelles techniques tandis que d'autres considèrent que ce genre de projets fait place

à la liberté d'action, tout en apportant une structure et un encadrement à la démarche. Leur discours laisse entendre qu'il est important que le moyen d'intervention utilisé puisse rejoindre les jeunes dans ce qu'ils sont. Comme plusieurs notent une sensibilité pour les arts particulière chez les jeunes, les médiums artistiques s'avèrent un choix judicieux pour intervenir auprès d'eux.

[Des jeunes] ben motivés par l'art, motivés par [le médium artistique], motivés par le projet tsé le fait d'apprendre la technique, d'apprendre quelque chose de nouveau là qui était vraiment motivés par ça là. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Pour ces jeunes, le seul fait de faire quelque chose de leur personne constituerait en soi une source suffisamment motivante pour qu'ils veuillent se prendre en charge. En ce sens, Léonard, un intervenant, explique que le médium suggéré doit être à l'image des jeunes, c'est-à-dire à la fois marginal et extrême. Il doit, de plus, durer dans le temps, en étant permanent, afin de piquer leur curiosité et susciter chez eux le goût de s'engager dans une telle démarche.

Pis pour nous autres [le médium] c'est vraiment quelque chose qui était à la fois marginal mais aussi quelque chose qui dure (...) Donc pour nous autres, c'était important de faire quelque chose de permanent. Par le biais [du médium] aussi on peut faire des œuvres grandioses (...) parce qu'on a le goût que ces jeunes là qui ont un mode de vie et sont extrémistes dans leurs choix pis en même temps y fallait leur faire vivre quelque chose qui dépassait un petit peu l'entendement ou ce qu'on voit de façon plus classique là. (Léonard, intervenant)

Cependant, d'autres intervenants, comme Adam, mentionnent que le médium artistique ne peut pas représenter la seule source de motivation des jeunes et que les

intervenants qui y sont associés doivent devenir, eux-mêmes, un élément qui augmente leur désir de se mobiliser.

Pour réussir à rentrer dans la motivation ben là tu ne peux pas juste dépendre du médium. Y faut que le sujet aussi soit quelque chose qui leur appartient pis qui les mobilise, y faut que la personne qui les conduit là-dedans soie un chien de tête dans lequel ils peuvent avoir confiance pis qui peuvent être fiers de suivre (...) (Adam, intervenant)

Bref, il semble que la motivation soit un élément clé tout au long de la démarche du jeune à participer au projet. En effet, la motivation semble un facteur important pour amener les jeunes à se mettre en mouvement et à se mobiliser dans leurs projets de vie. Cette idée laisse à penser que la motivation doit découler autant de facteurs intrinsèques qu'extrinsèques afin que les jeunes veuillent se prendre en main. De plus, il semble que la motivation soit aussi tributaire des circonstances entourant l'arrivée du projet dans la vie des jeunes participants.

2.2 L'arrivée du projet dans la vie des jeunes

Certains jeunes évoquent qu'ils étaient à la recherche d'un emploi ou que celui qu'ils avaient avant de réaliser le projet ne leur convenait plus, comme c'est le cas de Marie-Soleil qui voulait se détacher du monde matérialiste comme elle le qualifie. D'autres associent leur arrivée dans ces projets à des périodes de transition, pouvant être reliées, par exemple, à une fin de thérapie ou encore, à un déménagement comme le cite Noémie.

Ben ça ne pouvait pas arriver mieux. Quand que je suis déménagée, j'avais pu rien pis je suis arrivée ici pis je me suis faite des amis pis une job pis toute qu'est-ce que je pouvais tsé souhaiter le plus m'arrivait en même temps. (Noémie, jeune)

Morbid affirme, quant à elle, que ce qui l'a poussée à participer au projet est son désir de s'évader du quotidien de la rue et de se connaître davantage. Pour d'autres jeunes, c'est la réputation des projets ou leur intérêt pour le monde des arts qui les ont amenés participer.

En cours de route, ce que je pense, c'est qui en a des jeunes qui se sont pointés [au projet] progressivement à cause de la réputation [du projet]. On en a entendu beaucoup parler, c'était comme très valorisant dans la gang tsé de passer par [le projet]. (Léonard, intervenant)

D'ailleurs, certains avaient déjà réalisé d'autres projets ou programmes financés par le gouvernement, quelques-uns avec des médiums artistiques, visant à les aider dans leurs projets de vie. Les jeunes ont entendu parler de ces projets de différentes manières, certains parce qu'ils côtoyaient des ressources d'aide et d'autres par l'entremise de connaissances qui en avaient déjà fait l'expérience. Cependant, la plupart des jeunes en ont entendu parler parce qu'ils fréquentaient l'organisme offrant le projet en question ou parce que les intervenants en faisaient la promotion.

Ben dans le fond moi je connaissais le projet ça fait quelques années parce que j'avais plusieurs amis qui avaient participé au projet alors c'est comme ça que j'ai connu le projet, au centre de jour. (Gaëlle, jeune)

En interrogeant les jeunes sur les raisons de leur participation au projet, nous pouvions mettre en contexte où ils en étaient rendus dans leur cheminement et ce qui les a poussés à vivre une telle expérience. Or, les raisons qui motivent les jeunes tiennent apparemment au fait que le projet arrive à un moment bien particulier dans leur vie.

2.2.1 Un projet qui arrive à temps dans la vie des jeunes

Les jeunes constatent que le moment où le projet arrive dans leur vie est fondamental, ce que les intervenants corroborent. Deux éléments ressortent principalement des propos recueillis par les répondants, c'est-à-dire l'importance de se réaliser et le fait de saisir sa dernière chance.

2.2.1.1 Faire quelque chose pour se réaliser. Pour plusieurs jeunes, le projet arrivait dans un bon temps puisqu'il leur permettait de se remettre en action pour poursuivre leur projet de vie. C'est notamment le cas de Luc qui éprouvait le besoin de participer à un autre projet pour le pousser et le motiver à finir ses études secondaires pour ensuite démarrer sa propre entreprise.

(...) ça te motive à faire de quoi pis après ça tu as pu envie d'aller sur l'aide sociale (...) tsé ça motive vraiment les jeunes comme moi ça m'a motivé à retourner à l'école tsé y faut que je finisse mon secondaire avant de faire autre chose. (Luc, jeune)

Pour sa part, Gaëlle voulait, de prime abord, accomplir quelque chose pour être fière d'elle.

(...) j'avais besoin de me sentir fière de moi parce que j'ai pas accompli jusqu'au bout beaucoup beaucoup de choses dans ma vie. Vite, je te dirais que c'est un bon exemple justement d'une chose que j'ai accomplie pis que j'étais très fière. (Gaëlle, jeune)

2.2.1.2 Saisir la dernière chance qui se présente. Léonard, quant à lui, voit deux catégories de jeunes qui participent au projet. D'abord, les plus jeunes participants sont ceux qui veulent faire quelque chose, qui sont intéressés parce que leur est proposé et qui désirent donc se mobiliser et se réaliser. Puis une autre catégorie de jeunes, plus âgés selon lui, chez qui on peut dénoter un certain désespoir. Ces derniers souhaitent participer au projet parce qu'ils sont fatigués du mode de vie de la rue.

(...) et puis il y a tout un autre groupe qui vient (...) parce que c'est la seule chose qui voit qui pourrait leur permettre de rester en vie (...) tsé c'est vraiment ça c'est comme une dernière, «y me reste pu rien dans vie, il y a pu rien qui marche, je m'haïs, je me déteste fuck je veux pu vivre» (...) (Léonard, intervenant)

Les propos de certains jeunes viennent confirmer le discours de Léonard. Ces derniers affirment que le projet est arrivé dans leur vie comme une dernière chance d'accéder à quelque chose de nouveau ou, encore, de rester en vie.

Dans ma tête, je pense que c'était ma dernière chance d'arriver à autre chose (...) c'était vraiment ça tsé de changer de vie là, j'étais écoeurée de survivre là (...) la peur de jamais arriver à rien d'autre en sachant que je suis pas ben là-

dedans mais que c'est tout ce que je vais faire, c'est tout ce que je vais être pis ouin je pense que je me sentais tellement pas bien que préférer d'autre chose ça pouvait pas être pire (...) (Morbid, jeune)

D'autres, comme Macha, racontent comment le projet est arrivé à un moment crucial et fatidique pour eux.

Ben moi j'avais un chèque dans les poches, j'attendais mon dealer de poudre pour toutes mes affaires étaient faites là pis je suis passée à l'acte de me tuer là. Pis en attendant mon dealer, je parle à un de mes amis pis il me dit «criss va vas-y c'est les entrevues pis tout là» (...) dix minutes après je suis repartie pis mon dealer il était pendant ce temps là chez nous (...) si j'étais partie dix minutes plus tard, j'étais plus là là. Facque tsé oui ça sauve des vies là pis oui ça change une vie. (Macha, jeune)

Pour sa part, Stane mentionne qu'il ne sait même pas s'il serait encore en vie s'il n'avait pas participé au projet. D'ailleurs, il souligne que le projet lui a vraiment permis de se raccrocher, en lui ramenant les deux pieds sur terre et en l'aidant à cesser de consommer.

Peu importe le moment où les projets débutent, de telles expériences pourraient toujours trouver preneurs. Ces projets favorisant l'usage de médiums artistiques suscitent donc un engouement chez les jeunes ciblés.

Je te dirais qui pourrait avoir un projet qui partirait à n'importe quand pis il y aurait tout le temps tsé entre eux autres y se parlent hein puis il y a toujours une liste d'attente. (Rose, intervenant)

Léonard soutient cependant qu'il est important de sélectionner judicieusement les participants en n'acceptant pas nécessairement les meilleurs candidats pour réaliser la tâche, mais bien ceux à qui la démarche serait la plus bénéfique.

Donc dans ce sens là ben, effectivement, on ne prendra pas nécessairement les meilleurs candidats, mais ceux qui en ont le plus besoin. (Léonard, intervenant)

C'est pourquoi, à son avis, ces projets doivent faire appel à des critères davantage inclusifs qu'exclusifs.

Finalement, quand que tu es dans rue, tu développes des dynamiques ou des modes de vie particuliers et puis ça fait que c'est des jeunes qui rentrent très peu dans les critères ou ben dans les missions des autres organismes. (Léonard, intervenant)

2.3 Respecter le rythme des jeunes

Plusieurs des répondants ont accordé une attention particulière au respect du rythme des jeunes au cours de l'intervention afin de leur permettre de vivre pleinement cette expérience personnelle et professionnelle. Des jeunes comme Stane et Gaëlle s'entendent ainsi pour dire que cette dimension est nécessaire lorsque les intervenants réalisent les suivis individualisés auprès d'eux.

Je me sentais beaucoup à l'aise de parler avec elle [l'intervenante]. Pis ça vient de nous autres, c'est comme nous autres ben mettons [l'intervenante] elle peut le voir qu'on file pas bien mais elle viendra pas gratter nos bibittes, elle attend

qu'on fasse nos démarches envers elle, je trouve ça respectueux de la personne et non forcer la personne à jaser même si ça ne lui tente pas. (Stane, jeune)

Le respect du rythme passe par l'acceptation des choix que les jeunes font pour eux-mêmes. Il semble en effet primordial que les intervenants laissent la place aux jeunes afin que ceux-ci prennent des décisions en lien avec leur vie.

(...) pis continuellement en train de donner des conseils [l'intervenante] mais jamais en nous forçant à faire quelque chose qu'on ne voudrait pas tsé (...) (Gaëlle, jeune)

Les intervenants peuvent donc suggérer ou proposer, comme le mentionne Gaëlle, mais jamais ils ne doivent décider pour le jeune. Au même titre, Rose croit que le mouvement doit provenir du jeune lui-même puisqu'il en résulte davantage de résultats concrets et tangibles pour lui.

Ben pour moi le plus important maintenant là c'est vraiment le lien que tu peux avoir avec les jeunes pis de partir de leurs besoins à eux autres et non pas de ce que nous autres on pense qui est bon pour eux autres (...) (Rose, intervenante)

Pour certains intervenants, il est important de considérer la trajectoire que parcourent les jeunes afin de bien respecter leur rythme et être conséquents dans leur intervention.

C'est la notion de dire ah c'est moi qui l'a fait parce que j'ai mis le projet là qui est une erreur. C'est la personne qui le fait pour elle-même au moment où les changements sont faits pis les changements ce n'est pas toi qui les fait, c'est la personne qui fait les changements pour elle-même à partir d'une expérience qu'elle a vécue. Facque tout qu'est-ce que tu fais à travers ça c'est de créer du

recadrage (...) en espérant que la leçon devienne auto-portante pour la personne (...) (Adam, intervenant)

Chaque jeune a un parcours différent et la démarche doit être individualisée en fonction des objectifs que chacun se choisit. De plus, des répondants soulignent que les jeunes ne doivent pas être projetés trop rapidement vers le futur afin de créer progressivement de petites réussites dans leur vie.

Donc ce que je leur demande, à chaque semaine, t'a un objectif, à chaque semaine, tu vas trouver des moyens pour que finalement à la fin du projet, que t'aïlle faite ça tsé un grand bout ou un petit bout peu importe, mais que tu vas avoir fait un petit bout sur un objectif que toi-même tu t'es fixé. (Rose, intervenante)

Un autre intervenant constate, pour sa part, qu'il est important de connaître les attentes de toutes les personnes impliquées dans le projet, notamment les jeunes, les intervenants et les bailleurs de fonds, afin de ne pas décevoir les participants dans leurs projets de vie à la fin de leur expérience.

(...) moi les attentes généralement j'en ai pas vraiment autre que le jeune tsé il se fasse du fun pis qu'il se développe là-dedans. Le bailleur de fonds lui il s'attend que le jeune (...) soit qui travaille, soit qui va à l'école ou soit (...) qui s'inscrive dans un autre projet de démarches machin truc. Pis les jeunes eux ce qu'ils veulent faire c'est ben justement ils pensent que ça va leur donner une job après tsé mais une job en lien avec ce qu'ils faisaient tsé facque tout le monde a pas les mêmes objectifs pis les mêmes attentes (...) (Albator, intervenant)

2.4 Le contact entre le jeune et l'intervenant

Plusieurs répondants confirment que le lien entre le jeune et l'intervenant est primordial pour maximiser le soutien apporté aux participants dans le cadre du projet. En effet, les jeunes doivent être en mesure de créer un lien de confiance qui leur permettra de s'investir, par la suite, dans d'autres relations avec autrui, mais surtout avec eux-mêmes. Certains intervenants sont d'avis que la porte d'entrée pour créer un lien avec les jeunes est le projet en soi, ce qu'ils ont parfois de la difficulté à faire seulement par le biais des services déjà offerts par l'organisme tels le centre de jour ou le travail de rue. Léonard explique le défi de l'intervention que ce genre de projets peut permettre de surmonter.

Ça, pour nous autres, c'est une réussite qu'on pogne un jeune qui était complètement exclu, qui avait pas aucun lien avec nous autres (...) sur lequel on n'avait pas d'emprise, qu'on n'était pas capable d'aller chercher pis qu'on n'était pas capable d'aller investir, le lien était très fermé, ben que la porte d'entrée (...) ça été par le biais du projet tsé. (Léonard, intervenant)

Pour sa part, Annabelle affirme que les projets liés aux médiums artistiques permettent aux intervenants de créer un contact avec les jeunes qui peut favoriser leur réaffiliation sociale. Ce lien se développe au quotidien lorsqu'ils vivent une expérience de groupe, mais aussi dans le cadre des suivis individualisés qu'ils ont ensemble. Chacun des projets qui font l'objet de cette étude offre des suivis personnalisés aux jeunes.

2.4.1 Suivi personnalisé

Le discours de certains intervenants nous permet de comprendre que le but réel des projets n'est pas seulement la réalisation d'un produit en bout de piste, mais bien de faire cheminer les jeunes en les aidant, entre autres, par un accompagnement lors des suivis offerts. Deux intervenants, Rose et Léonard, confirment que le projet doit servir principalement à aider les jeunes et non à produire une œuvre.

Ben c'est parce que le but du projet c'est comme c'est un prétexte pour avoir des rencontres pour qu'eux autres avancent. (Rose, intervenante)

Jamais on mettra la productivité [du produit final] avant les démarches de prise en charge parce que s'il faut que [l'œuvre] avance un peu moins vite, mais que la personne fait du ménage dans sa vie ben je pense qu'on est très gagnant. (Léonard, intervenant)

Plusieurs répondants soulignent que les suivis facilitent la création d'un lien de confiance avec l'intervenant, élément capital et incontournable pour les aider à cheminer. Cette relation permet aux jeunes de travailler sur des aspects fonctionnels, mais aussi sur des aspects très personnels comme le confirment deux jeunes, Macha et Stane.

(...) tu es aidée par des intervenants, par du monde qui sont là pour t'écouter, t'aider à réaliser tes objectifs, apprendre à te connaître aussi (...) (Macha, jeune)

Il y avait le côté intervention qu'on pouvait jaser de nos petites bibittes si mettons il y a des matins qu'on filait pas pis au lieu de ruminer ça tout seul chez

nous, ben j'avais quelqu'un a qui aller jaser que j'avais confiance, au fil du temps on a développé une bonne complicité. Je me sentais beaucoup à l'aise de parler avec elle. (Stane, jeune)

De façon générale, ces suivis ont lieu une fois par semaine et représentent un temps privilégié pour discuter et faire le point sur le déroulement du projet, mais aussi sur le quotidien du jeune comme le laisse entendre Rose.

Les rencontres individuelles ben c'est ça je te dirais c'est vraiment leur quotidien, mais leur quotidien là il est essoufflant là donc c'est ça ils ont rien à manger donc «[Rose] aujourd'hui ça fait trois jours que j'ai pas mangé, on peux-tu faire de quoi ?», «chu enceinte, j'ai attrapé une maladie», «ça va pas bien avec mon chum» ou ça va bien aussi tsé il y a des fois qu'ils ont le goût de venir me voir pour me dire «heille [Rose], tu sais quoi tsé je suis fier de moi, j'ai réussi à résister à telle offre». (Rose, intervenant)

L'intervenant accompagne alors les jeunes dans leurs démarches qui peuvent concerner notamment, la recherche d'un logement, la diminution de la consommation de drogue, le règlement de problèmes juridiques ou, encore, l'obtention d'une carte d'assurance-maladie. Les jeunes se fixent des objectifs, professionnels ou personnels, qu'ils doivent atteindre au cours du projet, comme l'explique Macha.

(...) tu veux travailler mettons ta ponctualité, tu veux travailler ton estime, tu veux travailler ta confiance en toi, tu veux travailler ta patience, t'a quelque chose mettons qui arrive dans ta vie face à ta mère mettons, un bogue par rapport à ta mère, tu te fixes l'objectif mettons de diminuer ta consommation ou d'arrêter ben elle [l'intervenante] va t'aider (...) (Macha, jeune)

Or, pour être en mesure de créer un lien significatif avec le jeune et pouvoir l'accompagner adéquatement, les intervenants doivent posséder des caractéristiques bien précises pour faciliter l'intervention.

2.4.2 Caractéristiques des intervenants et approche d'intervention

Plusieurs répondants ont fait ressortir des qualités indispensables que des intervenants doivent posséder pour intervenir auprès de cette population. L'expérience auprès des jeunes en difficulté ressort d'abord comme étant un atout important. Les propos des jeunes et des intervenants convergent pour soulever l'importance du sens du respect, de l'écoute sans jugement, de l'adaptation, de l'ouverture d'esprit, de la transparence, de la rigueur et de la capacité à proposer et non à imposer des pistes de solution.

(...) je la [l'intervenante] trouve vraiment vraiment géniale là, super attachante, super gentille pis tout le temps à l'écoute peu importe quoi là pis continuellement en train de donner des conseils, mais jamais en nous forçant à faire quelque chose qu'on ne voudrait pas tsé (...) (Gaëlle, jeune)

Il est également rapporté que la manière dont les intervenants s'investissent dans le projet aurait un impact positif sur la façon dont les jeunes les perçoivent. Les répondants ont aussi été nombreux à dire que les intervenants doivent s'intéresser aux jeunes et croire en eux. C'est le cas notamment de Macha et Stane, des jeunes qui sont particulièrement sensibles à la capacité des intervenants à leur faire confiance.

L'intérêt qui nous porte aussi, beaucoup, qui tiennent à nous autres, qui nous font confiance, qui nous croient aussi. (Macha, jeune)

(...) c'était plus en moi que je ne faisais pas confiance étant petit, je n'avais pas le droit de toucher à rien tsé «touche pas à rien, nananan» pis là ils me disaient [fait telle tâche]. Tsé c'est ça que j'aimais là ils me faisaient confiance (...) (Stane, jeune)

Comme d'autres intervenants, Léonard vient appuyer ces propos et affirme, à son tour, combien il est important de croire en ces jeunes et en leurs habiletés à réaliser quelque chose.

(...) je pense que ce qui fait qui marche c'est que les jeunes, je pense, y remarquent qu'on croit vraiment en eux pis qu'on a la conviction qu'ils ont un potentiel important pis on a le goût de miser dessus pis ça je pense qu'ils le sentent. (Léonard, intervenant)

Dans un autre ordre d'idées, la majorité des répondants estiment qu'il est sans importance que les intervenants aient eux-mêmes fréquenté la rue pour pouvoir intervenir auprès des jeunes. Toutefois, ils sont d'avis qu'il est important que les intervenants connaissent, un peu du moins, l'univers de la rue et des jeunes ou que ces derniers puissent se reconnaître en l'intervenant qui porte le projet.

Tandis que si tu arrives à incarner à quelque part le médium, si tu arrives à quelque part une personne dans lequel il y a une possibilité de se reconnaître, ça veut pas dire que tu es obligé d'avoir pataugé dans la rue (...) ben idéalement tsé il faut que tu ailles quelque chose en commun là tsé quelque chose qui permette à l'autre de se reconnaître un peu en toi (...) (Adam, intervenant)

Les intervenants ajoutent que l'intervention exige qu'ils soient capables de jouer sur plusieurs sphères en même temps tout en s'adaptant au contexte et à la population ciblée par les projets.

La problématique de l'exclusion sociale ne peut être considérée de façon individuelle selon moi. Ce qui fait que les intervenants chez nous sont à la fois doivent être un hybride entre un psychologue pis un sociologue. Si je travaille simplement avec un des jeunes qu'on rencontre pis je ne travaille pas avec l'ensemble de la société qui contribue à l'exclure et à bafouer ses droits et bon etc., je crois vraiment qu'on travaille en vase clos. (Léonard, intervenant)

Pour sa part, Adam, croit qu'il est indispensable que les intervenants soient des artistes puisque les projets sont liés à des médiums artistiques tandis que d'autres, comme Léonard, considèrent la formation artistique seulement comme un atout venant s'ajouter aux autres compétences des intervenants. Il croit ainsi que des affinités avec le monde artistique peuvent faciliter le processus, mais que le plus important demeure que les intervenants soient absolument convaincus que ces projets peuvent aider les jeunes qui y participent.

(...) la personne n'a pas besoin d'avoir une formation en arts. Par contre, faut que ça soit une personne qui croit que les arts puissent être une source, un prétexte valable pour les jeunes. Ils y en a qui n'y croient pas, ils y en a qui trouvent que l'art c'est de la marde ou c'est des pertes de temps ben là ouin tsé. Ça serait peut-être plus au niveau des aptitudes je te dirais qu'au niveau de la formation. Ensuite de ça ben c'est sûr que, pour nous autres, quand qu'on réussit à trouver l'hybride entre un artiste pis un intervenant, donc déjà quelqu'un qui a une facilité avec les arts ou qui est habitué de composer avec le domaine des arts, ben c'est sûr que c'est facilitant tsé. (Léonard, intervenant)

Quoi qu'il en soit, l'intervention semble trouver son équilibre entre l'action, reliée à l'apprentissage d'habiletés techniques servant à la réalisation d'une oeuvre artistique, et la réflexion qui s'actualise par le biais d'un suivi personnalisé fondé sur les qualités de l'intervenant et sa capacité de développer des liens significatifs avec les jeunes. Ces liens, développés dans le cadre de ces suivis, représentent selon Annabelle, un moyen utile pour les jeunes afin qu'ils puissent ventiler sur ce qu'ils vivent dans le groupe.

C'était aussi, je pense, une place pour ventiler ces rencontres là tsé parce que c'est pas facile je pense d'être [plusieurs participants, un certain nombre d'heures par semaine], ils se voient tous les midis [plusieurs] jours semaine pendant six mois, c'est long là. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Ainsi, les suivis consolident, d'une part, le lien avec l'intervenant et, d'autre part, viennent renforcer le courage et la tenacité dont les jeunes ont besoin pour surmonter les difficultés associées à la vie de groupe.

2.5 Le contact entre le jeune et le groupe de participants

De façon générale, les répondants constatent que le contact entre les différents jeunes du groupe est perçu de manière positive malgré les mésententes et les conflits qui peuvent survenir en cours de route. L'expérience en groupe semble avoir facilité la création rapide de liens entre les jeunes puisque, comme Marie-Soleil le constate, ils apprennent à se connaître.

(...) on s'assoyait à terre c'est juste qu'on avait l'impression de rien foutre, mais on évoluait là-dedans tsé on parlait entre nous autres, mais en fait on créait des liens tsé. C'était important de créer des liens pis de se chercher là-dedans, c'était important aussi là facque ce n'était pas de rien faire, de jaser entre nous autres pis de réparer des situations peu importe là. Ça fait partie du processus d'évolution personnel je pense (...) (Marie-Soleil, jeune)

Les répondants confirment qu'il n'est pas toujours facile de vivre en groupe, mais le fait d'avoir un intervenant dans le local aide les jeunes à mieux gérer les conflits. De plus, certains notent que l'expérience de groupe permet de travailler sur des compétences telles que la communication interpersonnelle et la résolution de problèmes.

(...) pis le lien c'est aussi d'être capable de dire à l'autre que ça fait pas ton affaire pis d'avoir des prises de bec pis des prises de position différentes, mais d'être capable de régler ça après tsé ben c'est une appartenance en fait. (Albatros, intervenante)

Ils sont plusieurs aussi à affirmer qu'il existe un bon esprit d'équipe entre les participants. Ils font preuve de solidarité et, avec le temps, réalisent qu'ils font partie intégrante du projet, ce qui favorise, par la suite, leur désir de s'y identifier. En fait, nombreux sont les participants qui font référence au sentiment d'appartenance qui les lie. Certains parlent de gang, d'autres de micro-société tandis que certains, comme Noémie et Rose, évoquent que ces liens sont à la limite d'ordre familial.

(...) on formait quasiment une petite famille, on était tout le temps ensemble même quand qu'on finissait de travailler. (Noémie, jeune)

(...) moi je pense que c'est vraiment la vie au quotidien qui fait en sorte que, premièrement, les liens se développent très rapidement et puis qu'on est comme une petite famille. (Rose, intervenante)

Des jeunes soulignent que cet esprit d'équipe a un impact considérable sur le soutien que chacun se donne en cours de route puisqu'ils souhaitent tous réussir le projet. Deux d'entre eux mentionnent, entre autres, l'inquiétude qui peut être vécue lorsque certains s'absentent.

Appartenance oui veut veut pas en étant en groupe tsé on fait partie du groupe tsé on se soutenait beaucoup facque oui il y avait un sentiment d'appartenance. Tsé quand qu'il y en avait un qui rentrait pas ou qui arrivait en retard là «qu'est-ce qui fait là ?» pis tsé. On tenait tous que chacun grandisse là-dedans. (Macha, jeune)

Étant enfant unique, d'aller à un endroit où est-ce qu'il y a du monde à peu près de mon âge pis qu'on s'entend bien, c'était comme une nouvelle petite famille pour moi, une nouvelle cellule, que quand il en manquait un ben des fois dit «voyons qu'est-ce qui arrive avec lui ?» pis tsé c'était, on commençait à s'inquiéter tellement le lien était fort. En tout cas, dans le groupe avec qui moi j'ai participé, on se tenait les coudes beaucoup. (Stane, jeune)

Le processus menant à la réalisation d'une œuvre collective aurait pour effet d'augmenter le sentiment d'appartenance au projet.

(...) on l'a fait ensemble esti qu'on a fait une belle job pis tsé tu appartiens à la gang qui a fait [le produit final] pis on est tous bien fiers de nous tsé comme il y en a pas un qui va être exclu parce qu'il fait moins de morceaux ou plus, c'est comme (...) il est dans gang pis on est une gang, c'est important tsé de sentir qu'on était ensemble pis qu'on le faisait lever ensemble [le produit final]. (Morbid, jeune)

Ce ne sont toutefois pas tous les jeunes qui ont vécu la vie de groupe avec facilité. Par exemple, pour Simon, l'expérience lui a permis de confirmer qu'il lui est difficile de créer des liens, entre autres avec des collègues de travail, mais qu'il a su comment, grâce au projet, conserver un lien avec une personne.

Ben ça m'a permis de comprendre certaines affaires que admettons que j'ai toujours su admettons comme créer des liens, oui j'ai toujours su que c'était difficile. Mais là ça été difficile de créer des liens avec des personnes que je travaillais en plus mais j'ai compris aussi comment garder un lien aussi ça veut dire oui. (Simon, jeune)

2.5.1 Des liens qui durent même après le projet

Les liens qui se tissent dans le cadre de ces projets, entre l'intervenant et le jeune, se poursuivent après celui-ci bien souvent. En fait, ceci répond à un besoin. En gardant ces liens, les intervenants peuvent continuer de suivre le cheminement des jeunes qui sont passés par les projets et ces derniers peuvent ainsi compter sur des gens qui sont capables de les aider ou les référer vers d'autres organismes.

Les intervenants bien ce n'est pas parce que le projet est arrêté qu'on se voit pu, qu'on se parle pu parce que je sais où aller les voir, je sais où aller chercher ce que j'ai besoin là comme écoute ou comme renseignements des fois là (...) eux autres sont au courant de toutes les ressources, c'est comme la ressource qui connaît les autres ressources facque c'est comme le bottin téléphonique là tsé pour les besoins d'aide là. (Stane, jeune)

Des intervenants qui ont jadis fréquenté la rue appuient d'autant plus cette idée puisque c'est par l'entretremise de ces liens qu'ils en sont venus à occuper leur fonction actuelle.

(...) y peut arriver n'importe quoi à moment donné pis je le sais que eux [les intervenants de l'organisme et du projet] vont être là pour me soutenir pis toute là, si j'ai de quoi je peux en parler (...) c'est sûr que je vais toujours garder contact là. En tous cas, aussi longtemps que ça va durer là [l'organisme].
(Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

En outre, les liens qui se créent entre les participants s'étendent parfois en dehors du groupe et des heures de travail qu'ils partagent ensemble.

C'est important en tabarnouche moi je me suis senti à une appartenance là, du monde qui sont restés mes amis pis même après le projet ben tu continues. C'est ça un peu le lien d'appartenance que je vois que c'est après ça te reste tsé. (Luc, jeune)

Il ne faut pas négliger cependant l'incertitude qui habite parfois les jeunes au moment où se terminent les projets parce que certains ont peur de ne plus rien avoir après la fin de ceux-ci ou de tomber dans un vide s'ils n'entament pas de nouveau des actions concrètes. En effet, cela pourrait entraîner certains à rechuter ou à rompre le processus qu'ils ont déjà amorcé dans le cadre du projet.

(...) j'ai réussi à le compléter [le projet] mais si je me dis je me cherche pas d'emploi, je ne veux pas retourner aux études admettons que je tombe dans un vide, dans un certain trou, je vais me ramasser au même point qu'avant que je commence [le projet], dans l'incertitude. Pis c'est l'incertitude qui fait qu'on

retourne avec nos anciennes manies, qu'on retourne avec nos anciens problèmes (...) (Simon, jeune)

Pour certains d'entre eux, le contact qu'ils gardent avec l'intervenant leur permet de réduire ce sentiment d'insécurité.

(...) j'avais besoin d'être encore un peu dans local mais tsé j'avais quand même pas mal progressé pis j'étais capable de retourner travailler où est-ce que je travaillais, je me sentais apte pis j'avais le goût pis toute là, mais j'étais quand même encore insécure face à ça pis j'avais encore besoin de parler (...) j'avais encore besoin de ma confidente pis tsé j'ai vraiment une bonne relation avec elle [l'intervenante] là. (Macha, jeune)

À cet égard, les propos des intervenants s'apparentent à ceux des jeunes. La fin des projets soulève de fortes émotions chez les jeunes qui s'inquiètent des dénouements possibles.

La fin du projet leur amène un stress incroyable souvent même une semaine, deux semaines avant y va avoir même des personnes qui vont tomber en rechute parce que leur niveau d'anxiété, de stress est tellement élevé (...) (Rose, intervenante)

Rose recommande donc de poursuivre l'intervention même après la fin des projets afin d'accompagner les jeunes qui en ont encore besoin et pour éviter qu'ils ne se sentent laissés pour compte. Il ne faut pas les abandonner à cette étape alors que, pour certains d'entre eux, le seul fait de participer à une telle expérience leur a redonné le goût de se prendre en main.

Peut-être ben que j'avais besoin de refaire un petit projet de même pour me repousser parce que j'étais rendu à un bout que j'avais comme pu de motivation à faire mon secondaire (...) pis le finir pis après ça de partir mes affaires (...) (Luc, jeune)

Ainsi, ces liens que les jeunes créent d'abord avec les intervenants puis avec les autres participants constituent, en quelque sorte, une porte d'entrée, une première étape pour pouvoir ensuite prendre contact avec eux-mêmes.

3. Ce que les projets amènent dans la vie des jeunes

Dans ce processus les conduisant à la connaissance de soi, que favorise d'ailleurs la mise en action, les jeunes accordent une importance particulière au fait de se prouver qu'ils sont encore capables de faire quelque chose. Cependant, parce qu'il s'agit d'une réalisation concrète et tangible, les jeunes en retireraient plus de fierté encore. Cependant, ils ne sont pas les seuls qu'ils devront convaincre de leurs capacités, ceux qui les entourent ainsi que la société en général devront l'être également.

3.1 Entrer en contact avec soi-même

Dans un premier temps, le plus important consiste à mettre les jeunes en action. Dans leur langage, ils évoquent donc que les projets leur offrent la possibilité de «faire quelque chose de leur peau».

Tandis que quand j'ai fait [le projet] ça m'a permis d'être dans le contexte pis c'est quelque chose au moins, tu fais quelque chose, tu apprends quelque chose pis tu fais quelque chose en même temps, quelque chose qui peut être agréable justement. (Simon, jeune)

Comme l'explique Gaëlle, ils ont eu peu d'occasions de réaliser quelque chose au cours de leur vie, ou, comme l'entend Simon, si une telle occasion se présentait, on leur rappelait alors qu'ils avaient peu de chance de réussir.

(...) j'avais besoin de me sentir fière de moi parce que j'ai pas accompli jusqu'au bout beaucoup beaucoup de choses dans ma vie. Vite je te dirais que c'est un bon exemple justement d'une chose que j'ai accomplie pis que j'étais très fière. (Gaëlle, jeune)

Pis la fierté oui, fierté d'avoir réussi justement parce qu'on m'a toujours dit que je réussirais rien pis que je compléterais rien. J'ai réussi à finir le projet (...) ça c'est une fierté oui. (Simon, jeune)

En tant qu'intervenant, Albatros et Joëlle sont aussi témoins de l'importance que les jeunes accordent au fait de réussir quelque chose et de se prouver qu'ils en sont capables.

(...) tsé facque ils ont commencé quelque chose qu'ils ont terminé pis, pour la plupart de cette gang là, c'était la première fois (...) (Albatros, intervenant)

(...) le fait d'avoir été capable de tsé faire de quoi au complet, apprendre de quoi que je ne connaissais pas pentoute pis tsé j'ai réussi à le faire pis je suis devenue bonne (...) (Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

De plus, les intervenants insistent sur une autre dimension. Non seulement le produit de leurs efforts doit être concret et tangible, mais il doit aussi être beau au plan esthétique. Albatros et Annabelle y voient un symbole de succès et de réussite.

(...) c'est très beau, c'est impressionnant pis je pense que tsé, quand tu réussis à faire [le produit] pis beau comme ça tsé, c'est comme un peu un symbole que tu as réussi toi aussi tsé. C'est comme un symbole de succès pis tout le monde l'admire en plus facque c'est encore plus valorisant facque je pense que [le produit] en partant c'est très vendeur tsé. Les jeunes, ils ont envie de réussir quelque chose de beau de même. (Albatros, intervenante)

(...) c'était cinq jeunes qui étaient vraiment fiers de ce qu'ils avaient fait tsé c'était wow, c'est vraiment majestueux, c'est beau (...) c'est écoeurant, cé hallucinant (...) (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Quoique ces projets soient liés à l'utilisation de médiums artistiques, les jeunes ne sont généralement pas les premiers créateurs de l'œuvre à laquelle ils se consacrent. Ils sont plutôt des apprentis qui apprennent néanmoins une foule de choses, la plus fondamentale étant d'abord d'apprendre à mieux se connaître.

(...) ça nous apprend à mieux nous connaître puis ça nous apprend à faire face à une nouvelle situation de toutes sortes là vu que c'est des choses qu'on connaît pas pis qu'on apprend à faire. (Gaëlle, jeune)

La connaissance de soi passe, pour certains jeunes, par le fait d'apprendre à se respecter, à accepter ses limites et ses différences et à être mieux dans sa peau, comme Gaëlle est à même de le constater.

Je te dirais moi j'ai eu des troubles alimentaires facque alors à me trouver belle, à me regarder dans le miroir, me trouver belle tu sais, pas me poser dix mille questions, ben ça m'aidait tsé. Tsé mettons ben tout court là ça m'a aidée à me sentir mieux dans ma peau tsé. (Gaëlle, jeune)

Bon nombre de répondants ajoutent que l'expérience permet d'atteindre les jeunes à un point tel que certains en viennent même à diminuer leur consommation de drogue ou d'alcool voire à la cesser totalement. La règle voulant que les jeunes n'aient pas le droit de consommer dans le cadre du projet a inévitablement une incidence sur les participants.

(...) tu arrêtes de consommer là ou continue si tu veux mais pas dans local pis tsé veut veut pas ça l'aide en consommant pas dans local, tu consommes moins facque tu as moins le goût de consommer pis là tu es plus fier de toi facque tu finis veut veut pas par diminuer là. (Macha, jeune)

3.1.1 Des changements fonctionnels

Les changements observés chez les jeunes participants touchent également à d'autres facettes de leur vie, ce qui pourrait leur être utile ultérieurement, notamment dans le milieu du travail. Par exemple, on note que les jeunes se montrent plus patients et plus tolérants. En outre, d'autres indices laissent croire que les jeunes sont davantage rigoureux et minutieux dans leur travail et qu'ils sont plus ponctuels. Rose dresse un portrait des améliorations que l'on peut ainsi constater.

(...) ben d'arriver à l'heure, de respecter les pauses, d'avoir beaucoup plus de patience, de tolérance, de prendre le temps parce que c'est tellement la minutie

[le médium artistique] donc faut vraiment prendre le temps. Après ça le travail en équipe (...) le dépassement de soi (...) (Rose, intervenante)

Certains intervenants ayant fréquenté la rue ont aussi été témoins que ces projets ont porté leurs fruits en les aidant à devenir plus ponctuels.

(...) ça m'a aidée gros pour, dans le fond, la ponctualité, de me botter le cul pis d'arriver à l'heure là, pas être cinq minutes en retard (...) (Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Les répondants soulignent aussi une nette amélioration chez les participants qui, désormais, gèrent mieux leurs affaires. Ainsi, les jeunes prennent plus leurs responsabilités, ce qui sous-entend qu'ils sont plus soucieux de payer leurs comptes, de régler leur situation juridique, de voir à leurs problèmes de santé, de garder leur appartement et même de gérer plus adéquatement leur budget. Macha et Arthur confirment que les jeunes, en participant à ces projets, développent un plus grand sens des responsabilités.

Pis ça m'a aidée à me prendre en main que avant mettons je repoussais tout le temps mes responsabilités pis là, vu que j'étais face à des grosses responsabilités comme ça, que ça je n'avais pas le choix là (...) (Macha, jeune)

Eee ben peut-être plus de responsabilités. Tsé je suis plus responsable que je l'étais là. (Arthur, jeune)

En apprenant à persévérer, les jeunes acquièrent aussi des bases importantes qui pourront les aider à maintenir une certaine stabilité dans leur futur emploi.

Il y en a un que ça lui a appris à persévérer. Tout au long de sa vie, il a eu beaucoup beaucoup de jobs différentes mais il les toughait pas, il les gardait pas, il se tannait pis il s'en allait. Son défi c'était de rester [pendant tout le projet] pis il l'a réussi. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Ces apprentissages, utiles pour le marché du travail, représentent également des atouts indispensables qui pourront leur servir au quotidien.

(...) ils vont chercher des forces qui vont leur servir dans la vie de tous les jours ... s'ils ont réussi à fonctionner dans ce projet-là tsé c'est sûr et certain qui vont retrouver les vraisemblances à quelque part dans la société après qui va les aider à continuer. (Martine, intervenante)

D'ailleurs je crois que la plupart augmente leur connaissance de soi à travers ces projets-là. Oui ça, mais aussi comprendre d'autres notions qui sont peut-être plus extérieures à un lien comme par exemple l'importance d'avoir des règles, l'importance d'avoir des conséquences aux règles, l'importance d'avoir une gestion de groupe, d'avoir l'unanimité, de faire des compromis, qui sont tous des éléments qui sont, pour moi, essentiels pour après ça vivre en appartement, bon vivre en couple, pour vivre dans une autre job (...) (Léonard, intervenant)

Bref, les répondants s'entendent pour dire que les jeunes grandissent au cours de cette expérience et que les gains sont considérables tant sur le plan fonctionnel que personnel. Or, il semble que les choses ne s'arrêtent pas là puisqu'ils en font aussi sur le plan relationnel.

3.1.2 Des changements relationnels

Selon des intervenants, ces changements se manifestent d'abord dans la capacité que les jeunes développent à assumer leurs choix et leurs décisions face à leurs pairs. En fait,

il semble que les interactions qu'ils ont avec leurs pairs, dans le cadre de ces projets, les amènent à modifier leurs comportements. Les jeunes apprennent, entre autres, à travailler en équipe, à être solidaires, à se supporter entre eux, mais aussi à faire confiance aux autres ce qui, en soi, n'est pas évident chez ces jeunes. Léonard parle de l'importance du travail d'équipe dans ces projets qui conduisent les participants à réaliser une œuvre collective en bout de piste.

(...) évidemment tout le principe du travail d'équipe aussi où les gens n'avaient pas le choix de pouvoir compter sur l'un et l'autre pour venir au bout de l'œuvre qu'on avait choisi de faire. (Léonard, intervenant)

Le travail en groupe permet également aux jeunes d'apprendre à mieux communiquer, à écouter davantage, à gérer les conflits qui surgissent dans l'équipe tout en s'affirmant plus adéquatement face aux autres qui ont une opinion différente de la leur. Gaëlle et Stane font état des changements qui sont survenus chez eux suite à leur participation.

(...) je pense que je suis un petit peu moins impulsive tsé j'ai appris à mâcher mes mots un petit peu plus là parce que tsé c'est important tsé de bien peser ses mots parce que tsé les gens alentour de soi des fois on se rend pas compte qu'on les blesse (...) j'ai appris à écouter beaucoup plus (...) (Gaëlle, jeune)

(...) écouter les autres aussi sans m'en foutre vraiment. Tsé il y en a «comment ça va ? ça va bien ah oui oui oui», mais c'est yinque «comment ça va?» pis tu veux pas le savoir si le gars y va bien ou pas, mais asteure, quand je le demande, c'est parce que je suis prêt à entendre le oui ou le non (...) (Stane, jeune)

Ce sont des propos que certains intervenants comme Léonard et Adam corroborent. Ils constatent, eux aussi, que les jeunes acquièrent progressivement de meilleures habiletés sociales et qu'ils arrivent à s'affirmer plus facilement. Le médium artistique et le groupe semblent favoriser la consolidation de leur propre identité qui, elle-même, passe par le développement de leur capacité à s'exprimer.

Y'a beaucoup de jeunes qui se font exploiter par d'autres du milieu, le groupe, la gang et puis qui, tranquillement, viennent qu'à s'affirmer, qu'à prendre leur place avec leur famille, avec leurs amis, dans leur couple, peu importe. Facque oui ça important. (Léonard, intervenant)

(...) le même cri d'identité qui est en arrière, c'est la même envie d'être reconnu, la même insécurité c'est toujours la même affaire fondamentalement. Tsé la même envie d'être reconnu pour des valeurs, la même envie de vouloir avoir le droit de revendiquer ou de critiquer son environnement sans nécessairement avoir les bons moyens pour le faire pis l'art ben il peut toucher pis rassembler en un seul coup toutes ces choses là (...) (Adam, intervenant)

En apprenant à s'exprimer, les jeunes accèdent à une meilleure connaissance de soi, ce qui a une incidence sur leur identité.

(...) je pense que c'est ça qui va leur avoir servi aussi parce que s'exprimer, c'est se connaître aussi tsé. Il faut pouvoir se connaître puis tsé en société il faut savoir décider pis, dans le projet de groupe justement, le travail d'équipe c'est ça qui ont été obligés d'écouter les autres tsé, de faire des concessions à moment donné. (Martine, intervenante)

L'impact se manifeste vraisemblablement sur le choix de leurs amis également. En ce sens, des intervenants observent que les jeunes tendent à changer leur réseau social ou,

encore, il arrive qu'ils recréent des liens. D'ailleurs, certains reprennent même contact avec leur famille.

À part ça, il y en a que ça l'a aidé à reparler à leurs parents parce que tsé ils faisaient du squeegee ou ils quêtaient (...) pis ils se gelaient (...) pis ça renforcit les liens parents-jeunes là. Tsé parce qu'ils sont fiers «heille j'ai un travail, je fais ça, viens voir [le résultat]» pis tsé ils voient tout (...) ils [les parents] se disent «ah y commence à s'en sortir. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Bref, de telles démarches amènent des transformations chez ces jeunes et ce processus change inévitablement la façon dont ils se perçoivent.

3.2 Image positive de soi : des jeunes confiants et fiers d'eux

Il semble d'abord que la plupart des jeunes en ressortent avec une plus grande confiance en eux. Les intervenants évoquent ce changement avec beaucoup de satisfaction puisqu'il s'agit d'un objectif important de l'intervention.

(...) la confiance en soi, je pense que ça c'est [ce sont les jeunes] qui sont allés en chercher à des niveaux différents pis sur des facettes différentes chacun de leur vie (...) (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Cette confiance découlerait d'un sentiment de fierté qui lui-même serait relié, d'une part, aux nombreux changements qui s'opèrent chez ces jeunes. De plus, comme le précise ici Clétus, la fierté qu'ils éprouvent est intimement liée à l'accomplissement de

quelque chose de concret et que les jeunes ont réussi à faire en se mobilisant et en se prenant en main.

La fierté ben d'avoir accompli quelque chose, la fierté de se bouger le cul tsé. Moi j'en vois aller là, je capote là, tout le chemin qu'ils ont fait pis où est-ce qu'ils sont rendus pis où qu'ils s'en vont, ils savent là. Pis ça il y a personne qui peut t'enlever ça, à part toi-même. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Gaëlle aussi établit un lien entre la confiance qu'ils ont gagnée en cours de route et la fierté qu'ils ont ressentie à la fin de ces projets.

Fierté ben, comme je disais là tantôt là tsé, on est continuellement en train de devenir de plus en plus fiers de nous autres. Il me semble là quand qu'on s'améliore là du côté technique ben on fait des démarches sur différentes choses là pour nous, pour les choses qui nous tiennent à cœur pis toute ça pis qu'on se voit vraiment tsé comme plus allumé tsé plus avancé pis ouais, c'est sûr que ça nous ça nous rend fier pis le produit final que tsé c'est nous autres qui a tout fait (...) (Gaëlle, jeune)

Dans cette perspective, plusieurs intervenants font un parallèle entre le produit final et la fierté que ressentent les jeunes. L'œuvre, le produit tangible que les jeunes parviennent à livrer en bout de piste, est une composante importante, une finalité qui vient renforcer leur fierté et, par le fait même, la confiance en eux.

(...) que ça puisse se traduire par quelque chose de tangible à la fin (...) parce qu'à limite, ils peuvent se regarder dedans [le produit qu'ils ont réalisé] pis dire «heille je l'ai fait, j'étais là». (Adam, intervenant)

Moi je pense que oui. Encore là, il faut qu'il y aille quelque chose de concret, de final pis qu'ils vivent le sentiment de fierté à la fin (...) (Rose, intervenante)

Néanmoins, des intervenants tiennent à préciser que l'objectif de la démarche n'est pas tant de produire une œuvre à la fin, mais bien de faire vivre un cheminement aux jeunes. En revanche, cette démarche ne connaîtrait pas le même dénouement et n'aurait pas le même impact chez les jeunes sans la production d'un objet à la fin. Léonard et Nicolas s'entendent pour dire que le produit final est d'une grande importance et qu'il constitue également l'ingrédient nécessaire pour que la confiance et la fierté surgissent afin de permettre aux jeunes d'évoluer sur le plan personnel.

L'objectif c'est pas de faire [un produit final], l'objectif c'est de se prendre en main, d'améliorer ses conditions de vie pis de construire son avenir (...) Asteure, c'est ben sûr que dans les résultats attendus c'est de produire [une œuvre finale] parce que comment qu'on pourrait leur faire vivre une démarche de prise en charge pis travailler sur leur estime s'ils arrivent même pas au bout à produire quelque chose tsé. (Léonard, intervenant)

L'ensemble de la démarche sert à ça [augmenter leur fierté] pis si ça avait contribué à ne donner ne serait-ce que ça c'est déjà suffisamment, surtout pour cette catégorie là de population (...) (Adam, intervenant)

La fierté que les jeunes éprouvent en fin de projet, lorsqu'ils récoltent le fruit de leurs efforts, interpelle particulièrement les intervenants ayant eux-mêmes fréquenté la rue.

(...) facque ça prend vraiment un bout avant qu'on le voie monter (...) mais quand tu vois le produit fini (...) pis qu'on a passé au travers, c'est vraiment comme tsé «ah wow tsé, c'est nous autres qui a fait ça, c'est ben cool» tsé. (Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

(...) la fierté que ça apporte aux jeunes en voyant le résultat de leurs efforts au bout de la ligne, c'est parce que la plupart sont habitués, voués à l'échec ou le monde tsé les rabaisse tout le temps toute leur vie que là ils voient ce qui sont capables de faire. Facque ça ça valorise beaucoup pis ça donne de la confiance (...) (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Des intervenants, comme Léonard et Rose, notent d'ailleurs que la fierté atteint son plus haut niveau à la fin du projet et parfois même après, lorsque le projet est terminé.

Fierté oui très clair, très clair. Des fois encore plus manifeste après le projet que pendant. Il y a des jeunes tsé qui, pendant le projet, ne se rendaient pas compte à quel point ça avait eu de l'impact sur leur capacité d'être fiers d'eux tsé. (Léonard, intervenant)

Inconsciemment, leur estime pis leur confiance augmente de plus en plus que le projet avance parce que c'est très valorisant ce projet-là (...) facque la fierté qu'ils peuvent avoir souvent ils la vivent vraiment à la fin du projet là (...) (Rose, intervenante)

Pour sa part, Rose estime que la fierté des jeunes tient aussi au fait d'avoir été payés pour effectuer un travail légal. À son avis, une telle démarche apporte davantage de valorisation et un sentiment de fierté plus grand que celui découlant des autres activités associées au mode de vie de la rue.

(...) c'est de leur apprendre que des fois travailler c'est peut-être moins payant, mais au moins tu es fier de toi parce que c'est fait de façon légale pis c'est ben plus valorisant de travailler que de vendre du pot à ton chum d'à côté là. (Rose, intervenante)

La confiance en soi et la fierté représentent des gains très personnels qui, dans un premier temps, viennent améliorer l'image que les jeunes ont d'eux-mêmes. Dans un

second temps, c'est avec cette nouvelle image que les jeunes sont plus enclins à entrer en contact avec les autres.

3.3 Image positive de soi pour les autres

Comme quelques-uns l'ont souligné, cette nouvelle image serait nécessaire parce que les jeunes se doivent de briser des barrières et de se faire voir d'une autre manière par les autres. Ils souhaitent que la société les voie comme des personnes capables d'accomplir des choses et non pas comme des jeunes qui vivent seulement des difficultés.

Être vu comme quelqu'un qui réussit des choses pis que oui il est capable de travailler, il est capable de s'appliquer, oui il a des buts dans sa vie pis il peut s'appliquer (...) (Morbid, jeune)

Rose, tout à fait du même avis, reprend, les paroles d'un jeune ayant participé à son projet alors qu'il voulait lui faire comprendre combien il était important pour lui de se faire voir autrement par les autres.

(...) tsé au lieu de vouloir asteure casser des vitres ben asteure ils protègent ces vitres là tsé (...) au lieu de vouloir détruire, ben maintenant ils veulent construire en beauté là. (Rose, intervenante)

Joëlle, pour sa part, souhaite que les gens comprennent, en voyant ces jeunes, que ces derniers ne sont pas si différents d'eux et qu'ils sont capables de faire quelque chose de leur personne.

(...) je pense qui vont se rendre compte, à moment donné, que tsé on est pareil comme eux autres, on est juste différent d'habillement là pis de mentalité mettons là. Tsé on n'est pas plus méchant qu'eux autres, on est capable de faire de quoi pareil pis tsé je pense que ça va juste les aider à ce que le monde voie qu'on est pareil là qu'eux autres là, on n'est pas des loques humaines. (Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Or, cette image positive, si précieuse pour les jeunes, est elle-même tributaire de la façon dont les projets et les jeunes qui y participent sont exposés à la société.

3.4 La visibilité sociale

Ces projets, dont découlent des animations et des réalisations et qui conduisent à la médiatisation visant à couvrir le dévoilement des œuvres, comportent évidemment une part importante de visibilité. Certains jeunes ne sont pas confrontés qu'à leur nouvelle image d'eux-mêmes, mais doivent aussi faire face aux autres, en l'occurrence au grand public. Dans ce processus, la transformation du regard des autres est donc une étape importante, une composante de l'intervention en quelque sorte.

Pis là ben en plus, ça montre une image des jeunes de la rue positive pour une fois. Tu passes dans le journal, au moins tu n'as pas fait de niaiseries, c'est quelque chose de positif. Facque le monde au moins y dise «ah il y a de quoi à faire avec eux autres». (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

La visibilité comporte cependant des enjeux importants que certains répondants voient d'un bon œil tandis que d'autres y trouvent des pièges non négligeables à considérer.

3.4.1 *Le côté positif*

Certains répondants sont d'avis qu'il est important pour les jeunes qu'ils se fassent voir. Ils peuvent ainsi se faire reconnaître et se sentir fiers d'eux. Ce point de vue est notamment celui d'une jeune, Marie-Soleil.

Je suis une personne qui a besoin beaucoup de se faire reconnaître. Je suis une personne assez fière, je suis une personne qui aime qu'on la regarde (...) j'aime ça. (Marie-Soleil, jeune)

Stane partage ce point de vue et ajoute qu'il était fier d'être vu par les autres parce qu'il avait fait, pour une fois, quelque chose de bien.

(...) ça c'est du nouveau tsé, de pas se faire filmer parce que je suis en train de faire de quoi de croche, mais c'est le contraire tsé c'est (...) «regardez-moi là, je passe pas à la télé parce que je m'en vais en prison» (...) (Stane, jeune)

Léonard, un intervenant, estime que la visibilité crée des occasions pour faciliter l'interaction entre les jeunes et la société. En effet, ces moments d'échanges viendraient modifier la façon dont ils se perçoivent mutuellement.

Ensuite de ça, il est clair qu'avec ce projet-là, on souhaite réduire les préjugés face aux jeunes de la rue et c'est un petit peu ça. Ben dans le même sens de créer des contextes où des gens de la population en général peuvent être en contact avec ces jeunes là et échanger avec eux autres (...) (Léonard, intervenant)

3.4.2 *Le côté négatif*

Par contre, tous les jeunes ne souhaitent pas se faire voir par les autres. C'est le cas de Simon, notamment, qui mentionne ne jamais avoir désiré se faire voir et qu'il aurait préféré passer inaperçu.

Visibilité sociale, ça aussi on n'a jamais souhaité être vus. Comme quand qu'il y avait des entrevues, à parler en avant des choses comme ça, on n'était pas loin de tous se cacher en arrière, on voulait tous se cacher. Visibilité, on ne cherchait pas vraiment ça (...) on n'a jamais cherché à être visibles. (Simon, jeune)

Des intervenants, comme Albatros, appuient le point de vue des jeunes tels que Simon qui considèrent que ce ne sont pas tous les participants qui souhaitent s'exposer.

(...) parce que les jeunes ils n'ont pas envie nécessairement d'être vus pis d'être perçus comme des jeunes de la rue. Ça les fait chier parce que ce n'est pas la réalité, ce n'était pas [des] jeunes de la rue pis se faire dire «ah ben regarde encore, financement du gouvernement d'un projet x, on s'en sort de la rue», c'est complètement faux tsé. (Albatros, intervenante)

Si la visibilité n'est pas toujours souhaitable, comme le souligne Albatros, c'est qu'elle peut contribuer à faire de la fausse représentation à l'égard des jeunes et du message que ces projets souhaitent diffuser.

3.4.3 Pour les bonnes raisons ?

Il faut d'abord préciser que la visibilité comporte, pour les organismes, l'avantage de favoriser leur auto-financement. Léonard est d'ailleurs l'un de ces intervenants qui attribuent à la visibilité le moyen de créer un rapport égalitaire avec les jeunes qui, d'abord, reçoivent de l'aide par l'entremise des projets et qui, en retour, donnent à l'organisme la possibilité d'être vu et considéré pour de nouveaux financements.

Donc, pour nous autres, c'était vraiment une façon pour dire à ces jeunes là ben non seulement vous vous prenez en main pis vous faites un bout dans votre vie, mais vous permettez à [l'organisme] d'aller chercher son auto-financement. Facque je crois qu'à travers ces pratiques là on établit beaucoup le rapport égalitaire avec les jeunes (...) (Léonard, intervenant)

L'enjeu de la pérennité des organismes est majeur en effet, comme en témoigne Léonard. Néanmoins, sur un autre plan, des intervenants, comme Annabelle, éprouvent un certain malaise à ce que la visibilité doive passer, dans un premier temps, par les émotions pour ensuite inciter au financement.

Facque je pense que c'est important d'exposer pis que le monde le voit, mais moi personnellement je trouve ça plate de jouer sur la corde sensible pour aller chercher de l'argent, ça je ne trouve pas ça nécessaire là. Surtout que c'est des jeunes qui, à la fin du projet, tu pourrais peut-être même pas dire que c'est des jeunes qui ont été dans la rue. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Un intervenant va même jusqu'à dire que ces projets ne sont pas toujours financés pour les bonnes raisons et c'est d'ailleurs pourquoi il éprouve des difficultés avec le concept de visibilité sociale.

(...) tsé parce que je ne sais pas combien moi j'ai vu de promoteurs qui sont passés dans le décor depuis le temps qu'ils venaient en fait se dorer la cause sur le bord des jeunes de la rue. (Adam, intervenant)

Au sujet de la visibilité, les répondants entretiennent donc des points de vue différents avec, d'un côté, des jeunes qui souhaitent être vus et qui en retirent une grande fierté et, d'un autre côté, d'autres jeunes notamment qui ne veulent pas être reconnus comme étant des jeunes de la rue. Il faut dire que les médias qui couvrent ces projets ne mettent pas toujours les jeunes en valeur, ce qui peut leur faire vivre des déceptions. En revanche, ils jouent un rôle important et la visibilité qu'ils peuvent donner aux projets peut aussi, en retour, assurer leur pérennité. Quoi qu'il en soit, la visibilité reste un moyen que les organismes peuvent utiliser pour mettre en relation les jeunes avec la société qui les entoure, un prétexte en fait pour les aider à renouer avec la communauté.

3.5 Renouer avec la communauté et briser les préjugés

Bien entendu, cette dernière étape ne s'actualise qu'à la fin de la démarche et celle-ci prend une importance différente dans la vie des jeunes selon les projets développés. La permanence de l'objet réalisé favoriserait, selon Léonard, le contact entre les jeunes et la société.

Pis, pour nous autres [le médium], c'était vraiment quelque chose qui était à la fois marginal, mais aussi quelque chose qui dure. Ce sont [des produits qui] durent des années, des décennies. Donc, pour nous autres, c'était important de faire quelque chose de permanent. (Léonard, intervenant)

Dans cette perspective, des jeunes et d'anciens participants, maintenant devenus intervenants, évoquent eux aussi que la notion de permanence de l'objet a son importance parce qu'elle permet en fait de laisser une trace concrète dans la communauté.

(...) [notre œuvre] va peut-être être encore là dans 300 ans tsé pis le monde vont parler «heille en l'an 2000» tsé c'est de laisser sa trace. Moi c'est ça qui m'a allumé, cé que wow, j'peux faire de quoi sans me faire arrêter par la police (...) (Stane, jeune)

Pis c'était pour me prouver à moi-même que tsé [l'œuvre] qu'on a fait au centre-ville, dans vingt ans, je vais pouvoir me promener avec ma petite ou mon petit pis «heille regarde, c'est moi qui a fait ça là pis en telle année». Pis tsé ça reste. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Pour d'autres jeunes, l'expérience leur a permis de s'identifier aux médiums en quelque sorte et, de manière générale, aux artistes pour, ainsi, se sentir comme faisant partie intégrante de la société qui les entoure.

(...) il y a du monde qui se sont sentis plus appartenir à quelque chose tsé leur médium ou aux artistes tsé appartenir à quelque chose dans la société, aux artistes ou qu'est-ce qu'il cherchait dans la vie pis ils se sont trouvés tsé. (Luc, jeune)

Par contre, pour que des liens puissent véritablement s'établir avec la communauté, il semble que cette dernière doive faire partie des cibles de l'intervention, au même titre que les jeunes accompagnés, pour aider ceux-ci à s'exprimer et à prendre leur place.

Les intervenants associés à ce genre de projets ont donc aussi un rôle à jouer face à la société qui consiste d'abord à faciliter les liens et à créer des ponts entre les jeunes et la communauté.

Je pense que d'être intervenant, quand qu'on choisit d'être intervenant, je trouve qu'on a énormément de responsabilités qui s'y rattache, je pense que d'être intervenant c'est une responsabilité sociale. (Léonard, intervenant)

Ce qui fait que les intervenants chez nous sont à la fois doivent être un hybride entre un psychologue pis un sociologue. Si je travaille simplement avec un des jeunes qu'on rencontre pis je ne travaille pas avec l'ensemble de la société qui contribue à l'exclure et à bafouer ses droits (...) je crois vraiment qu'on travaille en vase clos. (Léonard, intervenant)

Ces propos de Léonard laissent à penser que les intervenants ont, face à la communauté, un rôle d'éducation quant à la réalité que vivent les jeunes participants et face à leurs capacités. De nombreux répondants observent d'ailleurs que c'est ainsi que peut s'opérer le changement, considérant que ces projets contribuent à changer l'image que la société a de ces jeunes et à réduire les préjugés qu'elle peut entretenir à leur endroit. Parmi ces répondants, Morbid met bien en contexte ce que le projet tente de faire pour éduquer la société sur les participants.

(...) tsé ça brise des préjugés pis que les gens peuvent nous voir d'une autre façon que des estis de rebelles qui font chier leurs parents, qui se font mettre dehors parce qu'ils sont mongoles, qu'ils se gèlent, qu'ils font chier tout le monde, qu'ils se font attraper par la police, qu'ils vendent de la drogue blablabla genre qui veulent rien savoir de rien faire tsé. (Morbide, jeune)

À titre d'illustrations, les jeunes racontent que les projets auxquels ils ont participé leur ont donné l'opportunité, que certains d'entre eux n'avait jamais eue auparavant, de dialoguer avec différents membres de la communauté : religieuses, maires, personnes âgées, artistes, familles, enfants, jeunes malades et leurs parents. Ces mises en relation favorisent la diminution de préjugés selon certains répondants. Trois d'entre eux, liés à des projets différents, se sont exprimés sur cette question.

(...) qu'il y avait du monde [les jeunes participants] qui était artiste là-dedans pis qu'il était capable d'animer des fêtes de quartier pis tout ça tsé, ça faisait briser des barrières là. Tu vois une punk qui maquille un enfant, normalement ça ne se ferait pas, mais là c'est comme les barrières tombaient (...) pis c'était vraiment le fun pour ça. (Luc, jeune)

(...) parce que ce n'est pas juste d'être en contact avec des punks dans rue, c'est aussi d'être en contact (...) avec je ne sais pas moi le maire [de la ville] qui débarque au centre de jour pour rencontrer les jeunes, ben ça leur permet d'avoir accès au maire alors que d'habitude c'est plutôt rare qui peuvent le faire tsé (...) (Léonard, intervenant)

C'était beau de voir un enfant malade avec un jeune qui était issu du milieu de la rue pis un parent qui échangeaient tsé. Tsé c'est deux personnes là qui ne se seraient probablement jamais croisées dans la rue tsé. Le parent [de l'enfant] malade, il aurait peut-être jamais arrêté pour un jeune de la rue tandis que là, le contexte était différent, était propice (...) (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

De plus, ces liens qui, peu à peu, s'établissent entre les jeunes et la communauté seraient facilités par les médiums utilisés dans le cadre de ces projets. En effet, un intervenant souligne que l'art a cet avantage de pouvoir lier les gens en les mettant en contact avec leur univers affectif. Par le biais de l'art, les jeunes travaillent sur leur manière de dire les choses pour ensuite entrer en contact de façon plus adéquate avec divers représentants de la communauté. Quelques intervenants insistent cependant sur le fait que les jeunes doivent, en premier lieu, expérimenter leurs nouvelles habiletés sociales en petit groupe, que certains comparent à une micro-société, afin qu'ils puissent tout d'abord s'évaluer avant de faire face à la société. Adam exprime bien cette idée voulant que les jeunes doivent apprendre à s'exprimer plus adéquatement avant de renouer avec la communauté.

(...) je vais leur apprendre à dire ce qu'ils ont à dire sans qu'ils soient obligés de tirer une brique dans une vitre parce que qu'est-ce qui font, c'est tirer une brique dans une vitre. Pis quand tu tires une brique dans une vitre, ben après ça tu le cries à travers des barreaux ton affaire (...) (Adam, intervenant)

Sachant qu'en bout de piste les intervenants se concentrent sur les projets de vie des jeunes, en souhaitant qu'ils puissent ainsi poursuivre leur chemin dans la société tout en arrivant à s'impliquer et à s'engager davantage, nous avons demandé aux répondants de dresser un portrait général des projets de vie des jeunes après avoir vécu une expérience liée aux médiums artistiques.

4. Les projets futurs

De la même manière que ces jeunes arrivent dans les projets avec un bagage et des parcours différents, élément que nous avons constaté dans les débuts de l'analyse, les projets de vie qu'ils élaborent à la fin de leur expérience sont aussi très variés. Ainsi, ce ne sont donc pas tous les jeunes qui poursuivent dans le domaine artistique.

4.1 L'art : métier ou passe-temps ?

De prime abord, les jeunes qui participent à ces projets sont généralement des personnes qui aiment les arts. Comme le soulignent des intervenants, ces projets permettent aux jeunes de faire, en quelque sorte, un stage de sensibilisation et d'expérimentation leur servant à vérifier s'ils veulent faire des arts une carrière ou bien un passe-temps.

C'est soit que ça leur a permis de se rendre compte qu'ils adorent les arts, mais qu'ils en feraient pas un métier parce que c'est très demandant pis qu'ils ont trouvé autre chose qui pouvait les passionner tout en gardant les arts comme passe-temps ou ils ont vraiment trouvé que c'était ça, ils se sont enlignés vers un domaine ou veulent s'enligner vers ce domaine-là (...) (Martine, intervenante)

De surcroît, certains développent, comme l'explique Arthur, une passion qui se transforme en un désir d'en faire un travail.

(...) mais il fallait que je trouve de quoi absolument sinon c'est une question de vie ou de mort peut-être là de trouver de quoi d'artistique sinon ben sinon ben je perdrais mon sens artistique pis je sèmerais du plate pis cé ça. (Arthur, jeune)

Toutefois, même si les jeunes manifestent un intérêt marqué pour les arts, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils veulent tous étudier ou travailler dans ce domaine. En effet, certains jeunes comme Simon désirent continuer à pratiquer un art, mais à titre de passe-temps seulement.

(...) je pense que j'ai toujours aimé ça les arts. Je n'en ferai peut-être pas un métier, mais j'ai toujours aimé ça au fond de moi-même. (Simon, jeune)

Ainsi, certains répondants affirment que les projets peuvent servir de tremplin pour faire quelque chose qui ne sera pas nécessairement lié au domaine artistique.

Ah ouin, ça crée des artistes façon de parler ou si ça tsé, y découvrent qu'ils ont un talent facque ils y en a qui veulent l'exploiter, ils y en a que c'est pas du tout leur genre, que c'était juste un tremplin tsé le temps de se stabiliser dans leur vie pis tout là. (Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Quoi qu'il en soit, il semble qu'après avoir vécu cette expérience, plusieurs jeunes retournent aux études ou se trouvent un emploi.

4.2 Finir son secondaire ou se spécialiser

Il s'avère en effet que, suite à leur participation, plusieurs jeunes décident de retourner aux études, que ce soit pour terminer leur secondaire ou pour se spécialiser dans un

domaine particulier. Noémie est l'une d'entre eux qui aspire retourner aux études prochainement comme elle vient de terminer le projet depuis peu de temps.

Ben là, pour l'instant, je suis pas mal comme en stand by facque je vais finir mon secondaire, mais après ça j'aimerais ça aller à l'école en arts facque je vais pouvoir me resservir de tout. (Noémie, jeune)

Marie-Soleil précise, pour sa part, que plusieurs jeunes retournent aux études, non seulement pour terminer leur secondaire, mais aussi pour poursuivre des études post-secondaires.

(...) le dernier groupe, il y en a une qui est en arts pis en musique à l'université, il y en a une autre qui est au cégep (...) après il y en a un autre que lui est retourné à l'école ici pour finir son secondaire, il y en a un autre qui est en train de finir son secondaire. Il y en a un qui continue à faire de la caméra amateur pis il est en studio encore (...) (Marie-Soleil, jeune)

Les intervenants observent aussi que le retour aux études constitue l'un des premiers projets de vie des jeunes après leur passage dans ces projets avec l'intention, pour plusieurs, d'obtenir leur diplôme d'études secondaires ou, encore, d'entreprendre des études parfois liées au monde des arts.

Les autres c'est ça sont rendus premièrement à finir leur secondaire avant de s'orienter facque je ne pourrais pas te dire, mais d'après moi, ils vont s'en aller pas mal dans le domaine artistique quand même quelque chose en lien avec ça sinon ils gardent une passion c'est sûr. (Martine, intervenante)

Martine pousse un peu plus loin sa réflexion en affirmant que les études réalisées doivent mener vers un futur métier pour éviter que les jeunes ne retombent dans leurs anciens *patterns* associés au mode de vie de la rue.

(...) mais c'est ça, juste le secondaire c'est que tsé super, tant mieux, tu es rendu là, mais c'est ça y reste comme la petite étape de c'est qu'est-ce que je veux vraiment faire après pour pas retomber justement dans merde, je sais pu où est-ce que je suis rendu tsé. (Martine, intervenante)

En terminant les projets, d'autres jeunes se dirigent, pour leur part, vers le marché du travail.

4.3 Se trouver un emploi

Des jeunes s'orientent directement vers le marché du travail, soit parce qu'ils ne veulent pas compléter leurs études ou qu'ils ne souhaitent pas se spécialiser dans un domaine en particulier. Ils sont cependant moins nombreux que ceux qui retournent aux études. Qu'ils veulent, dans un premier temps, retourner aux études ou non, plusieurs jeunes souhaitent travailler dans le domaine social en particulier, et ce, dans le but de pouvoir aider leur prochain. Simon est l'un de ceux qui voudrait œuvrer auprès de jeunes comme lui plus tard.

Je voudrais travailler avec l'adolescence dans le milieu communautaire (...) j'ai toujours voulu travailler dans le milieu social, mais c'est parce que

l'adolescence, je pense que je peux apporter quelque chose, mon vécu, parce que j'ai pas un vécu facile (...) (Simon, jeune)

C'est donc dire que ce ne sont pas tous les jeunes qui désirent avoir un emploi qui soit en lien avec le domaine artistique. Néanmoins, quelques-uns s'orientent dans cette direction. Ceci est le cas notamment de Stane qui est devenu un intervenant, plus particulièrement un aide-technique, dans un projet lié aux médiums artistiques.

(...) ça m'a amené à être rendu aide-technique moi aussi au fil du temps. Parce que ça c'est pour moi c'est grandiose, c'est valorisant parce que ma passion qui m'a été transmise, je peux continuer à le faire moi aussi tsé avec les nouveaux jeunes. (Stane, jeune)

Rose, une intervenante, évoque elle aussi quelques exemples qui confirment, comme Stane l'a fait, que certains jeunes restent liés de très près au domaine artistique.

Après ça il y a du monde (...) qui se sont trouvés un emploi régulier, qui sont rendus gérants dans les endroits où est-ce que nous autres on achète notre matériel. C'est incroyable les effets de ce projet-là. (Rose, intervenante)

Ainsi, ces jeunes se tournent parfois vers le même médium que celui qu'ils ont expérimenté dans le cadre des projets auxquels ils ont participé tandis que d'autres se dirigent plutôt vers d'autres formes d'arts. Pour sa part, Luc souhaite poursuivre ses études dans le but de se spécialiser afin de pouvoir ensuite démarrer sa propre entreprise.

Ben là, pour l'instant, c'est finir mon secondaire, mais tsé, toute suite quand j'ai fini mon secondaire là, je prépare mon démarrage d'entreprise pis tsé je vais

faire toute suite après un cours de caméraman pis de me partir ça en même temps. (Luc, jeune)

Des intervenants apportent cependant quelques nuances voulant que le retour des jeunes à l'emploi ne soit pas absolument primordial à leurs yeux. Le plus important, à leur avis, reste que ces jeunes puissent avoir un projet de vie comme le rapporte Annabelle.

Tu n'es pas obligé d'aller sur une job. Ce n'était pas obligé de t'en aller [dans le même médium artistique]. C'est de te trouver un projet de vie (...) pis [tous les jeunes] avaient un projet de vie. Le monde savait où est-ce qu'il s'en allait à peu près. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Par ailleurs, malgré que certains jeunes souhaitent pouvoir se trouver un emploi qui soit lié à leur expérience, tous ne sont pas en mesure d'y parvenir. Le fait est qu'il n'y a pas toujours de perspectives d'avenir liées au domaine artistique qu'ils ont expérimenté, en particulier dans le cadre de ces projets.

4.3.1 Perspectives d'avenir liées aux médiums artistiques expérimentés

Certains intervenants déplorent le manque d'opportunités liées à l'emploi chez les jeunes qui complètent ces projets. Parmi les médiums qui sont exploités, certains n'offrent que peu de chance de se placer directement dans ce même milieu artistique.

(...) parce que faire [ce médium], c'est pas vrai là qui a un marché pour ça là, c'est complètement faux facque tsé on crée de l'espoir à des jeunes (...) pis s'ils

sont pas engagés dans un projet comme le nôtre dans un autre région, ben les acquis vont se perdre tsé. (Albatros, intervenante)

Pour faire face à cette situation, certains organismes ont mis en place des mesures permettant aux jeunes de poursuivre l'expérience qu'ils ont vécue afin qu'ils puissent ainsi maintenir leurs acquis. Léonard explique comment l'organisme pour lequel il travaille a permis à des jeunes de continuer à œuvrer dans la même sphère d'activités.

Le projet a tellement évolué qu'on a été obligé de créer un autre organisme qui ne fait que ça (...) et puis eux, à l'intérieur de leur fonctionnement, ils ont des jeunes qu'ils maintiennent à l'emploi qui ont déjà passé dans nos projets. Facque ça nous permet d'avoir une banque d'aide-techniques disponibles et qualifiés qui peuvent nous aider ponctuellement. (Léonard, intervenant)

Afin de mettre à la disposition des jeunes davantage d'opportunités, des organismes ont plutôt décidé d'offrir d'autres types de projets en lien avec les médiums artistiques, tels le cirque ou la musique, ou non, comme c'est le cas de l'école de la rue. Adam explique ici qu'il est important de travailler avec les jeunes afin que ceux-ci aient des alternatives connexes au domaine des arts qui leur permettront de survivre s'ils voudraient, ultérieurement, vivre de leur art.

Facque tsé, si j'arrive à les orienter sur un secteur connexe dans lequel ils ont au moins une partie de leurs talents qui peut-être là, ben n'importe quoi qui est encore cohérent avec la démarche. Mettons tu dis moi je veux être muraliste, mais tu n'arrives pas à pogner un contrat de mural ni à faire un truc sur le bord, mais tu rentres dans le département de la peinture dans une quincaillerie ben câline, le six mois que tu vas faire là ou le un an que tu vas faire là cé pas du temps perdu, tu vas avoir appris à maîtriser le produit pis ton médium d'un autre point de vue. Tu vas savoir qu'est-ce qui coûte pis quand que tu te fais avoir pis plein de choses qui vont quand même être utiles plus tard. (Adam, intervenant)

4.4 D'autres projets possibles

Puis, au-delà de l'école et de l'emploi, les répondants nous ont fait connaître aussi d'autres projets que pouvaient avoir les jeunes. Pour un jeune, cela passe par l'achat d'une maison à la campagne alors qu'un autre caresse l'idée de créer une murale au centre de jour qu'il fréquente. Nous avons su également que les finissants souhaitent parfois aussi partir en voyage pour aller rejoindre un membre de la famille à l'étranger ou, encore, pour aller faire de la coopération internationale. Gaëlle fait partie de ces jeunes qui désirent réaliser une autre forme de projets. Par le biais d'un programme issu du Carrefour Jeunesse Emploi et s'adressant à des jeunes n'ayant pas terminé leurs études secondaires, Gaëlle voudrait collaborer à un programme d'aide humanitaire dans un pays à l'étranger.

En faite là, j'ai comme appelé au Carrefour Jeunesse Emploi pis j'aimerais ça faire partie du projet Eldorado si c'est possible (...) c'est un projet qu'ils ont dans le fond. Eux autres y vont faire de l'aide humanitaire au Guatemala.
(Gaëlle, jeune)

De concert avec les jeunes, les intervenants travaillent à ce que ceux-ci se trouvent un projet de vie afin qu'ils ne retournent pas vers le mode de vie dans lequel ils évoluaient auparavant soit celui de la rue. L'école, l'emploi, le démarrage d'une entreprise ou encore d'autres projets personnels sont toutes des avenues valables tant et aussi longtemps que les jeunes se mobilisent pour élaborer leurs projets de vie futurs, en lien ou non avec le domaine artistique. Ceci correspond d'ailleurs aux mots que les

répondants prennent pour décrire les projets auxquels ils ont participé. Ces derniers les qualifient en effet de tremplin, de réveil, de pont, de balancier, de premier pas, de première *go*, des expressions qui traduisent toutes bien l'idée que les projets liés aux médiums artistiques ont d'abord pour objectif d'initier un mouvement. Cette mise en action provoquerait un élan et susciterait une volonté de se prendre en main, mais surtout elle permettrait d'amorcer une transition entre le passé et le futur. Il semble donc que ces projets apportent beaucoup dans la vie des jeunes qui y participent.

4.5 Des expériences qui donnent de bons résultats auprès des jeunes

Il semble donc que ces expériences soient bénéfiques pour les jeunes qui y participent. Quelques répondants en particulier ont voulu apporter des précisions sur ce point. Gaëlle, notamment, insiste sur le fait que le projet lui a permis de se mettre en lien avec d'autres ressources qui pouvaient l'aider. Pour Simon, son projet de retourner aux études et sa volonté de se trouver un emploi sont la preuve, à son avis, que le projet l'a aidé. Arthur nous renvoie, quant à lui, à un principe fondamental. Il considère en effet que le processus de création menant à la réalisation d'une œuvre lui a permis de trouver un sens à son existence. Puis, d'après Macha, même s'il arrive parfois que les jeunes retournent vers un mode de vie lié à la rue, le projet leur donne néanmoins une chance de changer et surtout un bagage qu'ils ne perdront jamais.

Si mettons après le projet tu rechutes (...) ce que tu as acquis dans le projet ce n'est pas perdu là, tsé tu l'as emmagasiné pareil ce bagage là. Facque tu vas t'en

servir un jour ou l'autre pis ça va t'aider un jour ou l'autre. Ça te donne au moins la chance de pouvoir t'en sortir tsé (...) (Macha, jeune)

Chez les intervenants, nous avons aussi Rose qui souhaite nuancer une expression bien souvent utilisée pour témoigner des bons résultats de ce genre de projets, celle qui dit que les jeunes s'en sortent. Il serait plus juste, à son avis, de dire que ces projets permettent aux jeunes de faire un pas de plus dans la bonne direction, les conduisant à se prendre en main, à se mobiliser pour compléter les projets et à élaborer un projet de vie. Pour Léonard, les résultats attendus, tels qu'ils sont formulés dans les demandes de financement, lui importent peu puisque ce n'est pas ce qui est le plus important à ses yeux.

(...) je ne dis pas que ça fonctionne à cause d'un résultat, je dis ça parce que le gouvernement nous demande tsé c'est quoi les résultats, tant de jeunes qui retournent aux études, tant de jeunes, ça je m'en fous je ne sais pas même le calcul, je pourrais le faire, pour moi ce n'est pas important. (Léonard, intervenant)

Pour lui, le plus important, c'est que les jeunes se connaissent davantage. Il y a aussi Annabelle qui considère que ces projets aident les jeunes à normaliser leur rythme et leur mode de vie. Ils deviennent plus raisonnables en fait à son avis. Clétus, quant à lui, confirme que peu de jeunes décrochent de ces projets, ce qui représente, à ses yeux, un indicateur de succès extrêmement satisfaisant. Plus personnellement, celui-ci indique que sa participation à un tel projet l'a fait changer de voie drastiquement sur le plan professionnel et que son expérience lui a permis de se réveiller tout en reprenant confiance en lui. De plus, parce qu'il a fréquenté la rue et aussi qu'il est maintenant un

intervenant, il souligne qu'il devient un exemple pour ces jeunes en leur montrant qu'il est possible de s'en sortir.

Pis tsé, je leur démontre aussi que je m'en ai sorti facque si je m'en ai sorti, tout le monde peut s'en sortir. On a le droit tous à une deuxième chance dans vie.
(Clétus, intervenant ayant fréquenté la rue)

Dans leur évaluation des retombées de ces projets, ces répondants semblent s'appuyer sur des indicateurs très différents pour montrer qu'ils sont positifs. Amorcer un mouvement, apprendre à mieux se connaître, démontrer un désir de changer, trouver un sens à son existence constituent pour certains des acquis fondamentaux, plus importants encore que ne pourraient l'être le retour aux études ou à l'emploi, même si plusieurs des jeunes participants parviennent à réussir de telles transitions. Dans cette perspective, il nous apparaissait d'autant plus pertinent de sonder les répondants, encore davantage, sur la façon dont ils conçoivent les finalités de l'intervention.

5. Des précisions sur les finalités de l'intervention

Pour encadrer cette démarche, puisque la finalité d'une intervention constitue en soi un concept assez vaste, nous avons demandé à l'ensemble des répondants si, selon eux, ces projets favorisent la (ré)insertion, l'intégration ou la participation sociale des jeunes. Nous avons choisi ces thèmes parce qu'ils font partie du vocabulaire normalement employé pour décrire les objectifs de ces projets.

5.1 La pratique liée aux médiums artistiques : favorise-t-elle la (ré)insertion,

l'intégration ou la participation sociale ?

5.1.1 Favorise-t-elle la (ré)insertion sociale ?

Des jeunes en grande partie, mais aussi des intervenants ayant fréquenté la rue, ont mentionné que ces projets aident les participants à se (ré)insérer dans la société. À leur avis, la réinsertion tient au fait que les jeunes puissent revenir dans le système et accomplir quelque chose leur démontrant qu'ils existent. À cela, les jeunes ajoutent que les projets les aident également à les rendre plus autonomes et à quitter des lieux de dépendance tels que la consommation. Pour sa part, Macha considère que la réinsertion implique qu'il y ait une transition entre deux modes de vie.

Ben réinsertion, c'est comme une transition. C'est un pont entre une situation de vie puis une autre (...) ça te réintègre tsé à la société qui n'a pas les problèmes que tu as mettons, (...) c'est que réinsertion, on dirait c'est déjà qui est correct, ça fait passer par un méchant détour pis là tu vas revenir correct, tsé je le vois comme ça. (Macha, jeune)

Des intervenants s'accordent aussi avec le terme (ré)insertion, considérant qu'il fait écho aux interventions qu'ils initient dans le cadre des projets visant à susciter la mobilisation des jeunes et à les aider à trouver un sens à leur vie.

(...) réinsertion sociale, c'est sûr que c'est savoir où est-ce qu'on s'en va sans trouver un sens à sa vie parce qu'on cherche peut-être ça toute notre vie là, mais de savoir où est-ce qu'on s'en va (...) (Martine, intervenante)

Chez les intervenants ayant fréquenté la rue, la (ré)insertion sociale implique, entre autres choses, de devenir un citoyen honnête, de s'exprimer, d'évoluer sur le plan personnel et professionnel, d'être capable de faire quelque chose, de maintenir un emploi, d'avoir des habiletés liées au travail et de retourner dans le système. Cependant, Annabelle soutient que la (ré)insertion passe d'abord par le fait d'avoir un projet de vie, un élément sur lequel apparemment les intervenants insistent beaucoup.

(...) c'est une réinsertion parce que c'est un projet de vie, c'est le but de ça, qu'ils aient un projet de vie, qui se passe quelque chose, qu'ils reviennent dans un beat de payer un loyer, de rentrer travailler, de faire un budget, de gérer des comptes, de gérer un budget. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Toutefois, les répondants ne se sentent pas tous à l'aise avec ce terme. Des jeunes ainsi que des intervenants ne croient pas que la (ré)insertion soit une finalité acceptable parce qu'elle demande de se conformer à la société et d'adhérer à tout ce qui y est prôné. Ils ne voient pas en fait la nécessité de se (ré)insérer et préfèrent conserver leur statut de marginaux. C'est pourquoi, ils ne veulent pas réellement être (ré)insérés dans la société comme le souligne Albatros.

(...) en aucun moment donné on mise la réinsertion sociale [dans le cadre] pis c'est parce que moi ça existe pas la réinsertion tsé la société, c'est un ensemble d'individus avec des valeurs toutes croches actuellement, facque je ne suis pas sûre que moi j'ai envie d'être associée à la société (...) (Albatros, intervenante)

Certains intervenants estiment même que ce terme évoque l'idée que les jeunes ne sont pas capables de fonctionner dans la société et n'en font plus partie ce qui, à leur avis, est totalement faux. Léonard se permet d'expliquer pourquoi.

Pis pour moi, insertion vient insérer quelque chose. C'est comme s'il y avait un espace, une fente qui était très mince pis qu'il faut essayer de s'arranger pour que ça fitte dedans. Pour moi ça fait ça insertion (...) (Léonard, intervenant)

Dans la même logique, Arthur affirme que la notion de (ré)insertion sociale s'applique à des prisonniers, ce qui n'est pas le cas pour des décrocheurs ou des personnes qui ne sont plus aux études comme, par exemple, les jeunes qui participent à ces projets. À son avis, ce concept appose une étiquette sur les jeunes. Joëlle renchérit sur les propos d'Arthur en expliquant que ce terme fait davantage référence à la situation des détenus et non à celle des participants.

(...) parce que je suis pas comme les autres, j'aurais besoin de faire partie de quelque chose qui m'insérerait dans la société tandis que j'en fais partie tout autant que n'importe qui tsé (...) c'est comme une étiquette d'un handicap qui est pas là tsé (...) (Arthur, jeune)

(...) tsé l'insertion sociale nananan tsé c'est des affaires de prison là tu comprends tu ou d'asile là. Eux autres ils ont besoin d'insertion sociale, eux autres ils ont besoin de se racheter dans la société. Nous autres, on est des décrocheurs ou ben des personnes pas aux études tsé. (Arthur, jeune)

(...) je trouve les termes bizarres de réinsertion ou c'est comme tsé tu vas réinsérer un détenu genre dans société tsé, un détenu comme, on est pas [ça] non plus, je le sais pas, c'est juste les termes qui sont bizarres (...) (Joëlle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Il reste toutefois que ce terme est utilisé dans le cadre de ces projets et dans le langage souvent utilisé par les intervenants parce que la (ré)insertion fait partie du vocabulaire utilisé dans les programmes gouvernementaux qui sont à la source du financement de ces projets.

(...) pis le but au niveau du gouvernement, c'est qu'on les réinsère socialement. C'est de se trouver une job, un projet de vie, c'est qu'ils ne soient pas dans la rue, c'est qu'ils aillent mieux sur leur milieu de consommation, c'est qu'ils se stabilisent, qu'ils aillent un appartement, qu'ils fassent leurs affaires. (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Pour ceux qui n'adhèrent pas à cette expression, ils peuvent accorder plus de sens au concept d'intégration sociale.

5.1.2 Favorise-t-elle l'intégration sociale ?

Quelques jeunes seulement considèrent que les projets les ont aidés à s'intégrer socialement. L'un de ces jeunes, Noémie, fait référence au fait de faire partie de la société tout en se distinguant en étant différent, mais en ne dérangeant pas personne. Pour d'autres, comme Morbid, l'intégration dans la société implique d'y revenir, mais cette fois, d'une manière différente, et ce, en apportant des changements à ses attitudes et ses comportements.

(...) tu réintègres, tu retournes dans société d'une façon différente de quand tu étais dedans, avant de la quitter tsé. Tu y vas de ton plein gré en réapprenant des choses (...) d'apprendre à vivre là-dedans pis de vivre dans société (...) pis quand tu t'intègres ben là tu as de l'adaptation à faire parce que c'est clair que

tu as pogné des plis genre en sortant de la société, même si la société est pleine de plis (...) tu te réadaptes pis faut que tu changes qu'est-ce qui a fait que tu t'es mis dans marde en sortant de la société (...) (Morbid, jeune)

En contrepartie, cette expression ne fait pas de sens pour plusieurs autres répondants. Pour sa part, Rose estime que l'intégration n'est pas une finalité valable parce que, de prime abord, ces jeunes ne sont pas ceux qui n'ont pas voulu s'intégrer au départ. Ils ont plutôt souffert de n'avoir pratiquement aucune opportunité pour le faire. Dans un autre ordre d'idées, d'autres répondants comme Stane et Léonard sont plutôt d'avis que les jeunes n'ont jamais été en dehors de la société et qu'ils en ont toujours fait partie au fond.

Intégration sociale, ben je m'excuse tsé je suis né dans société, je suis là, je n'ai pas à être intégré, vous m'avez exclu tsé. Je n'ai pas besoin de revenir, je suis la société (...) (Stane, jeune)

(...) quand que j'entends intégration sociale, pour moi, ça donne l'impression de quelqu'un qui est pas dedans pis qu'il faut qu'il travaille pour en faire partie alors que ma vision ce n'est pas ça (...) (Léonard, intervenant)

Les notions de (ré)insertion et d'intégration sociale comprennent donc cette dimension qui force, en quelque sorte, à voir la société comme étant divisée en deux avec, d'un côté, ceux qui sont dedans et, de l'autre, ceux qui en sont exclus. Cette dichotomie entre deux catégories d'individus pourrait donc contribuer à renforcer la stigmatisation des jeunes participants. C'est pourquoi, la notion de participation sociale semble, de manière générale, mieux rallier les répondants.

5.1.3 Favorise-t-elle la participation sociale ?

Des répondants, des intervenants mais principalement des jeunes, ont indiqué que les projets aident ces derniers à participer à la vie sociale. De leur côté, les jeunes affirment que la participation sociale sous-tend l'implication et l'engagement social, la possibilité d'aider à faire grandir le monde ainsi que le fait de pouvoir apporter des changements à la société servant à régler des situations d'injustice. Pour sa part, Stane explique que la participation sociale permet de rendre le monde plus beau et qu'elle s'appuie sur des rapports égalitaires entre les membres de la société.

Pour moi, c'est l'embellissement surtout pis le social, c'est parce que c'est du monde qui nous aurait peut-être jamais regardé (...) tout le monde est au même niveau tsé, il n'y a pas un plus haut que l'autre, j'aime ça ce côté là (...) (Stane, jeune)

Ce point que soulève Stane à propos des rapports égalitaires rejoint aussi les propos des intervenants. À leur avis, ce concept est moins stigmatisant et favorise les opportunités de revendiquer, de s'engager dans la communauté, mais aussi il induit un désir de changer sa situation, de se prendre en charge et de devenir un citoyen qui respecte ses devoirs et ses responsabilités. La participation sociale implique aussi le fait de prendre sa place et de trouver des moyens adéquats de se faire entendre. Pour Adam, le projet permet aux jeunes d'apporter leur contribution à la société par le biais de l'art, ce qui, en soi, favorise leur participation sociale.

Ben c'est qu'à partir du moment où est-ce que tout le monde dit «ah tu es marginalisé, tu es rejet pis tu es si pis tu es ça», ben tout le monde a donc l'opinion que tu ne contribues pas à ta société tandis que si tu arrives à te justifier une raison d'être là par le biais d'un médium artistique, tu deviens obligatoirement un participant. (Adam, intervenant)

Des intervenants ayant autrefois fréquenté la rue semblent aussi être en accord avec ce terme. Ils notent que la participation sociale consiste à faire quelque chose de leur personne, de travailler ainsi que de comprendre les responsabilités d'un citoyen.

Facque c'est relatif pour tout le monde d'être un bon citoyen ou d'être réaffilié en société tsé, mais je pense que c'est une bonne base tsé d'apprendre à gérer son appartement, ses comptes, d'être fidèle à son travail ou respecter son contrat d'engagement au niveau du travail. Tsé c'est quelque chose qui en a qu'ils n'avaient jamais fait (...) (Annabelle, intervenante ayant fréquenté la rue)

Un seul jeune s'est opposé à la notion de participation sociale étant donné qu'il considère que ce n'est pas parce qu'un jeune est dans la rue qu'il ne participe pas à la vie sociale puisqu'il y exerce des activités même si elles sont illégales.

(...) [c'est] pas parce que tu fais rien de ta peau que tu participes pas au social pareil. Tsé tu fais du squeegee ou tu vends de la drogue, tu participes (...) (Macha, jeune)

Finalement, des répondants n'ont trouvé écho dans aucun des termes que nous leur avons présentés. À cet égard, des jeunes affirment, par exemple, que les notions de (ré)insertion, d'intégration et de participation sociale sont péjoratives et qu'elles les placent en position d'infériorité face au reste de la société. Un jeune s'est montré en

désaccord avec ces concepts parce qu'il considère que le projet lui a permis tout simplement de faire quelque chose pour exister. Un intervenant ne voit pas non plus la pertinence d'utiliser l'un ou l'autre de ces termes qui forcent à situer les jeunes dans la société alors qu'à ses yeux, les expériences liées aux médiums artistiques ne sont que des projets d'employabilité.

Discussion

Cette section porte sur les résultats les plus importants de cette recherche que nous avons regroupés sous trois thèmes différents. Nous discutons, en premier lieu, du thème de l'identité qui englobe notamment la question de la population cible ainsi que les réactions suscitées chez les répondants par l'expression jeunes de la rue. Le deuxième thème comprend tout ce qui entoure la pratique qui, d'ailleurs, a pris une place importante dans le discours des répondants. Nous considérons d'abord ses retombées puisque ces projets semblent être un apport important dans la vie des jeunes participants. Nous revoyons aussi ses caractéristiques et ses processus qui, de toute évidence, sont marqués par des étapes clés de l'intervention, soit la motivation et la mobilisation des jeunes, puis la mise en action, qui ouvre sur l'expérimentation et la filiation, pour ensuite laisser place à de nouvelles perspectives et, peut-être même, de nouveaux liens avec la communauté. Finalement, le troisième thème traite de tout ce qui entoure cette question, les liens sociaux. Nous tentons alors de faire le point sur les réponses données par les répondants à propos de la finalité de l'intervention, à savoir si elle favorise la (ré)insertion, l'intégration ou la participation sociale.

1. L'identité

D'entrée de jeu, le premier résultat met en évidence que l'expression généralement utilisée pour désigner la population cible des projets qui ont fait l'objet de notre attention, soit les jeunes de la rue, soulève un inconfort manifeste chez de nombreux répondants. L'usage de cette expression rappelle aux jeunes la manière dont la société

les perçoit, malgré que le premier objectif soit de les aider. Il y a donc là un paradoxe. D'autant plus que cette expression ne reflète pas vraiment bien la réalité vécue par les jeunes participants. Nous savons, en effet, que ce phénomène est complexe et qu'il tend à changer rapidement de visage. C'est en fait ce que la littérature nous laisse entendre du moins. Or, ces jeunes ne vivent pas à même la rue comme ceci est le cas des enfants et des jeunes des pays sous-développés, ce qui explique d'ailleurs, en partie, la difficulté qu'éprouvent les intervenants et les chercheurs à cerner clairement l'ampleur de ce phénomène. À cet égard, les répondants ont apporté des nuances intéressantes qui concordent avec celles que nous avons déjà décelées dans la littérature. Ils ont précisé que les participants sont des jeunes qui ont plutôt des activités de rue, qu'ils traînent dans la rue ou qu'ils fréquentent la rue, portrait qui concorde avec celui que nous retrouvons également dans la définition de la Table de Concertation jeunesse/itinérance du centre-ville (2004) sur laquelle s'est appuyée cette recherche.

Ainsi, cette expression refléterait mal la situation dans laquelle les jeunes participants se trouvent et serait également stigmatisante selon les répondants que nous avons rencontrés. Elle rappelle aux jeunes leur situation marginale et peut renforcer chez eux une telle identification. Bellot (2003) en fait notamment état en affirmant que ces jeunes souffrent bien souvent du regard des autres et de l'identité sociale que leur impose la société en raison des représentations et des jugements qu'elle véhicule à leur endroit. L'étiquette posée sur leur image est d'autant plus négative que les médias viennent bien souvent la renforcer avec une approche sensationnaliste. L'ensemble de ces facteurs

pourrait donc expliquer que certains répondants estiment que ce ne sont pas tous les jeunes qui veulent se faire voir et que la visibilité, qui fait partie intégrante des projets liés aux médiums artistiques, comporte certains enjeux. Elle pourrait ainsi confirmer l'identification des jeunes à ce phénomène social.

Bien qu'elle ne soit plus satisfaisante en soi pour expliquer la réalité complexe qu'elle tente d'englober, l'utilisation de l'expression jeune de la rue aurait néanmoins tendance à persister. Ceci pourrait s'expliquer par le fait, notamment, qu'elle soit reconnue des bailleurs de fonds dont dépendent les organismes pour pouvoir offrir ces projets. Encore une fois, ceci rejoint l'idée que ce problème doit être considéré dans ses dimensions symboliques telles que l'identité sociale et les représentations collectives que De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007) englobent dans leur modèle de l'intégration sociale. De plus, ceci laisse entendre déjà qu'une approche traditionnelle qui n'insisterait que sur les habiletés socioprofessionnelles des jeunes serait sans doute insuffisante puisqu'elle ne répondrait que partiellement à leurs besoins. C'est pourquoi, nous croyons que cette expression devrait faire l'objet d'une attention particulière considérant l'étiquette qu'elle pose sur ces jeunes et qu'elle ne peut, en fait, que renforcer la marginalisation dont on tente de les libérer.

2. La pratique

Les résultats ont mis en évidence plusieurs caractéristiques inhérentes à l'intervention dans le cadre de ces projets. Il faut dire que la présente recherche vise à comprendre les logiques et les processus d'une pratique alternative liée aux médiums artistiques. Les résultats montrent donc, de manière assez éloquente, que la participation des jeunes aux projets apporte des changements importants et significatifs dans leur vie autant sur les plans personnel et fonctionnel que relationnel. Apparemment, les jeunes en ressortent avec une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Ils sont plus confiants et plusieurs ont réussi à réduire leur consommation de drogue et d'alcool, parfois même à la cesser totalement. Les résultats laissent entendre également qu'ils acquièrent plus de patience, de persévérance, de rigueur et de minutie dans l'exécution des tâches qui leur sont assignées. Ils sont aussi plus ponctuels et veillent davantage à leurs affaires. Ces changements peuvent leur servir directement pour leur entrée sur le marché du travail, mais ils sont aussi très utiles pour leur vie de tous les jours. Les jeunes sont, en effet, plus enclins à créer des liens, à respecter leurs limites, à s'affirmer, à travailler en équipe, à faire confiance aux autres et à développer leurs habiletés sociales comme, par exemple, gérer des conflits, mieux écouter et mieux communiquer.

Vultur (2003) a observé de tels changements chez les jeunes qu'il a rencontrés dans le cadre d'un projet lié au médium artistique du cinéma. Il rapporte que des participants, qu'il appelle jeunes désengagés, ont bénéficié de plusieurs effets indirects semblables à

ceux que nous venons d'énumérer. Il constate, lui aussi, que ces effets les placent dans une meilleure posture servant à leur mobilisation pour leurs démarches d'insertion socioprofessionnelle. Il note, par exemple, que les jeunes sont plus confiants, plus responsables et qu'ils se connaissent davantage. Comme celle de Vultur (2003), notre recherche met en évidence que les projets liés aux médiums artistiques permettent aux jeunes non seulement d'acquérir des habiletés professionnelles, mais aussi des habiletés personnelles et sociales qui sont tout aussi importantes pour toutes nouvelles démarches qu'ils pourraient vouloir entreprendre. Ces projets semblent donc aider les jeunes à modifier leur comportement, à cheminer et à grandir.

Devant de tels résultats, nous nous sommes demandées si les intervenants liés à ces projets sélectionnaient les candidats les plus susceptibles d'obtenir de meilleures retombées possibles, mais ceci n'est apparemment pas le cas. Un intervenant a clairement souligné qu'il ne choisissait pas nécessairement ceux qui étaient les plus sujets à réussir, mais bien les jeunes qui en avaient le plus besoin. De plus, nous voyons que les caractéristiques des jeunes participants, liées à leur parcours, à leur passé ainsi qu'à leur mode de vie, correspondent bien au portrait que présente la littérature. Ces jeunes ne seraient donc pas différents de ceux que décrivent d'autres chercheurs. Pour ne nommer que quelques caractéristiques pour lesquelles nous voyons des ressemblances, nous notons, par exemple, que plusieurs répondants ont fait état de la longue trajectoire des jeunes dans les services à la jeunesse, ce qui concorde bien avec ce que soulignent d'autres recherches (ASPC, 2006; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Levac, 2007; Poirier

et al., 1999) qui, pour leur part, précisent que ces jeunes sont nombreux à connaître des placements en milieux de substitution. Au même titre que ce que nous retrouvons dans la littérature (ASPC, 2006; Beauchemin, 1996; Dagenais, 2001; Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Hyde, 2005; Levac, 2007; Mallet et al., 2005; Sheriff, 1999), les participants ont aussi indiqué qu'ils provenaient, pour la plupart, de familles éclatées. Plusieurs d'entre eux ont vécu des conflits familiaux et décroché du milieu scolaire, ce qui coïncide également avec le portrait que dresse la littérature (ASPC, 2006; Aviles & Helfrich, 2004; Caputo et al., 1997; Levac, 2007). En outre, comme nous le voyons dans d'autres recherches (ASPC, 2006; Bélanger, 2004; Firdion, 1999; Fournier et al., 1996; Levac, 2007; Sheriff, 1999, Taylor et al., 2004; Votta & Manion, 2004), les jeunes ont confirmé que la drogue occupait une place majeure dans leur vie pendant qu'ils fréquentaient la rue.

Ainsi, plutôt que de donner un profil typique des jeunes qui participent aux projets, les répondants ont insisté sur le fait que les jeunes possèdent des parcours de vie différents et qu'ils ont, en conséquence, des besoins bien spécifiques. Dans cette perspective, l'approche préconisée par les intervenants consiste, plutôt que d'être sélectifs, à inclure le plus de jeunes possible dans les projets étant donné que plusieurs d'entre eux ont souvent vécu de l'exclusion dans des situations antérieures. L'une des forces de ces projets repose donc sur leur capacité à s'adapter et à se moduler pour pouvoir ainsi s'adresser à des jeunes qui sont tous très différents et qui vivent de grandes difficultés, malgré qu'ils aient en commun le fait d'avoir fréquenté la rue.

Les critères de sélection des jeunes ne sont donc que ceux qu'impose le programme de financement Connexion compétences, relié à l'âge des participants et à leur statut social, auxquels s'ajoutent d'autres considérants qui, toutefois, relèvent davantage du domaine de l'intervention en soi. On pense ici à la motivation dont les jeunes doivent faire preuve pour changer leurs conditions de vie de même qu'à leur volonté de se mobiliser à s'engager dans les projets. Ils doivent aussi, dès le départ, démontrer un intérêt pour le médium artistique proposé dans le cadre du projet. Ce dernier semble d'ailleurs présenter un intérêt particulier pour ces jeunes, tel que l'entend Rivard (2004) qui prétend qu'ils ont une affinité naturelle pour celui-ci en raison de la marginalité liée généralement au domaine artistique. Bellot (2005), quant à elle, considère que ces projets représentent une opportunité alternative et non traditionnelle que les jeunes doivent saisir puisqu'ils offrent l'avantage de les rejoindre dans leurs intérêts tout en reconnaissant leur identité marginale. De plus, l'avenue artistique leur offre une porte d'entrée sur le monde du travail, en puisant à même les ressources qu'ils ont développées, par l'expérience réalisée dans la rue liée à la marginalité (Bellot, 2005).

De surcroît, l'intérêt que manifestent les jeunes pour le domaine artistique indique qu'ils éprouvent encore le désir de s'exprimer et, par le fait même, d'entrer en contact avec les autres. Ces jeunes ont, en réalité, souvent des choses à dire ou à dénoncer, ce qui sous-entend qu'ils veulent encore créer un lien social, ce à quoi ces projets répondent bien par l'entremise des approches auxquelles ils font appel ainsi que des processus dont ils favorisent l'application.

2.1 Être motivé et avoir le goût de se mobiliser

La motivation et la mobilisation des jeunes à entamer une telle démarche constituent des éléments clés de l'intervention. Les répondants laissent entendre d'ailleurs que les organismes ont déjà entamé un certain travail avec ces jeunes, et ce, bien avant qu'ils ne participent aux projets. À cet égard, plusieurs intervenants ont souligné que les jeunes étaient bien connus de leurs services auparavant. Le processus de l'intervention ne commencerait donc pas au premier jour des projets, mais bien avant, au moment où les organismes ont d'abord reçu et accueilli ces jeunes dans le but de créer des liens avec eux. Ces liens semblent être suffisamment forts pour que les jeunes veuillent bien plonger dans ces projets qui veulent les amener à améliorer leurs conditions de vie et à s'engager socialement, ce qui vient appuyer le constat selon lequel ces projets ont vraiment besoin de ces organismes présents depuis longtemps auprès de ces jeunes. Les organismes ont non seulement développé des liens significatifs avec eux, mais ils arrivent dans un bon moment dans la vie des jeunes qui les côtoient, c'est-à-dire quand ces derniers se sentent prêts à passer à autre chose ou quand ils n'ont plus rien d'autre.

Dans un autre ordre d'idées, les résultats indiquent que les jeunes ne perçoivent pas ces projets comme un travail uniquement, c'est-à-dire qu'ils ne centrent pas leur intérêt uniquement sur la perspective du gain monétaire. Ceci vient infirmer l'idée qu'entretennent encore plusieurs intervenants à l'effet que les jeunes trouvent en l'argent leur principale source de motivation à participer à de tels projets. L'argent qui,

en soi, peut être une source de motivation, ne doit pas être la seule, sinon les jeunes qui ne s'engagent que pour cette raison ont moins de chance de se rendre au bout du processus. En revanche, il s'avère que le salaire est nécessaire à la survie des jeunes et pour qu'ils veillent à leurs responsabilités. Les jeunes retirent également des apprentissages non négligeables liés au fait d'être salariés. C'est pourquoi, ils soulignent que leur motivation est plutôt reliée à des raisons beaucoup plus fondamentales. Ces derniers veulent, notamment, entreprendre quelque chose pour se réaliser et apprendre de nouvelles techniques leur permettant de gagner leur vie autrement qu'en recourant à des moyens illégaux, mais sans toutefois devoir intégrer un milieu de travail conventionnel.

2.2 Prendre les jeunes comme ils sont et là où ils sont rendus

Les résultats mettent aussi en lumière le fait que les intervenants doivent prendre les jeunes tels qu'ils sont, c'est-à-dire avec leurs caractéristiques, et au stade où ils sont rendus dans leur cheminement de vie. C'est pourquoi, les intervenants doivent respecter le rythme des jeunes au cours de l'intervention, et ce, particulièrement dans le cadre des suivis personnalisés. En effet, malgré que ces projets soient très concrets, centrés sur des finalités telles que le dévoilement de vitraux haut de gamme et l'animation d'événements publics, les intervenants doivent éviter de projeter les jeunes trop rapidement en avant. Il apparaît que l'intervention ne doit pas brûler d'étapes pour éviter d'effrayer les jeunes et risquer de leur faire vivre un échec supplémentaire. L'enjeu

consiste plutôt à les ancrer solidement dans le moment présent en les accompagnant patiemment dans le processus de changement. Pour ce faire, les intervenants doivent les garder concrètement dans l'action et dans les opérations sans jamais perdre espoir en la capacité des jeunes à avancer. En ce sens, on en comprend que la clé de l'intervention semble reposer sur l'équilibre se situant entre une composante technique, liée à l'apprentissage d'un médium artistique, et une composante personnelle, liée au cheminement intérieur dans lequel le jeune doit aussi être accompagné au cours de ce processus. Les intervenants doivent donc rester présents, près des jeunes, et participer tout au long de la démarche, dans une certaine mesure, aux deux volets complémentaires de cette pratique, soit l'art et l'intervention.

Les résultats révèlent aussi que les intervenants ne doivent pas imposer de choix aux jeunes puisque qu'une autre dimension importante de cette pratique consiste à leur donner l'opportunité d'être les acteurs de leur propre démarche. Breton (1999) abonde dans ce sens lorsqu'il affirme que l'intervenant doit travailler sur la créativité des jeunes pour qu'ils décident par eux-mêmes afin d'éviter de les orienter ou de leur dire quoi faire. Pour que les jeunes s'approprient leur démarche, «l'action choisie doit réellement leur appartenir, c'est-à-dire être une action qui découle de leur réflexion et non pas de la réflexion et conclusions d'autres personnes [les experts]» (Breton, 1999, p. 50). Dans cette perspective, il est évident que cette approche fait appel à l'*empowerment*, en misant sur les compétences des personnes afin qu'elles se prennent elles-mêmes en charge, avec l'aide d'intervenants qui se placent dans un rapport égalitaire avec elles (Lemay, 2007).

Tout comme certains répondants de notre étude, Lemay (2007) estime que toutes personnes méritent d'être vues comme des acteurs, et non comme des sujets passifs, qui possèdent la capacité de cheminer et de modifier leur environnement social afin de répondre à leurs besoins.

Cette approche fait également écho à certains éléments clés du modèle psychoéducatif dont celui du vécu éducatif partagé (Gendreau, 2001). L'intervention s'adresse, en effet, à des jeunes qui présentent des difficultés d'adaptation et cherche à accompagner ainsi qu'à soutenir le mouvement qu'ils ont entrepris en vue d'atteindre un meilleur équilibre face à eux-mêmes et développer des interactions plus appropriées avec leur environnement. Dans les deux cas, l'intervention s'établit sur une relation éducative entre le jeune et l'intervenant dans «l'ici» et le «maintenant», et ce, par l'entremise du vécu partagé. Celui-ci comprend un ensemble de gestes du quotidien qui sont nécessaires pour favoriser des interactions entre le jeune et l'intervenant, comme le fait de partager des activités communes. De cette façon, l'intervenant ne se contente donc pas d'assister de manière passive à la démarche du jeune tel un spectateur, mais d'y participer de façon proactive en partageant des moments de vie avec lui.

Une autre dimension importante du travail des intervenants, qui relève aussi de l'intervention psychoéducatif, est celle de l'utilisation (Gendreau, 2001). Il s'agit d'une opération par laquelle l'intervenant «cherche à exploiter le contenu expérientiel d'un événement du vécu partagé, à le rendre plus significatif encore en l'ouvrant sur ce qui

peut en être généralisé» (Gendreau, 2001, p. 150). Les intervenants souhaitent donc, par une prise de conscience de la démarche vécue dans le cadre du projet au quotidien, à faire faire des liens aux jeunes avec des expériences similaires afin de rendre significatifs les éléments de la réalité pour qu'ils aient un fonctionnement plus approprié dans leurs projets de vie. Ainsi, lorsque des intervenants ont mentionné qu'ils réajustaient leurs interventions en fonction des commentaires des jeunes, ils faisaient appel à cette notion. De plus, l'expérience en groupe que les jeunes vivent dans de tels projets se prête bien à cette opération. D'ailleurs, les apprentissages qu'ils en font sont transférables dans leur vie de tous les jours.

2.3 Créer des liens significatifs pour les jeunes

Les résultats de cette recherche mettent en valeur l'importance accordée au lien qui se crée, dans un premier temps, entre l'intervenant et le jeune, un lien sur lequel ce dernier s'appuie pour développer, par la suite, d'autres liens significatifs, d'abord avec les autres jeunes du groupe. À ce sujet, la littérature identifie clairement que ces jeunes éprouvent généralement de grandes difficultés à créer des liens en raison, notamment, de l'accumulation de ruptures qu'ils ont vécues dans le milieu familial, dans leur parcours de services à la jeunesse, à l'école et dans leurs réseaux sociaux. Ces jeunes, qui ont connu de nombreux conflits dans leur famille et même du rejet, n'ont donc développé, bien souvent, que de faibles liens pour ne pas dire inexistantes. Les projets présentent toutefois l'avantage d'offrir une certaine stabilité dans la vie de ces jeunes dans laquelle

ils peuvent développer des rapports étroits avec les intervenants. D'ailleurs, le suivi personnalisé fait partie intégrante de cette pratique et de cet élément semble émerger la possibilité d'y développer un lien significatif. Ce suivi permet également aux jeunes de travailler certaines dimensions très concrètes de leur existence consistant, entre autres, à régler des problèmes juridiques, à se trouver un logement ou à surmonter des difficultés personnelles qui pourraient leur poser problème sur le marché du travail. Ces suivis permettent aux jeunes de se brancher sur eux-mêmes tout en étant accompagnés dans des démarches qui favorisent leur autonomisation (*empowerment*).

Le suivi personnalisé fait aussi partie intégrante de l'intervention qui s'inspire du modèle psychoéducatif (Gendreau, 2001). Le suivi vise généralement à aider la personne à se fixer des objectifs qui, en principe, devraient lui permettre de progresser dans son cheminement global (Gendreau, 2001). Selon Gendreau (2001), le suivi favorise la création d'une relation psychoéducative étant donné que, dans ce cadre, le jeune et l'intervenant sont appelés à créer un contact significatif. Cette relation est, en fait, le résultat d'un ensemble d'interactions adéquates visant l'appropriation de chacun des objectifs fixés par la démarche et des moyens pour les atteindre. Au fil du temps, ce contact évolue vers d'autres interactions relationnelles qui peuvent renforcer le désir du jeune à s'engager. Cette alliance induit une complicité ainsi qu'une confiance entre l'intervenant et le jeune qui partagent des moments au cours desquels les deux deviennent des acteurs de la démarche.

Pour ce faire, l'intervenant doit cependant répondre à certaines caractéristiques qui facilitent le contact avec le jeune. Ces qualités rejoignent plusieurs des six schèmes relationnels (considération, sécurité, confiance, disponibilité, congruence et empathie) dont Gendreau (2001) parle lorsqu'il fait référence au savoir-être des éducateurs dans la relation psychoéducative. En tenant compte du point de vue des jeunes dans la recherche de solutions liées à leurs objectifs, les intervenants que nous avons rencontrés reconnaissent la valeur des jeunes et leur font confiance. Ils les considèrent aussi pour ce qu'ils sont, avec leurs forces et leur potentiel. Ils les respectent également dans les moyens qu'ils prennent pour atteindre leurs objectifs. De plus, les répondants ont souligné qu'il est important que les intervenants soient transparents, vrais et naturels avec les jeunes, ce qui rejoint la notion de congruence qu'évoque Gendreau (2001).

La consolidation de ce premier lien avec l'intervenant favoriserait, par la suite, le développement de nouvelles alliances avec les autres participants auxquels les jeunes finissent par s'attacher et s'identifier. Cette première relation qu'ils développent avec l'intervenant semble être celle dont ils ont besoin pour pouvoir ensuite développer d'autres relations. De tels projets amènent non seulement les jeunes à composer avec leurs propres forces et limites, mais ils doivent également apprendre à négocier avec celles des autres en vivant une expérience de groupe et se trouvant dans l'obligation de travailler en équipe pour créer une œuvre collective. Par conséquent, les jeunes réalisent qu'ils ont besoin des uns et des autres pour atteindre leur finalité. À cette étape, ils font donc partie de quelque chose qui est plus grand qu'eux-mêmes, c'est-à-dire un groupe

auquel ils appartiennent et avec qui ils peuvent s'affilier parce qu'ils y occupent un rôle spécifique. Sur le plan personnel, les jeunes apprennent donc à vivre avec ce rôle qui implique des responsabilités puisque leurs gestes et décisions peuvent affecter d'autres personnes. Dès lors, les jeunes sont confrontés à une loi fondamentale de la communauté, soit celle de la loyauté. Cet apprentissage, à l'échelle d'une micro-société pour reprendre les propos de certains répondants, est capital avant de rétablir des ponts avec la communauté élargie. Des auteurs tels que De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007) confirment que la diminution des relations sociales peut venir fragiliser l'individu, d'où l'importance pour les jeunes de reconstruire des liens afin qu'ils soient plus solides face à leur projet de vie. Comme le mentionne Vultur (2003), l'expérience de groupe a aussi comme avantage de favoriser le cheminement personnel des jeunes étant donné qu'ils travaillent ensemble sur leurs habiletés et leurs compétences. Gendreau (2001) note, à cet effet, que les jeunes se construisent en étant en contact avec eux-mêmes, mais aussi avec les autres tout en acquérant un bagage rempli d'habiletés et de compétences qu'ils pourront mettre en application plus tard dans leur vie.

Les projets favorisant l'usage des médiums artistiques interviendraient donc sur la création de liens sociaux. Cet élément est central dans l'intervention et connaît un impact significatif sur les jeunes en venant s'immiscer dans le processus de l'exclusion et agissant sur la possibilité qu'ils puissent avoir un projet de vie (Goyette, Bellot, & Panet-Raymond, 2006). De plus, ces liens les amènent à consolider leur propre identité puisque, dans ce cheminement, ils seraient appelés à entrer en contact avec leur propre

valeur. Ainsi, les autres avec lesquels ils sont maintenant capables d'établir des liens de collaboration pour un travail commun, des liens qui parfois perdurent après le projet, leur servent aussi à entrer en contact avec eux-mêmes. Cela leur permet aussi de mieux recevoir le regard des autres, mais dans un autre contexte que celui qu'ils ont connu jadis, c'est-à-dire celui leur rappelant sans cesse leur différence et leur marginalité. Dans le cas d'un projet conduisant, en bout de piste, à une réalisation commune, la société les regarde en fonction de ce qu'ils apportent comme contribution. Elle projette donc sur les jeunes un regard qui souligne l'importance de leur présence pour arriver à un but. Les jeunes développent ainsi une image différente d'eux-mêmes, une image qu'ils doivent apprendre à apprivoiser afin de vivre avec une nouvelle définition d'eux-mêmes avant de reprendre contact avec la communauté. À cette étape, l'accompagnement dans l'intervention est aussi d'une importance capitale. Ainsi, au même titre que Vultur (2003), les propos des répondants nous amènent à constater que ces projets représentent une source de revalorisation permettant aux jeunes de modifier le regard négatif qu'ils avaient d'eux-mêmes.

2.4 Créer quelque chose de beau pour faire vivre des réussites

Les résultats mettent en évidence aussi que les projets doivent conduire les jeunes vers la réussite, ce qui est d'autant plus important pour eux qui ont souvent vécu des échecs au cours de leur jeunesse. Les répondants laissent entendre que cette réussite s'articule ici autour de la réalisation d'un produit répondant à des critères supérieurs de

qualité. Dans la mesure où l'image de soi revêt une grande importance, la qualité du produit final est effectivement primordiale. En n'accordant que peu d'importance au résultat ou en ne misant que sur le processus menant à l'œuvre collective, on courrait apparemment le risque de confirmer aux jeunes ce qu'ils pensaient d'eux au départ et de renforcer la vision négative de la communauté à leur endroit. C'est pourquoi, nous pensons que ces projets ne pourraient pas être conduits par des intervenants qui n'ont aucune affinité avec le domaine artistique ou qui n'y connaissent rien. Certains ont suffisamment de talents dans ce domaine pour s'occuper aussi du volet artistique en plus de l'intervention. Toutefois, si ce n'est pas le cas, il semble être préférable qu'ils se lient à de véritables artistes capables de conduire les jeunes vers une œuvre de qualité. Par contre, ceux qui n'ont aucune connaissance dans le domaine de l'intervention ne pourraient pas non plus faire cavaliers seuls. Ce volet est tout aussi important, car il permet d'aider les jeunes et de les accompagner dans leur cheminement personnel. Il favorise, de plus, la consolidation des liens et les apprentissages tandis que le volet artistique permet, en plus de faire vivre des réussites, de faire découvrir aux jeunes de nouveaux horizons de travail et différents modes d'expression artistique. Ces projets demandent donc de reconnaître la place fondamentale qu'occupe chacune de ces dimensions et de s'appuyer sur les expertises nécessaires et complémentaires des acteurs concernés. Il semble que les projets qui fonctionnent de cette façon obtiennent les meilleurs résultats.

2.5 Rétablir des liens avec la communauté

Ces projets aident également les jeunes à renouer avec la communauté, par l'entremise de la visibilité, c'est-à-dire l'exposition sociale à laquelle conduit inévitablement la réalisation de l'œuvre commune. Les jeunes ne pourraient cependant pas vivre une telle expérience avant d'avoir fait quelques acquis fondamentaux. Or, il appert que l'estime et la confiance qu'ils acquièrent dans le cadre de ces projets leur procureraient, à la base, une grande fierté. Ils voient ainsi combien ils ont changé et évolué et constatent également qu'ils ont pu accomplir quelque chose. C'est par la suite qu'ils peuvent le dévoiler à la communauté qui, à son tour, peut faire les mêmes constats et modifier les perceptions qu'elle entretient à leur égard. En ce sens, Rivard (2004) a donc raison d'affirmer que la création d'une production artistique favorise une ouverture sur le monde, une communication ainsi qu'une participation à quelque chose de concret découlant sur la réalisation de soi. Vultur (2003) relate aussi que, dans le cadre de tels projets, les participants développent le sentiment d'exister socialement comme des sujets et non pas comme des personnes à problème et que ceci a un impact sur la définition qu'ils ont d'eux-mêmes et, par conséquent, sur la manière dont les autres les perçoivent.

Ces projets permettent en quelque sorte d'éduquer la société, en brisant des barrières et font en sorte que celle-ci voie et regarde ces jeunes autrement que s'ils n'étaient que des personnes vivant des difficultés. Au moment de montrer l'œuvre collective, ce qui survient généralement vers la fin du processus, la visibilité ou l'exposition sociale leur

offre la possibilité d'être perçus comme des individus capables de réaliser des choses. En contrepartie, les jeunes pourraient aussi, de leur côté, modifier leurs perceptions de la société. Ce nouveau contact avec elle, dans un contexte beaucoup plus positif que lorsqu'ils fréquentaient la rue, pourrait en effet modifier leur façon de voir la société.

En somme, les résultats de cette recherche nous placent devant l'évidence que les jeunes reviennent de loin et que la réussite de leur démarche tient au fait que nous puissions les prendre comme ils sont et là où ils sont. Avant même de se projeter vers le futur, ces jeunes doivent d'abord se mettre en mouvement, s'expérimenter et se lier aux autres afin de se prouver à eux-mêmes et aux autres pour, ultimement, s'exposer, prendre leur place et s'exprimer. Il est donc important de ne pas les précipiter vers l'avant et de bien saisir les craintes immenses qu'ils peuvent éprouver rendus à ce stade.

Ces considérations sont d'autant plus importantes que la visibilité sociale, inhérente à ces projets liés aux médiums artistiques, ne renferme pas que de bons côtés comme l'ont souligné les répondants. Ils estiment que ce ne sont pas tous les jeunes qui souhaitent se faire voir par les autres puisque ces projets s'adressent à des jeunes de la rue et qu'ils ne veulent pas être étiquetés de cette manière. Certains intervenants se questionnent même à savoir si les instances qui financent ces projets le font toutes pour les bonnes raisons. Parfois, ils se sentent obligés d'interpeller les gens par leurs sentiments en regard de la cause sociale des jeunes de la rue pour trouver du financement. Il faut mentionner également que la façon dont les journalistes couvrent ces projets ne met pas toujours les

jeunes en valeur, ce qui peut susciter des déceptions chez certains d'entre eux. Or, cette médiatisation serait aussi nécessaire, malgré qu'elle comporte des enjeux importants étant donné que les projets ainsi que les organismes qui les portent doivent être connus et médiatisés pour assurer leur pérennité et continuer à offrir à d'autres jeunes la possibilité de vivre une telle expérience. Encore ici, la visibilité sociale nous rappelle que la dimension symbolique de l'intégration sociale, telle que la conçoivent De Gaulejac et Taboada Léonetti (2007), revêt toute son importance. En effet, les représentations persistantes de la communauté à l'endroit de ces jeunes comportent des enjeux qui pourraient facilement, à cette étape, les faire basculer, et ce, malgré qu'ils aient énormément cheminé. Il faut donc tenir compte du fait que ces jeunes demeurent fragiles et sensibles au regard des autres.

2.6 Offrir des opportunités aux jeunes une fois que les projets sont terminés

Certains sont d'avis, également, qu'il est important de proposer à ces jeunes des perspectives d'avenir réelles s'inscrivant dans la suite de leur participation aux projets. À cet égard, on dit que l'apprentissage de certaines techniques ne fait que peu de sens dans la mesure où seulement quelques jeunes pourront véritablement poursuivre dans le domaine qu'ils ont expérimenté dans le cadre des projets. Ceci laisse entendre que les projets doivent idéalement être adaptés au contexte social dans lequel ils se développent. Par le fait même, ils doivent aussi s'appuyer sur une certaine évaluation des besoins du milieu pour vérifier s'il pourra ensuite offrir de véritables opportunités aux jeunes qui

soient en lien avec les techniques apprises dans le cadre de leurs projets. Nous entendons par là qu'il peut être risqué de les placer face à de nouvelles situations d'échec et d'exclusion alors qu'ils ont déjà accumulé beaucoup de souffrances dans leur vie. Cette dimension apporte d'ailleurs quelques nuances à l'affirmation de Bellot (2005) qui considère que ces formes d'interventions alternatives orientées vers les arts permettent aux jeunes de rebondir plus facilement «notamment parce qu'elles leur donnent une expérience dans des domaines qui leur plaisent, mais aussi parce qu'elles correspondent à des besoins réels du marché du travail» (p. 85). Toutefois, l'absence de perspectives d'avenir à proprement parler n'empêcherait pas certains jeunes de reprendre le chemin des études, de s'engager dans d'autres projets et même d'intégrer le marché du travail. Les jeunes acquièrent, au cours de cette expérience, des outils et un bagage non négligeable sur les plans personnel et professionnel dont ils bénéficient pour intégrer le marché du travail, et ce, que ces emplois soient liés ou non au domaine artistique.

Outre ces observations sur la suite des projets, un élément plus important encore émerge des résultats indiquant que le processus n'est généralement pas terminé lorsque les projets prennent fin. En fait, certains répondants sont d'avis que six mois ne seraient pas suffisants pour permettre aux jeunes de franchir adéquatement toutes les étapes leur permettant de consolider suffisamment leur identité et leurs acquis pour pouvoir s'en servir par la suite afin de poursuivre leur cheminement de manière autonome. Dans cette perspective, les politiques de financement seraient sans doute à revoir. Plusieurs répondants ont signalé qu'il arrivait que des suivis auprès des jeunes se prolongent

même après la fin des projets sans quoi ces derniers risquaient de basculer dans de vieilles habitudes. C'est dire que les organismes qui acceptent ces financements sont placés devant l'obligation, bien souvent, d'assumer des suivis post-projets auprès des jeunes sans financement supplémentaire, pour limiter les risques possibles que ces derniers rechutent. Il s'agit, en fait, d'une bien grande responsabilité et d'une surcharge considérable de travail pour de petits organismes qui, en dehors de ces projets, soutiennent bien d'autres populations démunies. À l'instar de Vultur (2003), nous estimons qu'il serait donc judicieux de mettre en place des moyens pour procéder au suivi de ces jeunes afin de les aider à poursuivre leur projet de vie et se stabiliser sur le marché du travail.

Nous croyons aussi, comme le laisse entendre Vultur (2003), que d'autres critères devraient être considérés pour mesurer les résultats de ces projets, des critères qui dépassent en fait l'insertion socioprofessionnelle des jeunes. Les progrès réalisés sur les plans personnel, fonctionnel et relationnel sont également d'une grande importance. Ces changements seraient, en quelque sorte, des résultats intermédiaires, des éléments préparant à l'insertion qui, toutefois, ne constituent pas toujours la finalité que l'on peut atteindre avec ces jeunes au terme de ces projets. En ce sens, Vultur (2003) considère que si ces projets doivent produire des effets, il n'est pas garanti que ces derniers soient immédiats, tangibles et observables tout de suite après la fin de cette expérience.

3. Le lien social

La pratique que nous avons évaluée dans le cadre de cette étude, s'attachant à des projets liés à des médiums artistiques, s'inspire donc, comme nous l'avions constaté au départ, de la stratégie d'intervention éducative. Celle-ci vise à ramener les jeunes dans des espaces de socialisation plus appropriés et veut ainsi favoriser leur insertion dans la société (Bellot, 2001). Or, nous avons vu plus particulièrement que l'élément de base sur lequel cette pratique s'appuie est le lien social. C'est en recréant des liens qu'elle peut parvenir à ses fins. Des liens qui, d'abord, permettent aux jeunes de trouver une certaine stabilité et de développer des comportements plus adaptés. Puis, avec le temps, ils s'identifient au groupe avec lequel ils élaborent l'œuvre collective, y gagnent un statut ainsi que des responsabilités. Finalement, ces liens et ces projets conduisent les jeunes à trouver un nouveau sens à leur vie, sans doute une nouvelle place aussi dans la société, sans totalement se transformer, mais leur permettant d'exprimer qui ils sont, de même que les expériences qu'ils ont vécues alors qu'ils étaient en marge du système.

Ce processus nous rappelle un parcours migratoire. Apparemment, on y retrouve de grandes étapes très semblables à celles que traversent les migrants et que l'on pourrait appeler, tel que le font les spécialistes de l'intervention interculturelle, l'adaptation, l'intégration et l'acculturation (Legault & Fronteau, 2008).

L'adaptation représente les interactions de l'individu avec son milieu social dans lequel il modifie ses attitudes et ses comportements afin de pouvoir s'y insérer. Pour les jeunes, nous croyons que cela peut constituer, en quelque sorte, les prémisses des projets, c'est-à-dire une fois qu'ils sont recrutés et qu'ils entament le processus impliquant les premiers contacts avec l'intervenant et les autres participants, le fonctionnement du projet et ses règles ainsi que la vie de groupe. Ensuite, l'intégration représente le stade au cours duquel le nouvel arrivant s'insère dans les structures sociales, économiques et politiques de sa société d'accueil. Pour les jeunes qui participent à des projets liés aux médiums artistiques, nous pourrions dire que c'est l'étape pendant laquelle ils se positionnent dans le groupe pour y occuper un rôle particulier. À ce stade, chacun est reconnu par les autres en fonction de son unique valeur et comme un élément clé pour la réussite de l'œuvre collective. Enfin, l'acculturation représente le dernier mécanisme de l'inclusion qui n'est, en fait, jamais totalement complété. À cette étape, l'individu parvient à trouver un certain équilibre, en intériorisant certaines composantes de la culture du pays d'accueil tout en sachant, en revanche, qu'il peut avoir une certaine influence sur elle en puisant dans sa culture d'origine. Ici, le parallèle à faire avec les jeunes participants repose sur les liens qu'ils établissent avec la communauté sans être obligés, apparemment, de renoncer à leurs valeurs et à leur identité. Au contraire, le processus semble plutôt leur permettre de consolider leur identité, en premier lieu, bien qu'elle soit marginale, pour ensuite se diriger vers la communauté, qui les transformera à son tour, mais sur laquelle ils pourront aussi avoir une certaine emprise par le biais de l'art et de l'expression.

Ces précisions que nous tentons d'apporter ici sur les étapes que les jeunes franchissent dans le processus de l'intervention et dans le cadre de cette pratique rejoignent les efforts que nous avons mis aussi pour tenter de bien comprendre ses finalités, à savoir si les répondants les associent à la (ré)insertion, à l'intégration ou encore à la participation sociale. À cet égard, nous avons vu que les intervenants apportent des distinctions qui sont des indicateurs très intéressants de leurs paradigmes et du sens qu'ils donnent à leurs interventions. Ainsi, plusieurs se sentent confortables avec l'idée que ces projets puissent favoriser la (ré)insertion sociale des jeunes. Ils évoquent alors que ces projets permettent aux jeunes de se mobiliser, de devenir des citoyens honnêtes, de s'exprimer, d'évoluer sur le plan socioprofessionnel, de se prouver qu'ils sont capables de faire quelque chose, de maintenir un emploi, d'avoir des habiletés liées au travail pour, éventuellement, retourner dans la société et trouver aussi un sens à leur vie. Par contre, aucun intervenant n'associe la finalité de ces projets à l'intégration sociale des jeunes. D'autres ont choisi plutôt la participation sociale qui implique des rapports égalitaires avec les jeunes. Ce concept leur semble moins stigmatisant et favoriserait les opportunités de revendication, d'engagement, de changement sur les conditions de vie des jeunes et de prise en charge de leur propre vie. Dans une perspective de participation sociale, les jeunes apprendraient à devenir des citoyens responsables, à prendre leur place et à trouver des moyens qui sont socialement adéquats pour se faire entendre. Tout en identifiant des éléments très similaires, les intervenants semblent donc se regrouper autour de deux visions passablement différentes. Les tenants de la (ré)insertion sociale seraient fidèles au paradigme de

l'adaptation tandis que les tenants de la participation sociale, au paradigme de l'autonomisation (*empowerment*).

Quoi qu'il en soit, les jeunes, de leur côté, apportent des opinions partagées. Les trois finalités, soit la (ré)insertion, l'intégration ou la participation sociale, semblent faire écho, chacune pouvant être associée à des étapes différentes ou à des besoins spécifiques que les jeunes peuvent manifester. Selon eux, la (ré)insertion sociale implique donc de revenir dans la société et de réaliser quelque chose pour exister. Ils expliquent aussi que les projets les aident à être plus autonomes et à quitter certains lieux de dépendance. D'autres considèrent que ces projets favorisent aussi leur intégration sociale parce qu'ils retournent vers la société, mais d'une manière différente. Ils en faisaient partie déjà, mais en sortant du lot alors que maintenant, les choses ont changé. Enfin, des jeunes réfèrent aussi à la participation sociale en entrevoyant l'opportunité qui leur est offerte par ces projets, de s'impliquer, de pouvoir aider à faire grandir le monde, d'apporter des changements aux injustices, de s'engager, d'embellir la société et d'avoir un rapport égalitaire avec ses membres.

En contrepartie, certains répondants n'ont trouvé aucun sens à la (ré)insertion et à l'intégration sociale en insistant sur le fait que les jeunes ne veulent pas adhérer aux valeurs que préconise la société et que ces notions mettent en évidence les difficultés qu'ils éprouvent à fonctionner dans la société. D'autres ont d'ailleurs précisé que ces

concepts valaient davantage pour des détenus alors que les jeunes, eux, n'ont jamais été en dehors de la société et en ont donc toujours fait partie.

Bref, il ne semble pas pertinent pour les jeunes de débattre de cette question, à savoir si ces projets favorisent la (ré)insertion, l'intégration ou la participation sociale, ce débat intéressant sans doute davantage les intervenants. Ces trois finalités possibles feraient référence à des objectifs différents qui, tous, pourraient être pertinents, tout dépendant de la personne, le chemin qui lui reste à parcourir et de la façon dont elle souhaite se projeter dans l'avenir. Ceci laisse entendre, pour les intervenants, qu'ils se doivent de rester souples et à l'écoute des besoins des jeunes en premier lieu, avant même de se laisser guider par leurs convictions qui, parfois, sont bien différentes de celles des jeunes. Le parcours de chacun, ses besoins et ses propres aspirations sont, sans aucun doute, les éléments les plus importants à considérer. Ceci demande de pouvoir offrir une grande disponibilité et ouverture à l'autre pour pouvoir faire face à l'enjeu qui semble être le plus fondamental pour les jeunes soit celui de pouvoir créer un lien avec eux d'abord et avant tout, un lien qui les sorte de l'exclusion et qui les conduit vers de nouvelles affiliations.

4. Forces et limites de la recherche

La présente étude possède deux forces majeures. La première est liée à la diversification de l'échantillon. Nous avons en effet croisé le regard de plusieurs

répondants (jeunes venant de terminer un projet ou l'ayant terminé depuis quelques années, intervenants, intervenants ayant déjà fréquenté la rue), provenant de milieux distincts (trois organismes communautaires œuvrant à Québec, à Trois-Rivières et à Montréal) et liés à des médiums artistiques variés (vitraux haut de gamme, arts visuels/corporels/littéraires, musique, métiers d'arts/artisanat, animation d'événements publics). D'une part, cette diversité contribue à enrichir le corpus de connaissances que nous développons sur cette pratique, mais accroît aussi la force d'impact des points de convergence identifiés, c'est-à-dire les dimensions sur lesquelles les répondants font consensus. En revanche, nous augmentons aussi, de cette manière, les chances de trouver des points de divergence, à cause de quelques spécificités des organismes et de leurs projets, pouvant nous informer sur des éléments précis reliés aux conditions de l'application de cette pratique.

En contrepartie, comme peu d'études l'ont fait, cette recherche se penche sur les processus d'une pratique émergente. Ce type de connaissance est celui qui manque le plus alors que les recherches tentent généralement, et souvent trop hâtivement, de mettre en évidence les impacts des projets et des programmes prometteurs. Elles cherchent, par exemple, à vérifier si les jeunes s'en sortent au lieu de porter leur attention aux logiques de l'intervention qui s'avèrent de meilleurs guides pour identifier les indicateurs qui pourraient dévoiler les résultats les plus importants chez les jeunes. De plus, les informations que nous avons obtenues sur le fonctionnement de cette pratique sont sans doute précieuses pour plusieurs intervenants qui veulent améliorer leur pratique auprès

de cette population cible et trouver des solutions à son exclusion. Elles les informent sur des approches à adopter et sur diverses stratégies à développer qui, concrètement, peuvent leur être utiles dans leurs interventions quotidiennes auprès de ces jeunes.

Cependant, certains diront peut-être qu'il est inutile de connaître les processus d'une pratique sans d'abord avoir la preuve que ses impacts sont valables. En ce qui concerne cette recherche, il va de soi qu'elle ne prétend pas faire une telle évaluation. Elle cherche plutôt à en cerner les retombées, tant du point de vue des jeunes que des intervenants concernés. À cet égard, nous pourrions souligner que ces derniers étaient peut-être en conflit d'intérêt et, conséquemment, qu'il était bien improbable qu'ils y trouvent des failles. Peut-être même qu'il est en de même pour les jeunes vers lesquels ces deniers nous ont dirigés. Il faut noter toutefois que ceux-ci avaient tous terminé les projets au moment de leur entretien pour la recherche, ils ne pouvaient donc pas craindre d'en être rejetés, d'une manière ou d'une autre, à cause des réponses qu'ils nous ont données. Nous devons aussi considérer la très forte convergence des propos des répondants à l'égard des retombées positives de cette pratique, de même que leur spontanéité à y répondre, sans compter que, dans les faits, tous les jeunes rencontrés avaient tous devant eux des projets bien tangibles (retour aux études, nouvel emploi, démarrage d'entreprise, aide humanitaire) en terminant les projets auxquels ils avaient participé.

À notre avis, les limites les plus importantes de cette recherche relèvent plutôt du fait que nous ne puissions pas mettre en perspective, dans le temps, les résultats que nous

avons obtenus. D'abord, nous pouvons penser au temps qui s'est écoulé avant les projets et qui pourrait nous fournir des informations supplémentaires sur les trajectoires de vie des jeunes participants et le temps qui s'est écoulé après les projets qui pourrait, de son côté, nous informer davantage sur les impacts qu'ils ont sur la vie des jeunes. Avec une meilleure connaissance de la trajectoire de vie des jeunes nous aurions pu faire des liens entre leur passé, leurs caractéristiques spécifiques et leur réceptivité aux projets. C'est pourquoi nous pensons qu'il pourrait être pertinent que d'autres recherches puissent être réalisées pour approfondir l'analyse du parcours de vie des jeunes participants à ce genre de projets. Cela nous permettrait ensuite de dégager certains profils les distinguant par leur parcours et leurs caractéristiques, mais aussi par les intérêts et les besoins qu'ils développent, de même que par les stratégies et les moyens qui fonctionnent le mieux avec eux, incluant le type de médium artistique et peut-être même le profil des intervenants en tant que tel.

En contrepartie, en disposant de plus d'informations sur l'après-projet, nous pourrions vérifier, d'une part, si les retombées positives dont témoignent les répondants tendent à perdurer dans le temps (plus de la moitié des jeunes que nous avons rencontrés venaient tout juste de terminer les projets), et surtout préciser les conditions nécessaires à la poursuite de leur cheminement. Peut-être même que ces informations pourraient influencer l'intervention afin de s'assurer d'adopter, dès le départ, des éléments clés garants de la bonne suite du processus. C'est pourquoi, nous pensons, malgré les difficultés que cela peut représenter, qu'il serait judicieux que d'autres recherches soient

réalisées afin que ces jeunes soient revus ensuite, à plusieurs mois d'intervalle, pour vérifier si les effets positifs de ces expériences perdurent dans le temps et, le cas échéant, déterminer les raisons et les conditions que les acteurs associent à cette persistance. Nous pourrions cependant penser que les effets peuvent durer dans le temps puisqu'un certain nombre des jeunes rencontrés avaient vécu cette expérience depuis quelque temps déjà. Toutefois, nous ne savons que peu de choses à propos de leur nouvelle vie.

Enfin, pour ajouter à la force de nos résultats, nous pourrions aussi reprendre le même devis et la même approche, mais en nous penchant sur l'expérience d'autres organismes et projets utilisant aussi des médiums artistiques. En principe, cette option ne devrait pas être tellement difficile à réaliser puisque, apparemment, les organismes communautaires qui cherchent à offrir ce type d'opportunités aux jeunes rejoins sont de plus en plus nombreux.

Conclusion

Le phénomène des jeunes de la rue a été largement étudié, dans différents pays et sous différents angles. Ces études portent particulièrement sur la prévalence du phénomène, les caractéristiques associées à ces jeunes, leurs trajectoires ainsi que sur les conditions dans lesquelles ils vivent lorsqu'ils fréquentent la rue. Toutefois, peu d'études portent sur les interventions qui leur sont destinées, malgré que nous ayons besoin de connaître les meilleures stratégies à adopter pour outiller les intervenants et aider ces jeunes à sortir de l'exclusion. Cette étude porte donc sur une pratique en émergence, alternative et novatrice, que de plus en plus d'organismes communautaires appliquent avec ces jeunes. Cette pratique favorise l'utilisation de médiums artistiques et donne apparemment de bons résultats auprès de cette population. Nous avons procédé à l'évaluation de ses logiques et de ses processus.

C'est dans une perspective phénoménologique que les propos de jeunes et d'intervenants ont été recueillis. Avec une méthodologie qualitative, nous avons obtenu leur témoignage en tant que participants à des projets liés à des médiums artistiques. Nous voulions ainsi connaître les jeunes qui y participent, comprendre le fonctionnement de cette pratique, connaître les retombées qu'elle peut avoir dans la vie des jeunes et préciser les finalités de cette stratégie d'intervention. La singularité de cette recherche relève ainsi de la diversité des acteurs interviewés ainsi que des contextes différents auxquels s'attache la pratique que nous avons étudiée. Celle-ci s'articule autour de trois projets différents, relevant du même programme, mais rattachés cependant à trois organismes communautaires des villes de Québec, Trois-Rivières et

Montréal. Ces acteurs, issus de contextes distincts, portent des regards différents sur cette pratique.

Tout d'abord, il est fascinant de voir avec quelle facilité les jeunes ont parlé de l'expérience qu'ils ont vécue, mais surtout du cheminement qu'ils ont connu grâce à ces projets. De manière générale, les répondants ont aisément exprimé leur point de vue tout en se montrant très critiques sur certains points. Toutefois, peu de répondants ont apporté des commentaires négatifs sur les projets auxquels ils avaient participé. La plupart d'entre eux y associaient des points positifs ayant permis aux jeunes d'améliorer leurs conditions de vie et de vivre une expérience alternative rejoignant ces derniers dans leurs besoins et leurs intérêts bien particuliers.

Dans un premier temps, les participants aux projets ont voulu signifier qu'ils ne s'identifiaient pas comme des jeunes de la rue en tant que tel, ce qui pose un certain problème au point de départ étant donné que ces projets s'adressent spécialement à ces jeunes. En effet, les répondants ont eu tendance à vouloir nuancer cette expression en indiquant qu'ils rejoignent plutôt des jeunes qui fréquentent la rue ou qui ont des activités de rue. L'expression jeunes de la rue est donc celle, apparemment, que les bailleurs de fonds utilisent davantage, et ce, beaucoup plus que quiconque étant associé à des projets favorisant l'utilisation de médiums artistiques. Afin de bien décrire les jeunes que rejoignent ces projets, les répondants ont tenté aussi de dresser un portrait des participants. À l'instar de ce que l'on retrouve dans la littérature, ils ont indiqué que les

jeunes avaient tous des parcours de vie bien différents, mais qu'il est bien difficile de tracer un profil qui soit typique. Les répondants ont néanmoins noté, chez ces jeunes, certaines similarités reliées à leur passé difficile dans le cadre duquel ils ont connu, entre autres, l'instabilité et le rejet. Ces ressemblances sont reliées, également, à leur mode de vie qui témoigne notamment de leur problème de consommation, mais aussi de quelques caractéristiques bien personnelles qui, entre autres, démontrent qu'ils ont généralement une fibre artistique, et ce, bien avant d'être recrutés dans ces projets.

Dans un deuxième temps, les informations que nous avons recueillies sur le fonctionnement des projets indiquent, d'abord, que la motivation des jeunes constitue une condition de base qui, en grande partie, explique pourquoi des jeunes réussissent ou non à passer à travers les processus qui accompagnent ces projets. Cette motivation amène les jeunes à vouloir se prendre en main et à améliorer leurs conditions de vie. Cependant, elle dépend également des projets offerts et des médiums artistiques qu'ils utilisent. La motivation des jeunes serait également reliée aux caractéristiques des intervenants qui dirigent ces projets et par l'intérêt qu'ils y trouvent de pouvoir réaliser quelque chose de concret et de tangible. L'argent ne serait pas l'une des principales sources de motivation pour les jeunes comme le croient certains intervenants. Ceux qui se joignent aux projets pour cette raison sont ceux qui, bien souvent, ne se rendent pas jusqu'au bout. Le moment où arrive le projet serait en fait une condition plus importante encore. Ces projets arrivent vraisemblablement dans un bon temps dans la vie des jeunes, alors qu'ils sont décidés à faire quelque chose pour se réaliser ou, encore, parce

qu'ils considèrent que ces projets représentent la dernière chance qu'il leur soit offerte d'accéder à quelque chose de meilleur dans leur vie. Le respect du rythme des jeunes dont les intervenants font preuve constitue aussi un facteur important qui explique que ces projets fonctionnent auprès des jeunes. Il semble en effet que les intervenants soient particulièrement soucieux de les prendre là où ils sont rendus et qu'ils ne cherchent pas à les projeter trop rapidement dans le futur.

Les liens que les jeunes créent, autant avec les intervenants qu'avec le groupe de pairs, sont aussi une composante importante de cette pratique. Ils prendraient naissance, tout d'abord, dans le cadre des suivis personnalisés que les intervenants entretiennent avec les jeunes, mais aussi grâce aux moments partagés au quotidien avec les jeunes. Cette pratique s'apparente d'ailleurs aux éléments clés du modèle psychoéducatif (Gendreau, 2001). Les intervenants possèdent également des caractéristiques bien précises qui, par exemple, relèvent de leur capacité à faire confiance aux jeunes. En outre, les jeunes bénéficieraient de la vie de groupe et du travail en équipe qui leur permettent de développer un sentiment d'appartenance. Ces liens que les jeunes développent perdurent parfois, même après la fin des projets.

Par l'entremise de ces liens, les projets auraient aussi d'autres retombées importantes dans la vie des jeunes. Ils leur permettent d'abord d'accéder à eux-mêmes. Au cours des projets, les jeunes cheminent et se transforment sur plusieurs aspects. Par exemple, ils apprennent à mieux se connaître, ils sont plus responsables et développent de nouvelles

habiletés sociales. Ils deviennent également plus confiants et fiers d'eux, notamment parce qu'ils réalisent quelque chose qui répond à des critères élevés au plan de la qualité. Cette condition semble d'ailleurs être essentielle afin que cette expérience puisse avoir des répercussions sur l'image, celle qu'ils entretiennent eux-mêmes à leur endroit et celle qu'ils projettent. La visibilité fait, en effet, partie intégrante de ces projets qui conduisent à la réalisation d'œuvres collectives, une visibilité qui entraîne un contact avec le grand public. Elle a l'avantage de faire voir les jeunes autrement, c'est-à-dire comme des personnes qui réussissent des choses. Toutefois, elle présente le désavantage que les jeunes soient alors identifiés au phénomène social des jeunes de la rue. La visibilité aide néanmoins les organismes à assurer la pérennité des projets et à créer des ponts avec la société puisque, avec leur œuvre, les jeunes y laissent des traces qui, parfois même, sont permanentes. En ce sens, Rivard (2004) a donc raison d'expliquer que la création d'une production artistique favorise l'ouverture au monde ainsi que la communication. De plus, ces projets contribuent à diminuer les préjugés que la société nourrit à l'endroit de ces jeunes et, par conséquent, à changer la représentation qu'elle se fait d'eux.

En complétant ces projets, les jeunes peuvent envisager différents plans de vie qui, dans certains cas, les amènent à poursuivre dans le domaine des arts tandis que d'autres, non. Ces projets de vie les conduisent parfois à retourner aux études ou à se diriger vers le marché du travail. D'autres entretiennent le désir de démarrer leur propre entreprise ou projettent de faire de l'aide humanitaire. D'une manière ou d'une autre, ces jeunes

semblent terminer l'expérience avec de nouveaux projets de vie qui leur permettent d'envisager plus positivement leur avenir, notamment en raison du bagage que leur procurent ces projets. Certains intervenants soulèvent cependant que, parfois, peu d'opportunités en lien avec les médiums artistiques qu'ils ont connus et expérimentés dans le cadre des projets s'offrent aux jeunes à la fin des projets. Ils ont ainsi moins de chance de trouver un emploi directement dans ce domaine. Cette observation vient d'ailleurs jeter une ombre sur l'idée que véhiculent certains auteurs. Bellot (2005) affirme, notamment, que ces formes d'interventions alternatives ont un impact positif sur la vie des jeunes parce qu'elles répondent aux besoins réels du marché du travail.

Les finalités de l'intervention, que nous avons tenté de mettre en lien avec la (ré)insertion, l'intégration et la participation sociale, n'ont pas fait consensus chez les répondants. La (ré)insertion et l'intégration sociale sont souvent associées à l'exclusion des jeunes. En effet, ces termes laisseraient entendre qu'ils ne font pas partie de la société, ce qui n'est pas en fait le cas aux yeux des répondants. C'est pourquoi certains se rangent plutôt du côté de la participation sociale qui n'évoque pas l'idée de l'exclusion ou de l'inclusion, mais plutôt de l'engagement et de la capacité des jeunes à prendre leur vie en main. Quoi qu'il en soit, ces débats ne font apparemment pas de sens pour les jeunes dont les opinions à cet égard semblent varier selon leurs trajectoires et leurs besoins. Le plus important serait, en conséquence, de considérer leur parcours respectif et de savoir répondre aux besoins particuliers qu'ils génèrent sans s'attacher de manière trop rigide à l'une ou l'autre de ces finalités que représentent la (ré)insertion,

l'intégration ou la participation sociale. Plus fondamentalement encore, le lien social semble être ce qui importe le plus pour ces jeunes.

Bien que plusieurs indices laissent à penser que ces projets fonctionnent et qu'ils apportent beaucoup dans la vie des jeunes qui y participent, il semble qu'un enjeu important repose sur leur durée. Elle serait généralement trop courte pour laisser le temps aux jeunes de franchir toutes les étapes dont ils ont besoin pour consolider suffisamment leur identité et leurs acquis pour leur permettre de poursuivre ensuite leur cheminement de façon autonome dans la société. C'est pourquoi, les organismes doivent poursuivre leur travail auprès des jeunes, et ce, même après la fin des projets. Nous pensons que cette dimension doit être portée à l'attention des bailleurs de fonds. Ces derniers devraient également être sensibilisés au fait que les critères qu'ils utilisent pour mesurer les résultats de ces projets auprès des jeunes, soit principalement le retour aux études et le cheminement vers le marché de l'emploi, ne donnent qu'une image incomplète et réductrice des retombées possibles et qui peuvent servir aux mêmes finalités. Ainsi, outre le fait que la plupart des jeunes terminent les projets en ayant pour objectif de retourner aux études ou ayant entamé des démarches pour se trouver un emploi, ils retirent également certains bénéfices indirects tels que les liens qu'ils ont développés et la confiance qu'ils ont gagnée qui représentent des bases sur lesquelles ils pourront s'appuyer pour persévérer dans leurs démarches.

Le regard que nous avons porté sur cette pratique liée aux médiums artistiques auprès de ces jeunes en difficulté laisse donc entendre qu'elle peut avoir des retombées importantes pour eux. C'est pourquoi nous souhaitons qu'elle puisse aider les organismes communautaires dans leur recherche de financement pour ce type de projets. Nous sommes à même de constater que ces projets représentent une pratique alternative et novatrice en émergence, d'où l'importance de s'y intéresser encore davantage et poursuivre d'autres recherches en ce sens, d'autant plus que de nombreuses autres ressources que celles que nous avons ciblées utilisent actuellement des médiums artistiques. Nous pensons notamment aux organismes qui ont, au sein de leur programme, le projet du Cirque du Monde qui, pour sa part, utilise les arts du cirque auprès des jeunes en difficulté. Il y a également l'unité mobile de production Vidéo Paradiso qui aide les jeunes de la rue à s'exprimer par le biais de l'art visuel en réalisant des clips et des courts-métrages pour sortir de l'ombre et diminuer les préjugés à leur égard. Nous pouvons aussi penser au Foyer de jeunes travailleurs et travailleuses de Montréal avec son projet *Décrocher... puis après ?* qui, par l'entremise du théâtre, permet à des jeunes sans diplôme, de se remettre en action et de mettre en place de nouveaux projets de vie. Finalement, il y a l'organisme Dans la Rue qui souhaite, de plus, pérenniser des programmes d'employabilité liés aux métiers du spectacle. C'est dire que cette pratique alternative prend de plus en plus d'importance au sein des organismes communautaires oeuvrant auprès des jeunes en difficulté et qu'il est primordial de s'y intéresser plus particulièrement.

Il est à considérer aussi que l'intérêt porté aux jeunes de la rue est encore nouveau dans le domaine de la psychoéducation. Nous avons vu pourtant que cette pratique s'y adressant, alternative et émergente, rejoint sur plusieurs points le modèle psychoéducatif. C'est pourquoi, nous estimons que cette recherche peut aussi être une contribution pour le développement de la discipline en tant que telle. Les psychoéducateurs et psychoéducatrices ont leur place auprès de ces jeunes et le modèle qui les inspire peut s'adapter à leur réalité tout comme ces jeunes peuvent les aider à raffiner leur approche et leurs stratégies d'intervention.

Références

- Agence de santé publique du Canada (ASPC) (2006, Mars). *Les jeunes de la rue au Canada. Constatations découlant de la surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada, 1999-2003*. Récupéré le 20 juin 2007 de <http://dsp-psd.tpsgc.gc.ca/Collection/HP5-15-2006F.pdf>.
- Aviles, A., & Helfrich, C. (2004). Life Skill Service Needs : Perspectives of Homeless Youth. *Journal of Youth and Adolescence*, 33(4), 331-338.
- Bachelor, A., & Joshi, P. (1986). *Guide pratique. La méthode phénoménologique de recherche en psychologie*. Québec : Les presses de l'Université Laval.
- Beauchemin, S. (1996). Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes : une recension des écrits. Dans D. Laberge, & S. Roy (Éds.), *Jeunes en difficultés : De l'exclusion vers l'itinérance, Cahiers de Recherche Sociologique*, 27, (p. 99-126). Montréal : Département de Sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Bélanger, J-M. (2004). Les jeunes de la rue de 16 et 17 ans à Sudbury. «Tombés entre les mailles du filet». *Reflète*, 10, 106-111.
- Bellot, C. (2001). *Le monde social de la rue : expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*. Thèse de doctorat en criminologie. Montréal : Université de Montréal.
- Bellot, C. (2003). *Comprendre l'itinérance*. Montréal : Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM). Récupéré le 25 juin 2007 de <http://www.rapsim.org/docs/comprendreLitinerance.pdf>.
- Bellot, C. (2005). La diversité des trajectoires de rue des jeunes à Montréal. Dans N. Brunelle & M-M. Cousineau (Éds.), *Trajectoires de déviance juvénile, les éclairages de la recherche qualitative* (p. 71-95). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Boutin, G. (2000). *L'entretien de recherche qualitative*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Breton, M. (1999). «Les étapes de l'empowerment en régime démocratique : vers un modèle de pratique», *Intervention*, 109, 43-53.
- Brunelle, N., & Cousineau, M-M. (Éds.) (2005). *Trajectoires de déviance juvénile : Les éclairages de la recherche qualitative*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Caputo, T., Weiler, R., & Anderson, J. (1997). *Étude sur le style de vie de la rue*. Ottawa : Santé Canada, Le Bureau de l'alcool, des drogues et des questions de dépendance.

- Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. Dans D. Laberge & S. Roy (Éds.) *Marginalité et exclusion sociales, Cahiers de recherche sociologique*, 22, (p. 11-27). Montréal : Département de Sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Conseil de la santé et du bien-être (2001a, Mai). *Rapport. Regard des jeunes sur les services qui leur sont destinés : des pratiques à réviser*. Québec : Gouvernement du Québec, Conseil de la santé et du bien-être. Récupéré le 12 juillet 2007 de http://www.csbe.gouv.qc.ca/fileadmin/www/Archives/ConseilSanteBienEtre/Rapports/20010303_rapp_cfr.pdf.
- Conseil de la santé et du bien-être (2001b, Mai). *Avis, Quel temps pour les jeunes ? La participation sociale des jeunes*. Québec : Gouvernement du Québec, Conseil de la santé et du bien-être. Récupéré le 12 juillet 2007 de http://www.csbe.gouv.qc.ca/fileadmin/www/Archives/ConseilSanteBienEtre/Avis/20010531_avis_cfr.pdf.
- Côté, M-M. (1988). *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine*. Thèse de doctorat en ethnologie urbaine. Montréal : Université de Montréal.
- CS/RESORS Consulting Ltd. (2001, Mars). *Analyse des lacunes dans les documents de recherche sur les enjeux concernant les jeunes de la rue*. Canada : Gouvernement du Canada, Ministère de la Justice, division de la recherche et de la statistique. Récupéré le 14 juillet 2007 de http://justice.gc.ca/fra/pi/rs/raprep/2002/rr02_8/rr02_8.pdf.
- Dagenais, B. (2001). *Le théâtre d'intervention et les jeunes de la rue*. Mémoire de maîtrise en sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- De Gaulejac, V., & Taboada Léonetti, I. (2007). *La lutte des places : Insertion et désinsertion*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Deschamps, C. (1993). *L'approche phénoménologique en recherche*. Montréal : Guérin universitaire éditeur.
- Desrosiers, G., & Laurendeau, M-C. (1997, Avril). Enfance-jeunesse et participation sociale. Dans Conseil de la santé et du bien-être (Éds.) *Document de réflexion. La participation comme stratégie de renouvellement du développement social*. Forum sur le développement social. Québec : Conseil de la santé et du bien-être.
- En Marge 12-17 (2008a). *Rapport annuel 2007-2008, En Marge 12-17, une porte ouverte pour les jeunes en difficulté et un soutien pour les parents*. Montréal : En Marge 12-17.

- En Marge 12-17 (2008b). *Vitr'Art. Pour soutenir la création chez les jeunes de la rue*. Montréal : En Marge 12-17.
- Firdion, J-M. (1999). L'étude des jeunes sans domicile dans les pays occidentaux : état des lieux. *Dossiers et recherches*, 81. Paris : Institut national d'études démographiques (INED).
- Fournier, L., & Chevalier, S. (1998, 20 Novembre). *Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-97*. Québec : Santé Québec.
- Fournier, L., Laurin, I., Toupin, J., Gaudreau, J., & Frohlich, K. (1996). Les adolescents. Dans L. Fournier & C. Mercier (Éds.) *Sans domicile fixe : au-delà du stéréotype* (p. 271-306). Montréal : Éditions du Méridien.
- Fournier, L., & Mercier, C. (Éds.) (1996). *Sans domicile fixe : Au-delà du stéréotype*. Montréal : Éditions du Méridien.
- Gendreau, G. (2001). *Jeunes en difficulté et intervention psychoéducative*. Montréal : Éditions Sciences et Culture.
- Goyette, M., Bellot, C., & Panet-Raymond, J. (2006). *Le projet Solidarité Jeunesse : Dynamiques partenariales et insertion des jeunes en difficulté*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Hurtubise, R., Vatz Laaroussi, M., & Dubuc, S. (2000, Mars). *Jeunes de la rue et famille : Des productions sociales et des stratégies collectives au travers des mouvances du réseau*. Rapport de recherche présenté au Conseil Québécois de la Recherche Sociale. Sherbrooke : Université de Sherbrooke, Département de service social, Faculté des lettres et sciences humaines.
- Hyde, J. (2005). From home to street : Understanding young people's transitions into homelessness. *Journal of Adolescence*, 28, 171-183.
- Janosz, M. (1994). *Étude longitudinale sur la prédiction de l'abandon scolaire, l'hétérogénéité des décrocheurs et l'intervention différentielle*, Thèse de doctorat en sciences humaines appliquées. Montréal : Université de Montréal.
- Kidd, S. A. (2003). Street Youth : Coping and Interventions. *Child and Adolescent Social Work Journal*, 20(4), 235-261.
- Laberge, D., & Roy, S. (Éds.) (1994). Marginalité et exclusion sociales, *Cahiers de recherche sociologique*, 22. Montréal : Département de Sociologie, Université du Québec à Montréal.

- Laberge, D., & Roy, S. (Éds.) (1996). Jeunes en difficulté : De l'exclusion vers l'itinérance. *Cahiers de Recherche Sociologique*, 27. Montréal : Département de Sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Lamoureux, A. (2006). *Recherche et méthodologie en sciences humaines* (2^e éd.). Montréal : Beauchemin/Chenelière éducation.
- Legault, G., & Fronteau, J. (2008). Les mécanismes d'inclusion des immigrants et des réfugiés. Dans G. Legault et L. Rachédi (Éds.), *L'intervention interculturelle* (2^e éd.) (p. 43-66). Montréal : Gaëtan Morin éditeur, Chenelière éducation.
- Legault, G., & Rachédi, L. (Éds.) (2008). *L'intervention interculturelle* (2^e éd.). Montréal : Gaëtan Morin éditeur, Chenelière éducation.
- Lemay, L. (2007). L'intervention en soutien à l'empowerment : Du discours à la réalité. La question occultée du pouvoir entre acteurs au sein des pratiques d'aide. *Nouvelles pratiques sociales*, 20 (1), 165-180.
- Levac, C. (2007). *La rue, un chemin tracé d'avance ? Une recherche anthropologique sur le parcours de 21 jeunes hommes de la rue*, Montréal : Refuge des Jeunes de Montréal.
- Maison Dauphine (2007, Mars). Demande de Programme Connexion compétences dans le cadre du projet Troupe d'Animations Urbaines. Québec : Maison Dauphine.
- Maison Dauphine (2008). *Maison Dauphine, Rapport annuel 2007-2008, ... Refaire surface...* Québec : Maison Dauphine.
- Mallett, S., Rosenthal, D., & Keys, D. (2005). Young people, drug use and family conflict : Pathways into homelessness. *Journal of Adolescence*, 28, 185-199.
- Mucchielli, A. (Éds.) (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (2^e éd.). Paris : Armand Colin.
- O'Grady, B., & Gaetz, S. (2004). Homelessness, Gender and Subsistence : The Case of Toronto Street Youth. *Journal of Youth Studies*, 7(4), 397-416.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive : Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Pirès, A.P. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : Essai théorique et méthodologique. Dans J. Poupard, J.P. Deslauriers, L.H. Groulx, A. Lapperiere, R. Mayer, & A.P. Pirès (Éds.), *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p.113-169). Montréal : Gaëtan Morin.

- Pittet, C. (2002). *De l'ombre à la lumière : La photographie comme outil de création du lien social. Récit de quatre femmes en prison*. Genève : ies éditions.
- Point de Rue (2006, Juin). *Formulaire de demande de financement. Section 2 : Description de la proposition*. Trois-Rivières : Point de Rue.
- Point de Rue (2008). *Rapport annuel 2007-2008, Point de Rue*. Trois-Rivières : Point de Rue.
- Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S., & Pelletier, A. (1999). *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants : Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens*. Montréal : Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRIJA).
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : Considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J.P. Deslauriers, L.H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A.P. Pirès (Éds), *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p.113-169). Montréal : Gaëtan Morin.
- Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L-H., Laperrière, A., Mayer, R., & Pirès, A.P. (Éds.) (1997). *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin.
- Provost, M.A., Alain, M., Leroux, Y., & Lussier, Y. (2006). *Normes de présentation d'un travail de recherche*. (2^e éd.) Trois-Rivières : Les Éditions SMG.
- Quivy, R., & Van Campenhoudt, L. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales* (3^e éd.). Paris : NUNOD
- Radio Canada (2006, 3 Décembre). *Itinérance : Pour une commission parlementaire*. Société. Récupéré le 27 janvier 2007 de http://www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2006/12/03/002-itinerance_commission.shtml.
- Rivard, J. (2004). Des pratiques autour des jeunes/enfants des rues : une perspective internationale. *Nouvelles pratiques sociales*, 17(1), 126-148. Récupéré le 20 mars 2007 de <http://www.erudit.org/revue/nps/2004/v17/n1/010578ar.pdf>.
- Roy, É., Haley, N., Boivin, J-F., Frappier, J-Y., & Claessens, C. (1996). *Les jeunes de la rue de Montréal et l'infection au VIH : Étude de prévalence. Rapport final, version révisée*. Montréal : Régie Régionale de la Santé et des Services Sociaux de Montréal- Centre Direction de la Santé Publique (RRSSSM-C), Unité de Santé publique.

- Service Canada (n.d.). *Connexion compétences*. Récupéré le 28 août 2008 de <http://www.servicecanada.gc.ca/fra/sc/jeunes/connexioncompetences.shtml>
- Service Canada (n.d.). *Programmes et services emploi jeunesse. Connexion compétences*. Récupéré le 28 août 2008 de http://www.servicecanada.gc.ca/fra/sc/jeunes/pdf/cc_fr_01_05_08.pdf.
- Sheriff, T. (1999, Juillet). *Le trip de la rue : Parcours initiatiques des jeunes de la rue, Tome I*. Beauport : Centre Jeunesse du Québec. Institut universitaire sur les jeunes en difficulté, Direction du développement de la pratique professionnel.
- Table de concertation jeunesse/itinérance du centre-ville (2004). Bilan des activités juin 2003 au 30 septembre 2004. Montréal : Centre Dollar-Cormier.
- Taylor, D. M., Lydon, J. E., Bougie, É., & Johannsen, K. (2004). «Street Kids» : Towards an Understanding of Their Motivational Context. *Canadian Journal of Behavioural Science*, 36(1), 1-16.
- Toile jeunesse Centre-du-Québec (n.d.) Délits les plus souvent commis par les adolescents. Récupéré le 23 octobre 2007 de <http://www.toilejeunesse.centre-du-quebec.qc.ca/client/page1.asp?page=302&clef=168&Clef2=60>.
- Tyler, K.A. (2006). A Qualitative Study of Early Family Histories and Transitions of Homeless Youth. *Journal of Interpersonal Violence*, 21(10), 1385-1393.
- Vincens, J. (1997, Octobre-Décembre). L'insertion professionnelle des jeunes : À la recherche d'une définition conventionnelle. *Formation Emploi*, 60, p. 21-36.
- Votta, E., & Manion, I. (2004). Suicide, High-Risk Behaviors, and Coping Style in Homeless Adolescent Males' Adjustment. *Journal of Adolescent Health*, 34, 237-243.
- Vultur, M. (2003). *L'insertion sociale et professionnelle des jeunes «désengagés» : analyse du programme d'intervention de la Réplique*. Sainte-Foy : Institut National de la recherche scientifique (Urbanisation, Culture et Société).
- Vultur, M. (2005), Aux marges de l'insertion sociale et professionnelle : étude sur les jeunes «désengagés», *Nouvelles pratiques sociales*, 17(2), p. 95-108. Récupéré le 12 février 2007 de <http://www.erudit.org/revue/nps/2005/v17/n2/011228ar.pdf>.
- Vultur, M. (2007). Formes d'entrée sur le marché du travail et trajectoires professionnelles des jeunes faiblement scolarisés. *Éducation et francophonie*, XXXV(1), 120-139.

Appendices

Appendice A

Fiche signalétique pour les personnes ayant fréquenté la rue

Fiche signalétique

À remplir à la fin de l'entrevue à titre de complément d'informations

Il est à noter que les données récoltées grâce à cette fiche seront analysées de manière confidentielle en lien avec l'entrevue réalisée antérieurement. Ces informations sont recueillies dans le but de faciliter le travail de l'étudiante de maîtrise en particulier lors de la retranscription des entrevues qu'elle a réalisées. Vous ne devez pas inscrire votre nom sur cette fiche et vous êtes libre de ne pas vouloir répondre à une ou à l'ensemble des questions posées dans cette fiche.

Numéro d'identification :

Date :

Lieu :

DONNÉES SOCIODÉMOGRAPHIQUES

Âge :

Sexe : () féminin () masculin

Citoyenneté :

Origine ethnique :

Statut : () célibataire () marié () divorcé

FAMILLE D'ORIGINE

Âge des parents : Père :

Mère :

Leur statut marital : () mariés () divorcés () séparés () autre, spécifiez :

Configuration de la famille d'origine : () mariés () divorcés () séparés () autre, spécifiez :

Occupation : Père :

Mère :

Scolarité : Père :

Mère :

Nombre d'enfants : () sœurs () frères () demi-sœurs () demi-frères

Habites-tu encore chez tes parents ? Si non, où habites-tu ?

Tes frères et sœurs ont-ils déjà fugué, été expulsés ou vécu dans la rue ?

Tes parents ont-ils eu ou ont-ils encore des problèmes de santé physique, de santé mentale ou de toxicomanie ? Lesquels ?

Contact actuellement avec : les parents oui () non () la fratrie oui () non ()

FORMATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE

Dernière année de scolarité complétée : Diplôme le plus élevé obtenu :

As-tu poursuivi tes études avant, et/ou pendant ton passage à la rue ?

TRAVAIL

Avais-tu un travail avant de te retrouver dans la rue ? Si oui,

- a) Quel genre de travail c'était ?
- b) Combien d'heures travaillais-tu par semaine ?
- c) Quel était ton salaire horaire ?

Avais-tu un travail pendant que tu étais dans la rue ? Si oui,

- a) Quel genre de travail c'était ?
- b) Combien d'heures travaillais-tu par semaine ?
- c) Quel était ton salaire horaire ?

Occupes-tu un travail actuellement ? Si oui,

- a) Quel genre de travail c'est ?
- b) Combien d'heures travailles-tu par semaine ?
- c) Quel est ton salaire horaire ?

ANTÉCÉDENTS ET CONTACTS AVEC LA JUSTICE

À quel âge t'es-tu retrouvé dans la rue ?

As-tu déjà fugué ou été expulsé de ton milieu de vie avant ton passage à la rue ?

Qu'est-ce qui a été l'élément déclencheur de ce passage à la rue ?

As-tu déjà eu des contacts avec des professionnels de la santé physique et mentale ?

Lesquels ?

As-tu déjà eu des contacts avec le système de justice ?

| | | |
|---|----------|---------|
| Placement en famille d'accueil en ressource intermédiaire ? | nombre ? | durée ? |
| Placement en foyer de groupe ? | nombre ? | durée ? |
| Placement en centre de réadaptation ? | nombre ? | durée ? |
| Placement en centre de réadaptation en toxicomanie ? | nombre ? | durée ? |
| Placement en prison ou en centre de détention ? | nombre ? | durée ? |

Délit(s) commis en placement au Centre Jeunesse ou en centre de détention/prison :

| Délit | Oui | Délit | Oui |
|--|-----|----------------------------|-----|
| Vol à l'étalage/simple | | Conduite en état d'ébriété | |
| Vol qualifié | | Méfait public | |
| Taxage | | Complicité de délit | |
| Introduction par effraction | | Voie de fait | |
| Méfait/vandalisme | | Menaces | |
| Possession/trafic de stupéfiants | | Fraude/falsification | |
| Crime relatif aux armes (possession, vente, ...) | | Crime d'incendie | |
| Infraction à caractère sexuel | | Complot | |
| Recel | | Autres : | |

Type de mesure (sentence, mesure volontaire, garde fermée, etc.) :

Appendice B

Description des types de délits

Description des types de délits³

1. **Vol à l'étalage/simple** : subtiliser un bien dans un magasin/prendre, à l'insu d'une personne, ce qui lui appartient.
2. **Vol qualifié** : prendre violemment, contre le gré d'une personne, ce qui lui appartient.
3. **Taxage** : extorsion d'objets divers ou d'argent, souvent accompagnée de violence, commise habituellement par des jeunes aux dépens d'autres jeunes.
4. **Introduction par effraction** : s'introduire dans un endroit par effraction dans l'intention de commettre un acte criminel.
5. **Méfait/vandalisme** : acte criminel qui a pour effet de détruire ou détériorer le bien d'autrui.
6. **Possession/trafic de stupéfiants** : avoir en sa possession des stupéfiants dans le seul but d'une consommation personnelle, sans avoir l'intention de se livrer au trafic/le fait de fabriquer, vendre, donner, administrer, transporter, expédier, livrer ou distribuer un stupéfiant ou encore de proposer l'une de ces opérations.
7. **Crime relatif aux armes** : avoir en sa possession des armes illégales ou en faire le commerce.
8. **Infraction à caractère sexuel** : contact ou tentative de contact physique à des fins sexuelles sans le consentement de la victime.
9. **Recel** : avoir en sa possession des biens acquis illégalement ou en faire la vente.
10. **Conduite en état d'ébriété** : conduire un véhicule en ayant les facultés affaiblies par l'alcool ou par d'autres substances psychotropes.
11. **Méfait public** : quiconque, avec l'intention de tromper, amène un agent de la paix à commencer ou à continuer une enquête.
12. **Complicité de délit** : participer à un délit, au crime d'un autre ou être de connivence avec lui.
13. **Voie de fait** : utiliser intentionnellement la force contre autrui.
14. **Menaces** : paroles et/ou gestes par lesquels une personne exprime la volonté qu'elle a de faire du mal à quelqu'un.
15. **Fraude/falsification** : quiconque, par supercherie, mensonge ou autres moyens dolosifs, constituant ou non un faux semblant au sens de la présente loi, frustre le public ou toute autre personne, déterminée ou non, de quelque bien, argent ou valeur/altérer, dénaturer, modifier volontairement en vue de tromper.
16. **Crime d'incendie** : personne qui intentionnellement ou sans se soucier des conséquences de son acte cause par le feu ou par une explosion un dommage à un bien lui appartenant ou non.
17. **Complot** : infraction qui consiste à préparer secrètement et à plusieurs (plus d'une personne) ce qui peut être considéré comme étant un crime ou un délit selon la loi.

³ Toile jeunesse Centre-du-Québec (n.d.) Délits les plus souvent commis par les adolescents. Récupéré le 23 octobre 2007 de <http://www.toilejeunesse.centre-du-quebec.qc.ca/client/page1.asp?page=302&clef=168&Clef2=60>).

Appendice C

Fiche signalétique pour les intervenants

Fiche signalétique

À remplir à la fin de l'entrevue à titre de complément d'informations

Il est à noter que les données récoltées grâce à cette fiche seront analysées de manière confidentielle en lien avec l'entrevue réalisée antérieurement. Ces informations sont recueillies dans le but de faciliter le travail de l'étudiante de maîtrise en particulier lors de la retranscription des entrevues qu'elle a réalisées. Vous ne devez pas inscrire votre nom sur cette fiche et vous êtes libre de ne pas vouloir répondre à une ou à l'ensemble des questions posées dans cette fiche.

Numéro d'identification :

Date :

Lieu :

Âge :

STATUT PROFESSIONNEL

Quel est le titre de votre emploi ? _____

Depuis combien d'années portez-vous ce titre d'emploi ? _____

Depuis combien d'années travaillez-vous auprès des jeunes de la rue ou des jeunes en difficulté ? _____

Avez-vous déjà participé ou animé un projet autre que celui dans lequel vous êtes impliqué qui utilisait des médiums artistiques ? _____

Si oui :

quels projets ? _____

auprès de quelles populations/clientèles cibles ? _____

pendant combien d'années ? _____

FORMATION ACADÉMIQUE

Quel est votre dernier niveau d'études atteint (programme complété) ?

- | | |
|--|-----------------------|
| Études secondaires | <input type="radio"/> |
| Études collégiales profil général | <input type="radio"/> |
| Études collégiales profil technique | <input type="radio"/> |
| Certificat universitaire | <input type="radio"/> |
| Études universitaires 1 ^{er} cycle (Baccalauréat) | <input type="radio"/> |
| Études universitaires 2 ^{ème} cycle (Maîtrise) | <input type="radio"/> |
| Études universitaires 3 ^{ème} cycle (Doctorat) | <input type="radio"/> |

Décrivez brièvement le cheminement académique que vous avez réalisé (niveau atteint et nature du programme d'études).

Êtes-vous actuellement aux études ?

Oui, à temps plein _____ Oui, à temps partiel _____ Non _____

Ce programme d'études est-il en lien avec votre emploi actuel ?

Oui _____ Non _____

Si oui, quel est votre programme d'études ? _____

Appendice D

Canevas d'entretien pour les jeunes

CANEVAS D'ENTRETIEN POUR LES JEUNES

Je veux tout d'abord commencer cet entretien en te remerciant d'avoir accepté de me rencontrer. Cette démarche est très importante pour moi parce qu'elle me permettra de répondre aux exigences de mon programme de maîtrise, mais aussi parce qu'elle m'offre une opportunité d'en comprendre davantage sur le sens que tu donnes au projet auquel tu participes ou tu as participé. Au cours de l'entretien, nous allons aborder différents thèmes dont le sens et la valeur que tu accordes à cette expérience afin de savoir si elle vient influencer ou non le parcours des jeunes de la rue. Je veux tout d'abord que tu saches que ton identité sera tenue confidentielle lorsqu'il sera le temps pour moi de rédiger les résultats de ma recherche, on ne pourra donc pas t'associer à ce que tu auras dit. Finalement, je veux que tu saches que tu as le droit de ne pas vouloir discuter d'un thème ou que tu peux te retirer de la recherche à tout moment sans que cela entraîne de conséquences.

J'aimerais que tu me parles du projet auquel tu participes ou tu as participé.

Sous-consignes :

- Quel médium artistique est utilisé dans le cadre du projet ?
- Qu'est-ce qui t'a amené à participer ? Comment en as-tu entendu parler ?
- Raconte-moi une journée type dans le projet, comment ça fonctionne (modalités : fréquence, durée, déroulement, approche, suivi et services à côté du projet).
- Qu'est-ce que tu fais dans le projet (tes rôles et tâches) ?
- Qui participe à ces projets ? Quelles sont les caractéristiques des participants ?
- Ce projet est-il différent des autres auxquels tu as participé ? Si c'est le cas, en quoi et quels étaient ces autres projets ?

Trouves-tu que ça marche ? Si c'est le cas, qu'est-ce qui fait que ça marche ?

Sous-consignes :

- En quoi tu t'es reconnu là-dedans ? En quoi ça te ressemble ?
- Qu'est-ce qui te fait vibrer, qui t'accroche dans cette expérience ?
- Les raisons qui font que le projet marche pour toi/pour les autres participants ?
- J'aimerais que tu me fasses un top 3 des raisons qui font que le projet marche selon toi en me les expliquant.
- Si on résumait ton top 3 en trois mots, ce serait donc par ces trois mots ... Maintenant, je vais te dire d'autres mots et tu vas me dire si eux aussi te disent quelque chose, s'il étaient significatifs dans le cadre du projet pour toi ou non.

| | |
|---|--------------|
| Création | Lien |
| Expression | Appartenance |
| Visibilité/exposition sociale | Salaire |
| Utilité sociale/engagement social (place dans la société) | Fierté |

Qu'est-ce que ce projet amène dans ta vie considérant où tu en es rendu dans ton cheminement ?

Sous-consignes :

- Le projet arrive où dans ta vie ?
- J'aimerais que tu me parles des liens que tu peux faire entre cette expérience et ton passé.

J'aimerais que tu me parles de la façon dont tu envisages comment cette expérience pourra ou pourrait te servir plus tard.

Sous-consignes :

- Depuis que tu as débuté le projet, quels sont les changements que tu perçois ou que les autres perçoivent chez toi ?
- Quels sont tes prochains projets de vie ?
- Ces projets ont-ils quelque chose à voir avec l'expérience que tu as vécue ? Si oui, comment ?
- D'après toi, est-ce que ces projets aident les jeunes rejoints et si oui, comment et pourquoi ?
- Quel terme fait le plus de sens à tes yeux : (ré)insertion sociale, intégration sociale ou participation sociale ? Pourquoi avoir choisi ce terme en particulier et ta définition personnelle ?

Y a-t-il autre chose dont tu voudrais me parler avant la fin de cet entretien ?

Appendice E

Canevas d'entretien pour les intervenants

CANEVAS D'ENTREVUE POUR LES INTERVENANTS

Je veux tout d'abord commencer cet entretien en te remerciant d'avoir accepté de me rencontrer. Cette démarche est très importante pour moi parce qu'elle me permettra de répondre aux exigences de mon programme de maîtrise, mais aussi parce qu'elle m'offre une opportunité d'en comprendre davantage sur le sens que tu donnes au projet auquel tu participes ou tu as participé. Au cours de l'entrevue, nous allons aborder différents thèmes dont le sens et la valeur que tu accordes à cette expérience afin de savoir si elle vient influencer ou non le parcours des jeunes de la rue. Je veux tout d'abord que tu saches que ton identité sera tenue confidentielle lorsqu'il sera le temps pour moi de rédiger les résultats de ma recherche, on ne pourra donc pas t'associer à ce que tu auras dit. Finalement, je veux que tu saches que tu as le droit de ne pas vouloir discuter d'un thème ou que tu peux te retirer de la recherche à tout moment sans que cela entraîne de conséquences.

J'aimerais que tu me parles du projet auquel tu participes ou tu as participé.

Sous-consignes :

- Quel médium artistique est utilisé dans le cadre de ce projet ?
- Qu'est-ce qui t'a amené à participer ? Comment en as-tu entendu parler ?
- Raconte-moi une journée type dans le projet, comment ça fonctionne (modalités : fréquence, durée, déroulement, approche, suivi et services à côté du projet).
- Qui participe à ces projets ? Quelles sont les caractéristiques des participants ?
- Qu'est-ce que tu fais dans le projet (tes rôles et tâches) ?
- Ce projet est-il différent des autres auxquels tu as participé ? Si c'est le cas, en quoi et quels étaient ces autres projets ? (intervenants ayant fréquenté la rue)

Trouves-tu que ça marche ? Si c'est le cas, qu'est-ce qui fait que ça marche ?

Sous-consignes :

- En quoi tu t'es reconnu là-dedans ? En quoi ça te ressemble ?
- Qu'est-ce qui te fait vibrer, qui t'accroche dans cette expérience à titre personnel et professionnel ? (si à titre personnel, même chose à titre professionnel ?)
- Les raisons qui font que le projet marche pour toi/pour les autres participants ?
- J'aimerais que tu me fasses un top 3 des raisons qui font que le projet marche selon toi en me les expliquant.
- Si on résumait ton top 3 en trois mots, ce serait donc par ces trois mots ... Maintenant, je vais te dire d'autres mots et tu vas me dire si eux aussi te disent quelque chose, s'il étaient significatifs dans le cadre du projet pour toi ou non.

| | |
|---|--------------|
| Création | Lien |
| Expression | Appartenance |
| Visibilité sociale/exposition | Salaire |
| Utilité sociale/engagement social (place dans la société) | Fierté |

- Est-ce que tu penses que ce sont les mêmes aspects qui accrochent les jeunes à participer au projet ?
- Quels objectifs poursuivez-vous avec ce projet ?

Option A (si l'intervenant a fréquenté la rue) : Qu'est-ce que ce projet amène dans ta vie considérant où tu en es rendu dans ton cheminement ?

Sous-consignes :

- Le projet arrive où dans ta vie ?
- J'aimerais que tu me parles des liens que tu peux faire entre cette expérience et ton passé.
- Est-ce que tu penses qu'il y a des liens à faire entre cette expérience (son succès, sa signification) et le passé des jeunes ?

Option B (tous les autres intervenants) : Qu'est-ce que le projet amène dans la vie des jeunes considérant où ils en sont rendus dans leur cheminement ?

Sous-consignes :

- Est-ce que tu penses qu'il y a des liens à faire entre cette expérience (son succès, sa signification) et le passé des jeunes ?

J'aimerais que tu me parles de la façon dont tu envisages comment cette expérience pourra ou pourrait servir aux jeunes plus tard.

Sous-consignes :

- Depuis le début du projet, quels sont les changements perçus chez les jeunes ?
- Quels sont leurs projets de vie après une telle expérience ?
- Ces projets ont-ils quelque chose à voir avec l'expérience à caractère artistique qu'ils ont vécue ? Si oui, comment ?
- D'après toi, est-ce que ces projets aident les jeunes rejoints et si oui, comment et pourquoi ?
- Quel terme fait le plus de sens à tes yeux : (ré)insertion sociale, intégration sociale ou participation sociale ? Pourquoi avoir choisi ce terme en particulier et ta définition personnelle ?
- Lorsque tu animes le projet, est-ce que tu considères que tu utilises un médium artistique ou que tu fais de l'art-thérapie ? Pourquoi ?

Y a-t-il autre chose dont tu voudrais me parler avant la fin de cet entretien ?

Appendice F

Formulaire de consentement pour les jeunes

No identification _____

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DU JEUNE**Titre provisoire du projet de mémoire****«Le médium artistique, une pratique d'intervention alternative s'adressant aux jeunes de la rue : favorise-t-il ou non l'intégration sociale ?»**

Étudiante : Geneviève L'abbé-Sasseville, étudiante à la maîtrise,
Département de psychoéducation, UQTR
Directrice : Sylvie Hamel, Département de psychoéducation, UQTR
Codirectrice : Lyne Douville, Département de psychoéducation, UQTR

Je comprends que cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un mémoire dont le principal objectif est de comprendre et de décrire comment le médium artistique répond aux besoins des jeunes de la rue et s'il peut ou non favoriser leur participation ou leur intégration sociale. Pour ce faire, Geneviève L'abbé-Sasseville veut rencontrer un total de 9 jeunes et de 9 intervenants provenant de 3 organismes communautaires dans les villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal (3 jeunes et 3 intervenants par organisme) ayant participé à un projet avec l'utilisation d'un médium artistique. Je comprends également que pour prendre part à cette recherche je dois participer à une entrevue individuelle, qui sera enregistrée de façon audio, d'une durée approximative de 60 minutes qui se déroulera dans les locaux des différents organismes sélectionnés.

Je consens à parler de l'expérience que je vis ou que j'ai vécue en lien avec l'utilisation d'un médium artistique, et si cette expérience a ou pourrait avoir une influence sur mon parcours de vie. Je serai aussi appelé à raconter dans quelles circonstances j'ai adopté le style de vie de la rue ainsi que les réalités qui s'y rattachent. Je recevrai une compensation pour ma participation prenant la forme d'un certificat-cadeau d'une valeur de 10\$.

Ma participation est volontaire et je peux me retirer à tout moment de la recherche sans préjudice et sans devoir justifier ma décision. De plus, je serai libre de répondre ou non aux questions qui me seront posées. Des mesures concrètes seront prises pour préserver mon anonymat et la confidentialité, ce qui signifie qu'aucun nom de personnes sera rapporté (utilisation de noms fictifs). Bien que l'identité des organismes et des localités auxquels je suis rattaché sera connue, l'analyse des données sera faite de telle manière qu'il sera improbable de faire un lien entre un répondant et un propos tenu. Le matériel de recherche sera conservé sous clé et seuls les membres de l'équipe de recherche auront accès à ce matériel. La diffusion des résultats sera également effectuée de façon à ce que les citations choisies pour appuyer l'analyse ne révèlent pas l'identité de leurs auteurs (ex : expression typique permettant de reconnaître une personne en particulier). Le

matériel sera conservé pour une période de 8 ans parce que cette recherche constitue une première étape et que les données recueillies ici pourront éventuellement être jumelées à celles d'autres recherches qui permettront d'en savoir plus sur la réalité des jeunes de la rue. Toutefois, les données recueillies lors de cette recherche ne seront pas jumelées à une banque de données qui existe déjà. Le matériel d'enregistrement sera détruit après cette période, soit en août 2015. L'accès aux résultats sera possible via la bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières et la Bibliothèque nationale.

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à cette démarche et en comprendre le but, la nature et les avantages.

Je consens librement à prendre part à l'entrevue et, également, à ce que mes propos soient enregistrés. Je sais que je peux me retirer en tout temps de l'étude sans préjudice.

Signature du participant : _____ Date : _____

Je consens que les informations données au cours de cette entrevue puissent être utilisées de façon secondaire, c'est-à-dire qu'elles soient analysées à nouveau après avoir été jumelées aux données d'autres recherches qui seront réalisées par les membres de la même équipe de recherche.

Signature du participant : _____ Date : _____

Merci de votre participation !

Si je désire obtenir des renseignements additionnels ou formuler des commentaires, je peux contacter la directrice de mémoire de l'étudiante, Sylvie Hamel, au 1-800-365-0922 poste 3540.

Cette recherche est approuvée par le comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières et un certificat portant le numéro CER-08-131-07.06 a été émis le 18 janvier 2008.

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous devez communiquer avec la secrétaire du comité d'éthique de la recherche de l'Université du

Québec à Trois-Rivières, Mme Fabiola Gagnon, par téléphone (819) 376-5011, poste 2136 ou par courrier électronique fabiola.gagnon@uqtr.ca .

Geneviève L'abbé-Sasseville
Candidate à la maîtrise
Université du Québec à Trois-Rivières

Sylvie Hamel, Ph.D.
Directrice du mémoire
Université du Québec à Trois-Rivières

Lyne Douville, MA, Ps, Cand. Ph. D
Codirectrice du mémoire
Université du Québec à Trois-Rivières

Appendice G

Formulaire de consentement pour les intervenants

No identification _____

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DE L'INTERVENANT**Titre provisoire du projet de mémoire****«Le médium artistique, une pratique d'intervention alternative s'adressant aux jeunes de la rue : favorise-t-il ou non l'intégration sociale ?»**

Étudiante : Geneviève L'abbé-Sasseville, étudiante à la maîtrise,
Département de psychoéducation, UQTR
Directrice : Sylvie Hamel, Département de psychoéducation, UQTR
Codirectrice : Lyne Douville, Département de psychoéducation, UQTR

Je comprends que cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un mémoire dont le principal objectif est de comprendre et de décrire comment le médium artistique répond aux besoins des jeunes de la rue et s'il peut ou non favoriser leur participation ou leur intégration sociale. Pour ce faire, Geneviève L'abbé-Sasseville veut rencontrer un total de 9 jeunes et de 9 intervenants provenant de 3 organismes communautaires dans les villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal (3 jeunes et 3 intervenants par organisme) ayant participé à un projet avec l'utilisation d'un médium artistique. Je comprends également que pour prendre part à cette recherche, je dois participer à une entrevue individuelle, qui sera enregistrée de façon audio, d'une durée approximative de 60 minutes qui se déroulera dans les locaux de mon milieu de travail, soit à Québec, Trois-Rivières ou Montréal.

Je serai alors invité(e) à témoigner sur les réalités que les jeunes peuvent vivre lorsqu'ils adoptent le style de vie de la rue. De plus, je devrai aussi témoigner sur l'expérience que les jeunes de la rue peuvent vivre en lien avec l'utilisation d'un médium artistique, et si cette expérience a ou pourrait avoir une influence sur leur parcours de vie.

Ma participation est volontaire et je peux me retirer à tout moment de la recherche sans préjudice et sans devoir justifier ma décision. De plus, je serai libre de répondre ou non aux questions qui me seront posées. Des mesures concrètes seront prises pour préserver mon anonymat et la confidentialité, ce qui signifie qu'aucun nom de personnes sera rapporté (utilisation de noms fictifs). Bien que l'identité des organismes et des localités auxquels je suis rattaché sera connue, l'analyse des données sera faite de telle manière qu'il sera improbable de faire un lien entre un répondant et un propos tenu. Le matériel de recherche sera conservé sous clé et seuls les membres de l'équipe de recherche auront accès à ce matériel. La diffusion des résultats sera également effectuée de façon à ce que les citations choisies pour appuyer l'analyse ne révèlent pas l'identité de leurs auteurs (ex : expression typique permettant de reconnaître une personne en particulier). Comme nous sommes en petit nombre à travailler avec les médiums artistiques auprès de la

population que nous desservons, je serai libre de refuser que certains extraits d'entrevue servent à l'analyse avant la rédaction du rapport de recherche. Le matériel sera conservé pour une période de 8 ans parce que cette recherche constitue une première étape et que les données recueillies ici pourront éventuellement être jumelées à celles d'autres recherches qui permettront d'en savoir plus sur la réalité des jeunes de la rue et sur la vision des intervenants à ce sujet. Toutefois, les données recueillies lors de cette recherche ne seront pas jumelées à une banque de données qui existe déjà. Le matériel d'enregistrement sera détruit après cette période, soit en août 2015. L'accès aux résultats sera possible via la bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières et la Bibliothèque nationale.

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à cette démarche et en comprendre le but, la nature et les avantages.

Je consens librement à prendre part à l'entrevue. Je consens également à ce que mes propos soient enregistrés. Je sais que je peux me retirer en tout temps de l'étude sans préjudice.

Signature du participant : _____ Date : _____

Je consens que les informations données au cours de cette entrevue puissent être utilisées de façon secondaire, c'est-à-dire qu'elles soient analysées à nouveau après avoir été jumelées aux données d'autres recherches qui seront réalisées par les membres de la même équipe de recherche.

Signature du participant : _____ Date : _____

Merci de votre participation !

Si je désire obtenir des renseignements additionnels ou formuler des commentaires, je peux contacter la directrice de mémoire de l'étudiante, Sylvie Hamel, au 1-800-365-0922 poste 3540.

Cette recherche est approuvée par le comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières et un certificat portant le numéro CER-08-131-07.06 a été émis le 18 janvier 2008.

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous devez communiquer avec la secrétaire du comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières, Mme Fabiola Gagnon, par téléphone (819) 376-5011, poste 2136 ou par courrier électronique fabiola.gagnon@uqtr.ca.

Geneviève L'abbé-Sasseville
Candidate à la maîtrise,
Université du Québec à Trois-Rivières

Sylvie Hamel, Ph.D.
Directrice du mémoire
Université du Québec à Trois-Rivières

Lyne Douville, MA, Ps, Cand. Ph. D
Codirectrice du mémoire
Université du Québec à Trois-Rivières

Appendice H

Reçu du certificat-cadeau

Reçu du certificat-cadeau

Madame, Monsieur,

J'atteste que _____ m'a remis un certificat-cadeau
(Nom de l'intervieweur)

d'une valeur de 10\$, pour aller chez Subway, à titre de compensation pour ma participation au projet de recherche :

«Le médium artistique, une pratique d'intervention alternative s'adressant aux jeunes de la rue : favorise-t-il ou non l'intégration sociale ?».

Signature du participant

_____/_____/_____
Jour Mois Année